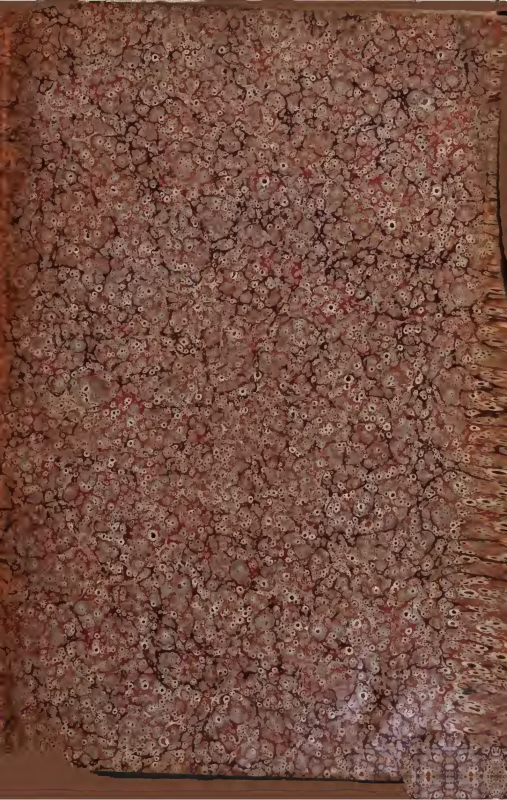
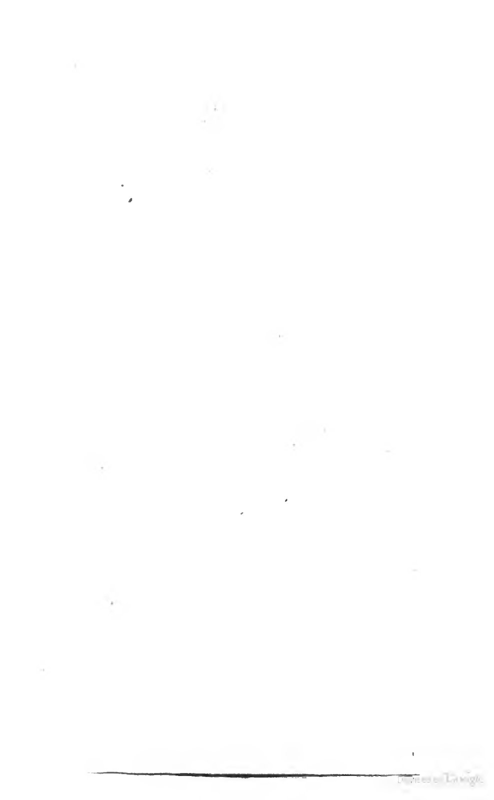

GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN DM
EX LIBRIS
MCMV



– 8 –





RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

COMEDIES.

TOME QUATORZIEME.





RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME VINGT-UNIEME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

LE RENDEZ-VOUS,

OU

L'AMOUR SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE FAGAN,

Représentée pour la premiere fois
le 27 mai 1733.

NOTICE

SUR FAGAN.

BARTHELEMI-CHRISTOPHE FAGAN de Ligny naquit à Paris le 31 mars 1702. Sa famille, originaire d'Irlande, s'étoit réfugiée en France pour cause de religion. Parvenue vers la fin du regne de Louis XIV à jouir d'une fortune honnête, elle s'étoit fixée à Paris, où le jeune Fagan reçut une éducation très soignée.

Le systême de Law, qui déplaça tant de propriétés, ruina absolument le pere de Fagan. Des amis lui procurerent un emploi dans les bureaux des consignations du parlement : cet emploi qui ne promettoit aucun avancement devint sa seule ressource; et son peu d'aisance ne l'empêcha pas de terminer l'éducation de son fils. Le jeune homme, né avec des passions vives, ne remplit pas toutes les espérances que ses heureuses dispositions avoient pu faire concevoir à ses parens:

sans avoir d'état il eut l'imprudence de se marier presque au sortir de l'enfance. Sa femme, plus âgée que lui, avoit déja trois enfans d'un premier mari; ceux qu'elle lui donna dans la suite composerent bientôt une nombreuse famille dont Fagan eut à soutenir tout le poids. Il paroît que ce mariage rompit tous les projets d'avancement que le pere de notre auteur avoit pu former pour lui. Un jeune époux concentré de trop bonne heure dans la vie domestique, accablé des inquiétudes que donne une famille dont l'existence dépend de lui, perd nécessairement cette émulation et cette ardeur qui conduisent à la fortune. Dans cette situation où il est impossible de faire l'apprentissage d'un état, où les besoins sans cesse renaissans nécessitent de promptes ressources, Fagan fut trop heureux d'obtenir un emploi modique dans le bureau où étoit son pere.

Doué d'un esprit doux et agréable, il fut recherché dans le monde, et les sociétés distinguées au sein desquelles il fut admis firent diversion à ses chagrins domestiques. Il se lia d'amitié avec Pannard; plus d'un rapport rapprochoit leur caractere et leur esprit: Fagan prit dans cette liaison

le goût du théâtre, qui heureusement ne devint pas une passion pour lui. Il composa en société avec Pannard quelques opéra comiques qui eurent du succès dans leur nouveauté: bientôt, se sentant assez fort pour travailler seul, il s'exerça dans un genre plus difficile. Le théâtre françois accueillit quelques unes de ses pieces : mais comme si son talent se fût toujours ressenti de la légèreté de ses premiers essais, il ne put jamais passer les bornes d'une comédie en un acte; toutes les tentatives qu'il fit pour s'élever plus haut furent infructueuses.

De vingt-huit pieces qu'il composa, deux ou trois seulement ont survécu à leur auteur. Nous passerons rapidement sur ces différens ouvrages, en ne nous arrêtant qu'à ceux qui présentent quelques beautés ou quelques combinaisons heureuses. Les opéra comiques de Fagan n'étoient que d'agréables bagatelles; faisant allusion à des travers et à des ridicules du jour, ils devoient avoir le sort des vaudevilles, dont l'existence se borne aux circonstances qui les ont fait naître. Le seul de ces opéra où l'on trouve quelques scenes de comédie est *la Fausse Ridicule.* C'est une

jeune demoiselle à qui son pere et sa mere offrent chacun un époux qu'elle ne peut aimer; elle feint à leurs yeux des défauts qu'elle n'a pas, parvient à les dégoûter, et se conserve ainsi à un amant qu'elle a le bonheur de faire agréer à ses parens. Ce sujet a été rajeuni à l'opéra sous le titre des *Prétendus*. Il n'a rien de vraiment dramatique; on s'apperçoit trop de l'intention de l'auteur, et les ressorts, dans l'une et l'autre piece, ne sont pas cachés avec assez d'art, ce qui anéantit toute vraisemblance.

Le Rendez-vous fut la premiere piece qui annonça dans Fagan un talent distingué; on y trouve un agréable badinage, et de l'esprit sans affectation: cette piece restée au théâtre fait partie de notre recueil. La Grondeuse, qui suivit, n'eut pas le même succès: l'auteur étoit loin d'avoir la gaieté piquante et l'esprit caustique de Dufresny; son ouvrage ne parut qu'une foible copie de l'Esprit de contradiction. Trop modeste pour lutter contre l'opinion des connoisseurs, Fagan retira sa piece après la cinquieme représentation, quoique le public l'eût accueillie avec indulgence. Cet exemple méritoit d'être cité, parcequ'il est trop

rarement suivi par les auteurs dramatiques. Dans l'espoir de recouvrer la petite portion de réputation qui avoit pu lui être enlevée par un essai malheureux, Fagan réunit toutes ses forces pour composer une piece qui forçât les suffrages des connoisseurs même les plus séveres. Le fruit de ce travail fut la Pupille, comédie d'un genre nouveau, et l'une des plus agréables de nos pieces en un acte.

Depuis cette époque, qui fut la plus brillante de l'existence littéraire de Fagan, il ne put jamais rien faire de comparable à son chef-d'œuvre; une fois dans sa vie il s'étoit surpassé lui-même, cet heureux moment ne revint pas. Lucas et Perrette, et l'Amitié rivale de l'Amour, ne méritent aucune attention. Les Caracteres de Thalie, ouvrage dramatique composé de trois pieces, est la derniere de ses productions passables : nous nous y arrêterons un instant.

La premiere des trois pieces est l'Inquiet : ce caractere est fort bien saisi, et d'autant mieux peint que l'auteur avoit ce défaut; timide à l'excès, il se déconcertoit facilement; alors il pouvoit lui échapper quelques inconvenances; rendu à

lui-même, il réfléchissoit sur ce qu'il avoit dit, donnoit à des paroles vagues toutes les interprétations dont elles étoient susceptibles, et se tourmentoit l'esprit sur leurs conséquences. Un semblable caractere existe sur-tout parmi les personnes qui ne sont pas habituées au monde, et qui n'y paroissent que rarement; mais il n'est nullement dramatique: il excite la compassion plus que la gaieté; ses vaines terreurs, produites par un excès de modestie, ne peuvent paroître ridicules; et l'exposition fidele de ce caractere fait plutôt souffrir le spectateur qu'elle ne l'amuse. L'Etourderie est beaucoup plus comique. Un jeune homme apperçoit dans la société deux femmes qui se traitent de belles-sœurs: il apprend que l'une des deux est demoiselle, et suppose tout de suite que c'est la plus jeune; alors il en devient amoureux, et sans perdre de tems il va la demander en mariage. L'étourdi s'est trompé; la femme dont il est épris est mariée à celui même auquel il s'adresse pour l'exécution de son projet, et celle qui est libre se trouve être une vieille fille qui a beaucoup de prétentions. De là une grande quantité de qui-

proquo, et un éclaircissement qui donne lieu à un dénouement assez gai. Le fond de cette fable est absurde; il est impossible qu'une telle méprise dure si long-tems: l'auteur n'a rien négligé pour couvrir ce défaut capital, et cependant il n'a pu réussir à le faire disparoître: ce qui prouve que les conceptions fausses ne sont jamais suffisamment justifiées par les détails même les plus agréables. Les Originaux, qui forment la troisieme piece des Caracteres de Thalie, sont très inférieurs aux ouvrages dont nous venons de parler. Il s'agit de corriger un jeune fat retiré pour quelques jours dans un château: on fait paroître devant lui quelques personnages ridicules dans lesquels il peut remarquer les défauts qu'on lui reproche; cette leçon fait son effet sur lui, et il n'oppose plus aucune résistance au dessein que sa mere a de le marier. Cette piece est restée au théâtre; mais on la représente entièrement dénaturée: deux scenes bouffonnes y ont été ajoutées, et ce sont celles qui produisent le plus d'effet: comme d'une part elles n'offrent que de grossieres caricatures qui ne font rire qu'au carnaval,

et que de l'autre elles sont tout-à-fait étrangeres au genre de Fagan, nous avons cru devoir bannir de notre recueil une piece ainsi mutilée.

Parmi les autres pieces que Fagan a composées, on ne peut distinguer que la Jalousie Imprévue, et Joconde. La premiere est fondée sur la méprise d'un mari qui croit qu'un jeune homme, amant de sa fille, veut séduire sa femme: cette jalousie, qui vient après vingt ans de mariage, est de toute invraisemblance. Joconde est plus agréable: l'auteur a su éviter avec beaucoup de délicatesse toutes les difficultés que présentoit le conte un peu libre de La Fontaine. Le but de cette piece est de prouver qu'aucune femme n'est inaccessible à la séduction; dans l'espace de trente minutes Astolphe et Joconde parviennent à rendre sensibles trois femmes, sans avoir d'autres moyens que celui de deviner et de flatter leurs goûts. On sent que cette piece ne peut être qu'un badinage sans conséquence: Collé a depuis traité le même sujet dans son Théâtre de société.

On a vu, par l'idée que nous avons donnée des principales pieces de Fagan, que son talent étoit extrêmement borné. Ses moyens de comédie ne

roulent ordinairement que sur des méprises; ses caracteres ne sont qu'esquissés; son dialogue est un peu lent: mais on trouve dans ses productions les plus médiocres des traces de son esprit aimable et délicat.

Son caractere, plein de douceur et d'agrément, lui procura des protecteurs dont il fut aimé. Le chevalier d'Orléans, grand-prieur de France, lui donna un logement au Temple, et l'honora de quelques bienfaits. Ces secours, joints au produit de son emploi et aux rétributions qu'il tiroit de ses pieces, ne suffisoient point aux besoins de la nombreuse famille qu'avoit l'auteur. Cette gêne continuelle, qui devient encore plus douloureuse lorsqu'on avance en âge, plongea Fagan dans une profonde mélancolie: il cessa de fréquenter le monde; ses maux s'augmenterent par les tristes réflexions qu'il fit dans la solitude; enfin une hydropisie l'enleva le 8 avril 1755.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE COMTE

DE CLERMONT.

MONSEIGNEUR,

Le public s'appercevra aisément que ce n'est ni la gravité ni l'excellence de mon ouvrage qui me font prendre la liberté de le dédier à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME; *mais l'offre des prémices, de quelque genre et quelque imparfaits qu'ils soient, est un hommage que les protecteurs des lettres veulent bien ne pas dédaigner.*

Combien doivent être encouragés ceux qui se sentent des talens, et combien est utile à la gloire de la nation le soin que prend VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *de veiller au progrès des arts! car il faut l'avouer,* MONSEIGNEUR, *ce sont les regards des grands princes qui soutiennent les génies sublimes dans leurs vastes entreprises, qui élevent un esprit médiocre à un degré éminent, et qui*

souvent font naître le mérite où peut-être il n'auroit jamais été.

L'éloge de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *ne sera pas hasardé par l'auteur d'une petite comédie. Trop heureux si j'ai pu contribuer à son amusement, et s'il m'est permis de me dire, avec le plus profond respect,*

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très humble et très obéissant serviteur,

FAGAN.

ACTEURS.

LUCILE, jeune veuve.
VALERE.
M. JAQUEMIN, sous-fermier, amoureux de Lucile.
LISETTE, suivante de Lucile.
CRISPIN, valet de Valere.
CHARLOT, jardinier de Lucile.
UN LAQUAIS de M. Jaquemin.
UN LAQUAIS de Lucile, personnage muet.

La scene est chez Lucile, dans une ville de Bretagne.

LE
RENDEZ-VOUS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente l'avenue d'un château.

LISETTE, CRISPIN, *entrant sur la scene en rêvant.*

LISETTE.

Oui, mettons aujourd'hui toute notre science
A les faire sortir de leur indifférence.
Il ne sera pas dit qu'après un long séjour
Un couple qui paroît fait exprès pour l'amour,
Jeune, libre, charmant, ton maître et ma maîtresse,
N'auront point l'un pour l'autre eu la moindre tendresse.
Enfin, que penses-tu de mon projet, Crispin?

CRISPIN.

Ma foi! sans balancer je tope à ce dessein.
Les momens nous sont chers. Dans notre état funeste

C'est, je crois, mon enfant, tout l'espoir qui nous reste.

LISETTE.

Pour réussir la chose a ses difficultés.
Peut-être qu'il faudroit s'être mieux consultés,
Mettre au jeu plus d'esprit : pour toute batterie,
Nous avons un grand fonds d'amour, de fourberie.

CRISPIN.

Pour ces deux qualités tu peux compter sur moi.
Pendant que d'un côté tu feras ton emploi,
De l'autre, adroitement je tromperai Valere;
Et même tu verras si j'ai du savoir-faire!

LISETTE.

Dis-moi de quoi le sort aussi s'est avisé
De nous faire aimer, nous?

CRISPIN.

Ton petit air rusé,
Tes façons m'ont séduit, tes yeux, mainte autre chose...
Que veux-tu? j'en sais mieux les effets que la cause.

LISETTE.

Tu m'as su plaire aussi, je ne sais pas comment.
Cependant nous touchons à ce fatal moment
Qui peut nous séparer.

CRISPIN.

Oui, si d'un prompt remede
Nous n'avons le secours, si le ciel ne nous aide,
L'arrêt est prononcé; demain avant le jour
Valere pour Paris a marqué son retour.

LISETTE.

Et ma maîtresse et moi nous restons

CRISPIN.

Il me semble
Qu'ils n'auroient pas sitôt dû s'accorder ensemble.
Lucile est légataire, et Valere héritier
D'un vieillard bas-Breton, plaideur de son métier.
De Chrysante, en un mot, l'embrouillé codicille
Leur ouvroit au procès une route facile.
Le bon homme en mourant eut cet espoir flatteur.
Méprise-t-on ainsi l'esprit d'un testateur?

LISETTE.

Il est vrai que bien peu l'intérêt les domine.
Mais cette raison même encor me détermine :
J'en tire un bon augure. Un penchant amoureux
Germe plus aisément en des cœurs généreux.

CRISPIN.

J'avois de mon côté, pour nous tirer d'affaire,
Projeté... Mais...

LISETTE.

Comment?

CRISPIN.

Si je quittois Valere,
Je perdrois pour le moins quatre ans qui me sont dus;
Et j'aurois quelques coups de bâton par-dessus.

LISETTE.

Mauvais expédient!

CRISPIN.

Qui lui feroit entendre
Que les chemins...

LISETTE.

Sottise!

CRISPIN.

Il faut donc nous y prendre
Comme tu le disois?

LISETTE.

Oui, ne balançons plus;
C'est trop perdre de tems en discours superflus.
Si nous ne détournons l'orage qui s'apprête,
Songe encore une fois que tu perds ta conquête,
Qu'à Charlot, ton rival, Lisette va rester.

CRISPIN.

Voyez-vous ce butor qui voudroit en tâter?

LISETTE.

Je vais trouver Lucile.

CRISPIN.

Et moi chercher mon maître.
J'y cours... Mais n'est-ce pas lui que je vois paroître?

LISETTE.

C'est lui-même.

CRISPIN.

Il suffit.

LISETTE.

Au moins...

CRISPIN.

Retire-toi.

LISETTE.

Mais te souviendras-tu...

CRISPIN.

Repose-toi sur moi.

LISETTE.

Sur-tout le rendez-vous?

CRISPIN.

Mon dieu! laisse-moi faire.

LISETTE, *à part.*

Nous voulons augmenter l'empire de Cythere;
Amour, puissant Amour! seconde notre ardeur!

SCENE II.

VALERE, CRISPIN, LISETTE.

VALERE, *à Crispin, après avoir achevé de lire quelques papiers.*

Ah! Crispin, je te cherche.

LISETTE, *à Crispin.*

Adieu, beau voyageur!

Soyez discret.

CRISPIN.

Adieu.

(Lisette s'en va.)

SCENE III.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

Quelle est donc cette fille?

CRISPIN.

C'est Lisette, monsieur... Elle est assez gentille!

VALERE.

Oui, je me la remets... Me voilà, grace aux dieux,
Sorti, mon cher Crispin, de ce dédale affreux,
De ce confus amas d'énormes procédures.
Plutôt que de passer par de telles tortures,
Par la noire chicane et ses honteux détours,
J'aimerois mieux, je crois, n'hériter de mes jours!
A Paris on m'attend avec impatience :
La veuve, la Comtesse, Aminte, Iris, Hortense,
M'ont écrit depuis peu. Toutes m'ont fait savoir
Le desir empressé que l'on a de m'y voir.
Songes-tu pour demain que ma chaise soit prête?

CRISPIN, *soupirant.*

Oui, monsieur.

VALERE.

Qu'as-tu donc?

CRISPIN.

C'est pour vous une fête
Que de partir ainsi... Quel départ, juste ciel!

VALERE.

Eh ! pour qui ce départ seroit-il si cruel ?

CRISPIN, *à part.*

Portons les premiers coups : ferme ; point de foiblesse !

VALERE.

Est-il quelque beauté qui pour toi s'intéresse ?

CRISPIN.

Non, monsieur. Si mon cœur soupire en ce moment,
Ce n'est pas pour mon compte ; et je plains un tourment
Que vous-même causez.

VALERE.

Explique-toi ?

CRISPIN.

Lisette,
Comme vous l'avez vu, sort d'ici. La soubrette
Vient de me faire part d'un secret entretien...

VALERE.

Qui me touche ?

CRISPIN.

Sans doute.

VALERE.

En quoi ?

CRISPIN, *feignant d'hésiter.*

Lucile...

VALERE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Lucile...

VALERE.

Parle donc?

CRISPIN.

De vous Lucile est folle!

VALERE.

De moi?

CRISPIN.

Folle à lier! Vous êtes son idole.
C'est une passion qui ne peut s'exprimer.

VALERE.

Va, va, mon pauvre ami, fais-toi mieux informer.

CRISPIN.

Monsieur...

VALERE.

C'est se moquer. Depuis qu'avec Lucile
Un intérêt commun m'arrête en cette ville,
On ne sauroit se voir plus indifféremment
Que nous nous sommes vus.

CRISPIN.

Lisette apparemment
S'est trompée, ou j'ai mal entendu.

VALERE.

C'est un conte
Qu'elle a fait à plaisir.

CRISPIN.

J'en tenois peu de compte.
J'ai d'abord, comme vous, ri d'un discours pareil;
Mais j'ai touché la chose et du doigt et de l'œil.

VALERE.

Vision!... Eh! comment t'a-t-elle fait entendre
Que sa maîtresse aimoit?

CRISPIN.

Quand hier on vint apprendre
A ce sensible objet que vous deviez partir...
(Je ne puis répéter cela sans m'attendrir!)
Une vapeur la prit; et, perdant connoissance,
Elle fut, dit Lisette, une heure en défaillance.

VALERE.

Elle se trouva mal?... Elle aime pour cela?

CRISPIN.

Oui, vraiment.

VALERE.

Le plaisant argument que voilà!

CRISPIN.

Excusez...

VALERE.

Aujourd'hui rien n'est plus ordinaire
Que ces saisissemens, ce mal imaginaire.

CRISPIN.

J'ai tort.

VALERE.

Que ces vapeurs, dont en pleine santé,
Et sans savoir pourquoi, l'on se trouve agité.

CRISPIN.

J'en conviens.

VALERE.

Quoi! tu veux que je me persuade...

CRISPIN.

Qui? moi? Si vous voulez, vous êtes lourd, maussade,
Grossier, pesant, brutal, sans graces, sans esprit,
Sans naissance, sans bien, sans talens, sans crédit,
Du haut jusques en bas mal fait, désagréable,
Impertinent...

VALERE.

Plaît-il?

CRISPIN.

En un mot incapable
D'inspirer à quelqu'un le moindre sentiment.

VALERE.

Eh bien! après un tel évanouissement?

CRISPIN.

Elle se plaint, s'agite, et verse quelques larmes...
« Qu'est-ce donc, disoit-elle, ai-je si peu de charmes?
« Mes yeux sont-ils des yeux à faire des ingrats?
« Ils n'en ont que trop dit; on ne les entend pas.
« Il part! Ah! c'en est fait, Ariane abusée
« Au bout de l'univers va suivre son Thésée.
« Oui, je vais... » Un brouillard offusquant sa raison,
A ces mots, elle tombe encore en pamoison.
Voilà dans quel état est cette triste amante!

VALERE.

Si tu me parles vrai, la chose est étonnante;
Et jamais...

CRISPIN.

Croyez-vous que je voudrois mentir?

VALERE.

Lucile aimer ainsi!

CRISPIN.

Sans nous en avertir!

VALERE.

Avec tant de réserve!

CRISPIN.

Oh! monsieur, c'est le diable;
Quand une femme veut elle est impénétrable.
Enfin cette beauté... Mais c'est mal-à-propos
Que je vous tiens ici de semblables propos.

VALERE.

Non; parle; je le veux.

CRISPIN.

Sous cet épais feuillage,
Cette beauté, cédant à l'amour qui l'engage,
Comme pour prendre l'air doit se trouver ce soir.
Avant votre départ elle voudroit vous voir:
On m'a sollicité pour vous le faire entendre.
Si donc ce soir aussi vous vouliez vous y rendre,
Notre veuve discrete aux yeux de son vainqueur
Exposeroit le feu qu'elle cache en son cœur,
Sans causer de scandale, et sans qu'on en murmure.

VALERE.

Je veux, quoi qu'il en soit, démêler l'aventure.
Sais-tu l'heure à-peu-près?

CRISPIN.

Elle s'y trouvera
En revenant du cours.

VALERE.

Fort bien!... Demeure là.
(*il s'en va.*)

CRISPIN, *seul.*

Le mensonge est lâché! Courage! il croit qu'on l'aime.
La bonne opinion et l'amour de soi-même
Chez lui seront encore, à ce que je conçoi,
Et meilleurs orateurs et plus fourbes que moi.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Lucile.*

Quoi! vous vous obstinez, madame, à n'en rien croire?

LUCILE.

Quelqu'un, pour s'amuser, t'a forgé cette histoire.

LISETTE.

Moi, l'on m'auroit trompée! Ah! si je le croyois,
J'y perdrois mon latin, ou je m'en vengerois.
C'est Crispin qui tantôt m'a fait la confidence...
(*à Crispin avec une feinte colere.*)
Parle, maître frippon! avec quelle impudence
M'es-tu venu conter que d'un feu trop certain,
Ton maître?...

CRISPIN.

Serviteur.

LISETTE.

Oh! tu veux fuir en vain;
Tu parleras.

CRISPIN.

Tout beau!... Je n'ai rien à vous dire.

LISETTE.

Crois-tu que nous cherchions que pour nous on soupire?
Quel étoit ton dessein?

CRISPIN.

Peste soit du caquet!
Eh bien! eh! quand mon maître aimeroit en effet,
Ne pouvant espérer rien de bon de sa flamme,
Quel besoin étoit-il d'en parler à madame?
T'en avois-je priée?... Eh! cette langue-là
Vendroit parens, amis, honneur et cætera!

(*il s'en va.*)

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous l'entendez?

LUCILE.

Ma surprise est extrême!
Mais, Lisette, comment croire que Valere aime?

Il m'a semblé si froid!

LISETTE.

Lui, froid? il n'est rien moins;
Du contraire j'ai vu d'invincibles témoins.
Tranquille en apparence, il aime ; et sa conduite,
Ses regards, ses discours, tout m'en avoit instruite
Avant que son valet vînt m'en entretenir.
Il est blessé, vous dis-je, à n'en pas revenir.

LUCILE.

Ces symptômes d'amour devoient frapper ma vue.
Que ne m'en suis-je donc comme un autre apperçue?

LISETTE.

Oh! ma foi! je ne sais que dire sur ce point.
Quand on ne veut point voir, madame, on ne voit point.
Par exemple, avant hier, j'ai sur votre toilette
Trouvé certain billet où son ardeur parfaite
Est peinte au naturel, quoiqu'avec beaucoup d'art.
Ce qu'il contient paroît n'être dû qu'au hasard;
Il semble ne traiter que d'intérêts, d'affaires:
Que d'amour est caché sous des termes vulgaires!
Non, jamais on ne peut annoncer son tourment
Avec plus de tendresse et de ménagement!
Et pour moi, qui ne suis qu'une simple suivante,
J'ai deviné l'énigme: elle est fine et galante.
Le tour est délicat!

LUCILE.

Je l'ai, je crois, sur moi...
Oui... je veux par plaisir le relire avec toi...

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Assurément tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Eh ! lisez.

LUCILE.

Le voilà, tu seras satisfaite.

(*elle lit.*)

« Ayez la bonté, madame, d'envoyer votre
« homme d'affaires chez celui que nous avons
« choisi pour arbitre. Je crois même qu'il seroit
« nécessaire que vous y vinssiez... »

LISETTE.

Bon !... Où tend ce début?

LUCILE.

A rien, certainement.

LISETTE.

Il ne déclare rien bien positivement:
C'est une expression ordinaire et naïve;
Mais si vous voulez être un moment attentive,
Là, parlez franchement, n'appercevez-vous pas
Dans sa façon d'écrire un certain embarras?
Il y regne un chagrin, une morne tristesse
Qui dès l'abord dénote un grand fond de tendresse.

LUCILE, *lisant.*

« Votre présence leveroit des difficultés... »

LISETTE.

Attendez... leveroit des difficultés!

LUCILE.

Quoi?

Ce sens est naturel : c'est tout ce que j'y voi.

LISETTE.

Naturel! Leveroit des difficultés! J'aime
A voir adroitement peindre une flamme extrême.
A la faveur du tour et des traits délicats,
Donner à deviner ce qu'on n'avoueroit pas;
Mais l'explication n'en est pas difficile.
« J'étudierois vos yeux, adorable Lucile!
« Tout à la fois timide, amoureux, incertain,
« Je verrois dans ces yeux quel sera mon destin;
« Je verrois si je dois vous taire mon martyre,
« Ou, sans vous offenser, si je puis vous le dire. »
Leveroit, leveroit des difficultés!... Ah!
Comment peut-on ne pas entendre celui-là?

LUCILE, *continuant de lire.*

« Il s'agit d'une décision essentielle; et comme « c'est ce qui vous intéresse le plus... »

LISETTE.

Celui-ci n'est pas clair? Plaît-il. Que vous en semble?

LUCILE.

Eh! mais...

LISETTE.

Sans contredit cette phrase rassemble
Tous les ennuis secrets d'un amant mécontent...

On sent bien le reproche: il est à bout portant!

LUCILE, *relisant.*

« Et, comme c'est ce qui vous intéresse le plus... »
(*suspendant sa lecture.*)
Il est vrai que ces mots...

LISETTE.

Ils disent tout au monde.
Oh! ce n'est pas sur rien que mon soupçon se fonde.

LUCILE, *achevant de lire.*

« On tâcheroit de s'accorder; et tout se termi-
« neroit à l'amiable. »

LISETTE.

A l'amiable!... Eh! oui, l'entend-il, le frippon?
Finir à l'amiable!... Amiable est fort bon!
Il prétend avec vous finir à l'amiable!
Ma foi, ce dernier trait lui seul est impayable!
Enfin, vous le voyez... Dites-moi, s'il vous plaît,
A vous en imposer ai-je quelque intérêt?
Il faut en convenir, cet homme flegmatique,
Sans trop d'obscurité sur sa flamme s'explique.
La conquête au surplus doit-elle vous fâcher?

LUCILE.

Non, vraiment... Mais enfin, si j'ai su le toucher,
Je ne comprends pas bien pourquoi ce long silence.
Il est rare qu'un homme, avec de la naissance,
De l'esprit, en secret se plaise à soupirer.
Se fait-on un devoir de ne point déclarer
Un penchant dont l'aveu ne sauroit faire injure?

LISETTE.

Oh! pourquoi? j'en vois bien les raisons, je vous jure.
D'un côté, chacun sait que Damon, votre époux,
Quoique de son vivant vieux, avare et jaloux,
Quand la Parque sur lui vint user de main-mise,
Vous a fait larmoyer comme une autre Artémise.
De l'autre, le bruit court que monsieur Jacquemin
Doit, dans un mois ou deux, obtenir votre main.
Cet âpre sous-fermier, qui partout le publie,
De vos appas déja croit tenir la régie.
Est-il bien régalant pour un jeune amoureux
De s'en venir ainsi se mettre entre deux feux?

LUCILE.

Pour monsieur Jacquemin, tu sais...

LISETTE.

La sympathie,
Je le sais, ne doit pas être de la partie.
Il est riche, il est vrai, mais fort peu libéral,
Capricieux, chagrin, incommode, brutal...
Au reste, vous verrez rompre ce long silence.
Valere de ses feux et de leur violence,
Devant que de partir, compte vous informer.

LUCILE.

M'informer!... Eh! comment?

LISETTE.

Il doit se promener
Dans une heure environ le long de l'avenue.
Croyant ne pas devoir refuser l'entrevue,

J'ai promis qu'en secret j'y conduirois vos pas.

LUCILE.

Vous avez promis?

LISETTE.

Oui.

LUCILE.

Mais vous n'y pensez pas.

Quoi! j'irois...

LISETTE.

Il le faut.

LUCILE.

Allez, vous êtes folle!

LISETTE.

En fin, que voulez-vous? j'ai donné ma parole.

LUCILE.

Je ne sais ce que c'est qu'aller en rendez-vous.

LISETTE.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en courroux...
Ne gagnerai-je rien sur ma belle maîtresse?

LUCILE.

Je vois le sous-fermier... Que veut-il?

SCENE VI.

M. JAQUEMIN, LUCILE, LISETTE.

M. JAQUEMIN, *sans voir d'abord Lucile.*

Ah! traîtresse!...

(*appercevant Lucile.*)

La voilà... Parlons-lui.... Prenons la balle au bond.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre futur, madame, a l'air bien furibond.

LUCILE, *bas.*

Mon futur! Il ne l'est sûrement qu'en idée.

M. JAQUEMIN.

Tel que vous me voyez, j'ai l'ame bien charmée!
Je suis ravi, parbleu! d'apprendre qu'en secret
Avec un étourdi vous filez le parfait,
Pendant que l'on me parle, à moi, de mariage!

LUCILE.

Comment donc?

LISETTE, *à part.*

De Crispin je reconnois l'ouvrage.

LUCILE.

Moi, j'écoute quelqu'un? Eh! vous l'a-t-on nommé?

M. JAQUEMIN.

Oh! je vous en réponds! J'en suis bien informé!
Je sais son nom! Je sais au long toute l'affaire!

LUCILE.

Vous pourriez vous tromper.

M. JAQUEMIN.

Me tromper?... C'est Valere.
Eh bien! le savons-nous?

LUCILE.

Valere songe à moi?

M. JAQUEMIN.

Et vous songez à lui, cœur ingrat et sans foi!

LISETTE.

Pourquoi non?

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Il faut bien, selon les apparences,
Que vous ayiez donné de fortes espérances,
Que vous l'ayiez flatté par un bien doux accueil,
Puisqu'il est tant épris qu'il n'en peut fermer l'œil;
Puisque, sans nul prétexte, il reste en cette ville;
Qu'il y fait voir encor sa figure inutile,
Lui qui depuis long-tems devroit être parti;
Puisque lui-même enfin refuse un gros parti
Qu'à Paris depuis peu lui ménage une tante,
Qui par rapport à vous voit frustrer son attente!

LUCILE.

Vous me surprenez fort par ces nouvelles-là:
En êtes-vous bien sûr? D'où savez-vous cela?

M. JAQUEMIN.

De quelqu'un qui connoît tout ce qu'il a dans l'ame.

LISETTE, *ironiquement.*

Il a vraiment grand tort! et, pour moi, je le blâme!
Il faudroit que l'on fît un nouveau réglement
Qui taxât, qui punît, quiconque effrontément
S'aviseroit d'aimer une veuve jolie.

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Palsembleu! j'allois faire une belle folie!
Allez, madame, allez, il n'est pas bien à vous

De vouloir sur ce pied me prendre pour époux;
De croire que j'irai flatter cette tendresse:
Vous me connoissez mal! D'une telle foiblesse
Jamais les Jaquemins n'ont été convaincus.
Je serois le premier du nombre des.... Motus!
Je ne dis pas le nom; mais vous devez l'entendre.

LUCILE.

Vos façons de parler ont lieu de me surprendre!

LISETTE, *ironiquement.*

Vous surprendre? Eh! pourquoi? Bon! c'est un style aisé,
Parmi les sous-traitans un style autorisé,
Style badin, folâtre, et rempli d'énergie.

M. JAQUEMIN, *à part.*

Quoi! l'on me raille encor? Mort non pas de ma vie!...
(*à Lucile.*)
Mais pourquoi balancer? Qu'est-ce qui me retient?
Je romps... De vous, de tout ce qui vous appartient
Je perds le souvenir... Oui, mon amour s'efface.
Plus de crédit, d'égards; plus d'emplois, plus de place!
De votre grand cousin, qu'avec deux banquiers juifs
Je voulois faire entrer dans mon traité des suifs,
Ne sera désormais fait mention aucune.
A compter d'aujourd'hui qu'il cherche ailleurs fortune.
Tout s'en va ressentir; et seront réformés
Uns chacuns les commis que vous avez nommés.
(*il s'en va.*)

SCENE VII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ce monsieur Jaquemin est d'une humeur étrange!

LISETTE.

Quel brutal! Cependant vous croiriez perdre au change?
Et Valere soumis, tendre, respectueux,
Vous quitte, et part demain sans faire ses adieux.

LUCILE.

Quel remede y trouver? Veux-tu que je hasarde?...

LISETTE.

Absolument.

LUCILE.

Mais si...

LISETTE.

Vous serez sous ma garde.
Votre fierté d'ailleurs est toujours à couvert.
Valere n'ira pas vous croire de concert;
Mais que par mon art seul il obtient cette grace.

LUCILE.

En ce cas il faut donc que je te satisfasse.
Eh bien! je l'entendrai.

LISETTE.

Je pense que ce soir
Célimene et Doris devoient venir vous voir?

LUCILE.

Je vais y donner ordre; et de leur compagnie
J'aurai, quand il faudra, le soin d'être affranchie.
(*à part.*)
Qui l'auroit pu penser que jusques à ce jour
Valere eût en secret renfermé tant d'amour!
(*elle s'en va.*)

SCENE VIII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Au cœur du financier j'ai porté l'épouvante.
Comment vont nos projets? Lisette, es-tu contente?

LISETTE.

Tout va jusqu'à présent assez bien, mon garçon.

CRISPIN.

Mais ta Lucile enfin mord-elle à l'hameçon?

LISETTE.

Faut-il le demander? Oui, sans doute; elle est femme!
Et ton maître croit-il être aimé de la dame?

CRISPIN.

Faut-il le demander? Sans doute; il est François!

LISETTE.

Bien plus: lorsque tantôt, pour la premiere fois,
De l'amour prétendu j'ai porté la nouvelle,

Etudiant l'effet qu'elle faisoit sur elle,
J'ai remarqué ce trouble et cette émotion
Toujours avant-coureurs de quelque passion;
Ce sentiment secret qui, peint sur le visage,
Trahit notre penchant, ou du moins le présage.

CRISPIN.

Tu me parois habile en définition!

LISETTE.

Je ne le suis pas moins dans l'exécution.

CRISPIN.

Fripponne! je le crois. Pour peu qu'on te seconde,
Tu feras volontiers ton chemin dans le monde.
Pour le seigneur Valere, au premier compliment,
Il a reçu la chose assez modestement.
Je n'ai su qu'en penser. Mais dans la promenade,
Où je l'ai vu depuis, après mainte embrassade
A deux ou trois passans par lui mis à l'écart,
De sa bonne fortune il a déja fait part.

LISETTE.

Enfin pour l'entrevue elle est déterminée.

(*Charlot paroît dans le fond du théâtre.*)

SCENE IX.

CHARLOT, *dans le fond, sans se faire voir;*
LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Lisette.*

L'entrevue à mon sens est bien imaginée.
Mais s'ils alloient entrer en explication?

LISETTE.

Nous saurons détourner la conversation.
Pour confirmer l'erreur et de l'un et de l'autre,
Nous ne manquerons pas d'y mettre encor du nôtre.
Le rendez-vous sera hasardé, si tu veux;
Mais il est nécessaire autant que dangereux.

CRISPIN.

Je vais avoir grand soin que notre homme s'y rende.

LISETTE, *bas, en appercevant Charlot.*

J'entrevois ton rival.

CRISPIN, *bas.*

Charlot?

LISETTE, *bas.*

Oui; j'appréhende
Qu'il n'ait ici rôdé durant notre entretien.

CRISPIN, *bas.*

Tu crois qu'il comprendroit?...

LISETTE, *bas.*

Cela se pourroit bien.

CRISPIN, *bas.*

Qu'il nous ait entendus ou non, c'est tout semblable.
Va, c'est un animal qui n'est pas raisonnable...
Au revoir.

(*il s'en va.*)

SCENE X.

LISETTE, CHARLOT.

LISETTE, *à part.*

Dans le fond, le drôle n'est pas sot!...
Interrogeons-le un peu... Que fais-tu là, Charlot?

CHARLOT.

Ah! ah! vous velà donc, mameselle Lisette!...
Je charche à dénicher un marle que je guette.
Je voulons le chasser; mais le peste est malin!

LISETTE.

C'est fort bien fait à toi. J'étois avec Crispin:
Je causois avec lui de chose indifférente.

CHARLOT.

Oui-dà; cela se peut.

LISETTE.

Va, va, je suis constante.
Si tu m'aimes, crois-moi, mon cœur n'est point ingrat;
Et pour toi seul je veux rompre le célibat.

CHARLOT.

Parguié! quand vous vourai. Je sommes de ces drilles

Qui ne reculont pas pour épouser les filles!

LISETTE.

Oui, j'ai pris mon parti. Dans peu de tems je veux
De madame Charlot porter le nom pompeux.
(*elle s'en va.*)

SCENE XI.

CHARLOT.

La parfide! Ah! qu'alle a la langue bian pendue!
Croiroit-on que d'un autre alle seroit ferrue?
Alle aime mieux que moi ce petit babillard...
Qu'alle est sotte! En amour, vive un bon gros gaillard!
Ce matin, sans me voir, y teniont un langage...
J'étions-là... Tout autant qu'au travers d'un treillage,
Je pouvions nous sarvir de notre entendement.
Ils disiont qu'ils vouliont, je ne sais pas comment,
Embarlificotter leux maître et leux maîtresse,
De façon qu'ils puissiont avoir de la tendresse.
Tout-à-l'heure pourtant je n'ons de rian parlé.
Je les varrons venir... Que je sons dessalé!...
(*touchant son habit et son chapeau.*)
Ce pourpoint de drap bleu, ce chapiau blanc renfarme
Un esprit, un bon sens, pus avisé, pus farme...
Que ceux... Mais c'tapendant comment se pourroit-il?...
Morgué! quoique j'ayions le jugement subtil,
J'ons peine à débrouiller toute la manigance.

Car si... par queu moyen?... Oh! oh! queuqu'un s'avance.
C'est Crispin et son maître... Il faut de bout en bout
Les écouter encor; bientôt je saurons tout.
(*il se cache.*)

SCENE XII.

(*Il est nuit.*)

VALERE, CRISPIN, CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *à Valere.*

Ce zéphyre est charmant... Cette fraîche soirée
Aux amoureux soupirs semble être consacrée.
Mainte belle à Paris ignore en ces momens
L'atteinte que l'on porte à vos engagemens.

VALERE.

On ne peut refuser un bien qui se présente.
D'ailleurs jusqu'à présent d'une flamme constante
J'ai toujours fui le joug. Tu le sais bien, Crispin?

CRISPIN.

Oui; vous n'avez encore été que libertin...
Il faut rendre justice à chacun. Que Lucile
Est bien propre à fixer votre humeur indocile!
Elle est belle, sensible, et femme de vertu.
Ma foi! c'est un phénix!

VALERE.

Mais, franchement crois-tu
Qu'elle se rende ici?

CRISPIN.

La plaisante demande !
De votre éloignement l'amertume est trop grande
Pour qu'elle se refuse à des adieux si doux.

VALERE, *bas.*

Tais toi... Quelqu'un paroît et s'approche de nous.

SCENE XIII.

LUCILE, VALERE, CRISPIN, LISETTE, CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *bas, à Valere.*

Vous voyez qu'elle vient sans trop se faire attendre?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Le voilà, cet amant si discret et si tendre!

CRISPIN, *bas, à Valere.*

Allez donc... C'est à vous à parler le premier.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Approchez, et prenez un air plus familier.

CRISPIN, *bas, à Valere.*

Elle n'ose avancer.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre aspect l'intimide.

VALERE, *à Lucile.*

Puisqu'un hasard heureux auprès de vous me guide,
Devant que de partir, madame, il m'est bien doux

De pouvoir librement prendre congé de vous.

LUCILE.

Vous partez donc, Valere?

CRISPIN.

Il le faut bien, madame!

LISETTE.

Hélas!

CRISPIN.

Tais-toi, Lisette, ou je vais rendre l'ame.

VALERE, *à Lucile.*

Je l'avouerai pourtant, si, contre mon espoir,
En ce dernier moment je pouvois entrevoir
Un destin trop flatteur pour moi, trop favorable,
L'arrêt de mon départ n'est point irrévocable.

LUCILE.

Quel sort attendez-vous? Quand on n'ose parler,
Quand l'amour avec art prend soin de se voiler,
Ses feux sont étouffés par l'extrême prudence;
Et l'on est quelquefois victime du silence!

VALERE.

Ah! lorsque des raisons nous forcent de couvrir
Un penchant dont le cœur se plaît à se nourrir,
Dans un objet épris tout en rend témoignage.
Il est, pour s'exprimer, il est plus d'un langage!
Un regard, un soupir, au défaut de la voix,
Ont souvent malgré nous déclaré notre choix...

(*avec action.*)
Oui, madame, les yeux révelent le mystere.
(*Crispin surprend la main de Lucile et la baise adroitement.*)

LUCILE, *à Valere.*

Arrêtez!

VALERE.

Q'est-ce donc?

LUCILE.

Modérez-vous, Valere.

VALERE.

M'offrirez-vous encor ce dehors inhumain?
Quel caprice fatal!

LUCILE.

Un baiser sur la main
N'est pas chose après tout dont on se scandalise.

VALERE, *baisant la main de Lucile.*

Ah! que m'accordez-vous! quelle aimable franchise!
(*bas, à Crispin.*)
Je n'en saurois douter, elle aime éperdument.

CRISPIN, *bas.*

A qui le dites-vous?

LUCILE, *bas, à Lisette.*

Il parle joliment,
Lisette!

LISETTE, *bas.*

Ah! ce qu'il dit sans doute vous remue?
Moi, qui n'y suis pour rien, je m'en sens tout émue.

VALERE, *à Lucile.*

Qu'un mot de votre bouche assure mon bonheur!
Aurois-je eu le secret de toucher votre cœur?

LUCILE.

Puisqu'il faut l'avouer, un hommage sincere
Venant de votre part ne sauroit me déplaire.

VALERE.

L'aveu paroît contraint et m'instruit foiblement.
Je crains de me flatter trop téméraircment.
Enfin, vous le savez, je quittois cette ville.
Je puis le faire encore. Adorable Lucile!
Si vous ne m'ordonnez vous-même d'y rester,
Je pars. Un vain espoir ne sauroit m'arrêter.
Prononcez mon arrêt.

LUCILE.

Consultez-vous vous-même.

VALERE.

Non; ce que vous direz sera l'ordre suprême
Auquel je me rendrai... Vous ne répondez rien?...
(il feint de vouloir se retirer, Lisette le retient sans que Lucile s'en apperçoive.)
(bas, à Crispin.)
Allons... On me retient, Crispin!

CRISPIN, *bas.*

Je le vois bien.

LUCILE, *à Valere.*

Pourquoi donc vous livrer à tant de défiance?
Ah! concevez plutôt une juste espérance.

CRISPIN, *bas, à Valere.*

Quel excès de tendresse!

VALERE, *à Lucile.*

Avec des traits si beaux,
Non, je ne puis penser que je sois sans rivaux.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Quel soupçon enchanteur!

LUCILE, *à Valere.*

Je le dirai sans feinte,
Un homme tel que vous doit avoir moins de crainte.

CRISPIN, *bas, à Valere.*

O prodige d'amour!

VALERE, *à Lucile.*

Vous charmez, vous flattez...
Peut-on se garantir des coups que vous portez?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

O ciel! vit-on jamais union plus parfaite?

VALERE, *à Lucile.*

Madame, pour combler mon ame satisfaite...

(*il est interrompu par un éclat de rire de Charlot qui parott.*)

LISETTE, *bas, à Crispin, en lui faisant signe d'éloigner Charlot.*

Crispin!

CHARLOT, *à part.*

Ah! tatigué! que je vons dégoiser!

CRISPIN, *le repoussant.*

Qui va là?

CHARLOT.

Laissez-nous... Morgué ! je veux jaser.

LISETTE, *le repoussant aussi.*

Où va donc ce manant ?

CHARLOT, *à Lucile et à Valere, en résistant à Lisette et à Crispin qui le veulent éloigner.*

Pardonnez-moi, madame...
Et vous, monsieu, itou... mais, tout franc, j'ai dans l'ame
Du chagrin de voir ça !... C'est une trahison ;
Et, morgué ! je vous veux faire entendre raison.

LISETTE.

As-tu perdu l'esprit ?

VALERE, *à Lucile.*

Connoissez-vous cet homme ?

LUCILE.

Oui, c'est mon jardinier.

CRISPIN, *à Charlot.*

Veux-tu que l'on t'assomme
En parlant de la sorte ?

LISETTE, *à Lucile.*

Il vient de s'enivrer.

CHARLOT.

(*à Lucile.*)
Tarare !... Acoutez-moi.

LUCILE, *à Lisette.*

Faites-le retirer.

CHARLOT.

Un mot !

LISETTE.

Allons, bon soir.

CRISPIN, *à Charlot, en le poussant.*

Que de cérémonie!

CHARLOT.

Eh! bian, oui, je m'en vas, oui; mais, par la jarnie!
Vous ne vous aimais pas, je vous en avertis.

VALERE, *à Lucile.*

Il a bu sûrement.

CHARLOT, *à Lucile et à Valere.*

Non, morgué! je le dis,
Vous n'avez nullement d'amiquié l'un pour l'autre...
(*montrant Lisette et Crispin.*)
C'est cette fine mouche, avec ce bon apôtre,
Qui vous faisoient tous deux donner dans le paniau...
Tout votre bel amour n'est que dans leur çarviau:
Ils avont à part eux manigancé la chose;
Et si vous vous aimais, j'en deveine la cause.
Il faut qu'ils soient sorciers comme des bas-Normands,
Et sachiont un secret pour faire aimer les gens.
(*Lisette et Crispin l'empêchent de parler en lui mettant la main sur la bouche, et le forcent à s'en aller.*)

SCENE XIV.

LUCILE, VALERE, LISETTE, CRISPIN.

VALERE, *à Lucile.*
Cet homme est-il sujet à cette frénésie?
LUCILE, *à Lisette.*
Lisette, qu'est-ce donc que cela signifie?
CRISPIN.
Du vin qu'il a trop bu c'est sans doute l'effet.
LISETTE, *à Lucile.*
Non, madame. Voici la vérité du fait :
Charlot m'aime; et Crispin lui donne de l'ombrage :
La peur qu'il a, je crois, que monsieur ne s'engage
Par estime pour vous à séjourner ici,
Sans rime ni raison le fait parler ainsi.
CRISPIN, *à Lisette.*
Je le croirois de même.
VALERE, *à Lucile.*
Etes-vous bien remise
De l'accident fâcheux dont vous fûtes surprise
Hier, à ce qu'on dit, madame?
LUCILE.
Moi, monsieur?
Quel accident fâcheux?
CRISPIN, *à part.*
Je sens battre mon cœur!

VALERE, *à Lucile.*

Quoi! ne fûtes-vous pas hier indisposée?

LUCILE.

Je me portai fort bien le long de la journée.

VALERE, *à Crispin.*

Parle, maraud! tantôt n'as-tu pas assuré?...

CRISPIN.

Il se peut bien, monsieur, que j'aie exagéré.
C'est assez mon défaut. Chacun a sa maniere.

VALERE.

Ah! vous exagérez?

LUCILE.

Vous souvient-il, Valere,
Des termes d'un billet que j'ai reçu de vous?

VALERE.

Vous avez un billet de moi?

LISETTE, *bas, à Crispin.*

C'est fait de nous!

VALERE, *à Lucile.*

Je n'ai point eu, je crois, l'honneur de vous écrire,
Si ce n'est quatre mots, quand vous me fîtes dire
Que sur nos différens vous vouliez terminer:
Mon procureur dicta; je ne fis que signer.

LUCILE, *à part.*

Juste ciel! ai-je pu m'aveugler de la sorte?

VALERE, *à Lucile.*

Expliquez ce discours.

CRISPIN, *à part.*

Je tremble!

LISETTE, *à part.*

Je suis morte!

LUCILE, *à part.*

On ose me jouer et me commettre ainsi!

VALERE, *à part.*

Quoi donc! se pourroit-il?... J'entrevois dans ceci
Une manœuvre sourde, à tel point insolente
Que sa témérité m'interdit, m'épouvante.

CRISPIN, *bas, à Lisette.*

Adieu donc!

VALERE.

A te voir j'en suis plus que certain.
Traître! tu peux t'attendre à périr sous ma main!

CRISPIN.

Je ne compte que trop sur pareille promesse!...
(*à Lisette.*)
Nous avons fait, Lisette, une belle prouesse!
Pour prix de ce projet si bien imaginé
Ce que je puis attendre est d'être exterminé.

LISETTE, *à Lucile.*

Madame, il est bien vrai...

LUCILE, *l'interrompant.*

Sortez de ma présence...
Je ne borne pas là l'effet de ma vengeance.

VALERE, *à Crispin.*

Eloigne-toi de moi.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous êtes sans époux ;
Monsieur est libre aussi... Nous croyions voir en vous
De mérite et d'humeur certaine convenance
Qui sembloit appeler de votre indifférence :
Vouloir la corriger c'est être criminel,
J'en conviens ; mais enfin le coup n'est pas mortel ;
C'est une fable à quoi l'on peut trouver remede.

LUCILE.

Vous osez insister?

LISETTE.

Non, madame, je cede.

CRISPIN, *à Valere, en tremblant.*

Il est vrai qu'on n'a pas... sujet de prendre feu...
Rien de fait ; chacun peut retirer son enjeu.

VALERE.

Quoi ! toujours...

CRISPIN, *à Lisette.*

Allons donc, puisque tout est au diable !
(Lisette et Crispin se retirent au fond du théâtre.)

VALERE, *à part.*

Le trait est impudent !

LUCILE, *à part.*

Il est abominable !
Jamais plus hardiment piege ne fut dressé !

VALERE.

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé !
Je ne puis vous quitter sans vous en faire excuse,

LUCILE.

Ah ! ne me parlez pas !... Je reste si confuse
Qu'à peine devant vous j'ose lever les yeux.

VALERE.

D'un frippon de valet le discours spécieux
Peut-il m'avoir fait faire une telle bévue ?

LUCILE.

Comment par une fourbe ai-je été prévenue
Contre toute apparence, et si grossièrement ?

VALERE.

De ma part vous serez vengée assurément.

LUCILE.

Et de la mienne aussi ; vous en aurez justice.

VALERE.

Je vais en le chassant en faire un sacrifice
Au respect, à l'estime, à ce que je vous doi.

LUCILE.

Elle ne paroîtra de ses jours devant moi.

SCENE XV.

LUCILE, VALERE, UN LAQUAIS *de M. Jaquemin amené par un laquais de Lucile*, CRISPIN *et* LISETTE, *au fond du théâtre.*

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin, à Lucile.*

Madame, c'est monsieur Jacquemin qui m'envoie.

Il dit que vous devez vous maintenir en joie;
Qu'il sait tout de Charlot; qu'il n'est plus en courroux,
Et que demain sans faute il se rendra chez vous.

LUCILE.

Dis-lui que rien ne presse, et que je l'en tiens quitte.

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin.*

C'est assez.

(il sort avec le laquais de Lucile.)

SCENE XVI.

LUCILE, VALERE; CRISPIN, LISETTE, *au fond du théâtre.*

VALERE, *à Lucile.*

Refuser une telle visite!...
C'est votre prétendu... Quel est votre dessein,
Madame?

LUCILE.

Je ne sais.

VALERE.

O bizarre destin!
Faut-il que vos bontés, Lucile, soient un songe?
Faut-il que d'un heureux et séduisant mensonge
La triste vérité montre l'illusion?
Ce généreux penchant, cette inclination
A présent ne sont plus qu'une vaine chimere?

LUCILE.

Tous ces beaux sentimens ne sont plus rien, Valere.

VALERE.

Mais vous n'auriez donc pas dédaigné mon ardeur?

LUCILE.

Ma sensibilité flattoit donc votre cœur?

VALERE.

En pouvez-vous douter? Ah! l'intrigue secrete
Que viennent d'employer et Crispin et Lisette
Contre l'indifférence est un foible moyen!
On peut s'en garantir, madame, j'en convien;
Mais cette intrigue aussi pour moi ne sauroit être
Un obstacle au penchant dont je ne suis plus maître.
Je m'étonne à présent, prompt à me désarmer,
Comment j'ai pu vous voir et ne vous point aimer!
De mes sens égarés ils m'ont rendu l'usage.
Oui, plus que ma raison leur imprudence est sage,
Puisqu'elle ouvre mes yeux sur un objet parfait
Que je voyois sans flamme, et quittois sans regret;
Puisqu'elle m'a prouvé qu'il m'eût été possible
De vaincre votre cœur, de vous rendre sensible,
Si d'un feu sérieux, et qui vous est bien dû,
Leur grossier artifice eût été prévenu.

LUCILE.

Quoi! vous les approuvez?

LISETTE, *à Crispin, au fond du théâtre.*

La victoire balance!

CRISPIN, *à Valere, en se rapprochant.*

Avois-je si grand tort, monsieur, en conscience?

VALERE.

Non, Crispin, sans sujet je m'étois irrité.
Tu peux auprès de moi rentrer en sûreté.

LISETTE, *à Lucile, en se rapprochant aussi.*

Et moi, serai-je donc seule disgraciée?
Sans espoir de retour suis-je remerciée?

LUCILE.

Ah! je ne veux jamais qu'on me parle de vous!...
(montrant Valere.)
Je ne sais pas comment, oubliant son courroux,
Monsieur peut tolérer semblable fourberie!

VALERE, *avec passion.*

Je le répete encor, de leur supercherie
J'ai de justes raisons pour ne point m'offenser.
Je me fais un bonheur d'avoir su me fixer.
J'éprouve avec plaisir une atteinte inconnue,
Qui flatte d'autant plus qu'elle étoit imprévue.
Sous les lois de l'hymen, tout prêt à me ranger,
Mon plus charmant espoir seroit de m'engager.

LISETTE, *à Lucile.*

Et moi, je n'aurois pas le pardon que j'espere?

VALERE.

Pour l'obtenir, Lisette, il seroit nécessaire
Que ta maîtresse fût de même sentiment:
Tu ne l'auras, je crois, que difficilement!

LISETTE, *à Lucile.*

Je ne l'obtiendrois pas? moi qui, dès votre enfance,
Parus être l'objet de votre complaisance,
Qui vous donnai mes soins, et, d'un desir fervent,
Qui vous accompagnai jusque dans le couvent?
Qui pour un vieux mari vous voyant destinée,
Pendant le cours fâcheux d'un stérile hyménée,
Les jours assidument, et plus souvent les nuits,
Par un libre entretien ai calmé vos ennuis?
Je ne l'obtiendrois pas? moi, fille dont le zele
En toute occasion fut toujours si fidele?

CRISPIN, *à Lucile.*

Fille d'esprit, bien plus, qui sait ce qu'il vous faut.

LISETTE, *à Lucile.*

Non, non, le mauvais cœur n'est point votre défaut:
Ce trait me surprendroit; car vous êtes si bonne!

VALERE, *à Lucile.*

Ah! Lucile, parlez.

LUCILE, *à Lisette, après avoir regardé Valere.*

Eh bien! je te pardonne.

VALERE.

Mon sort est sans égal!

CRISPIN.

Nous triomphons enfin;
Que l'on chante en tous lieux et Lisette et Crispin!

LISETTE, *à Crispin.*

J'ai donc aussi l'honneur de devenir ta femme?

CRISPIN.

Oui, mon cœur ! Mais tout près de voir payer ma flamme,
Une soudaine horreur s'empare de mon front...
Tout franc, tu me parois en savoir un peu long !

LISETTE.

Il te sied bien, maraud, d'avoir de tels scrupules !
Laisse, si tu m'en crois, ces soupçons ridicules.
De ma vivacité, va, ne t'alarme point :
Les sottes sont le plus à craindre sur ce point.

FIN DU RENDEZ-VOUS.

EXAMEN

DU RENDEZ-VOUS.

L'IDÉE de cette petite piece est très heureuse; il n'est pas sans vraisemblance qu'un homme et une femme qui ont eu ensemble des rapports d'affaires ne se soient pas d'abord apperçus qu'ils pouvoient se convenir, et qu'ensuite ils aient conçu de l'amour l'un pour l'autre : cette premiere conception étant juste, les moyens qu'emploient le valet et la soubrette pour persuader à leurs maîtres qu'ils s'aiment sont des ressorts de comédie aussi neufs qu'agréables. Il falloit la grace et la délicatesse de Fagan pour renfermer dans l'espace d'un acte tous les développemens qu'une inclination si subite exigeoit.

Il n'est pas étonnant que Valere, qui est un peu fat, croie son valet quand il lui dit que Lucile est amoureuse de lui; mais il étoit beaucoup plus difficile de persuader à la jeune veuve qu'elle est aimée de Valere : les femmes se trompent rarement sur cet objet. Les moyens dont se sert Lisette sont naturels et comiques; un billet d'affaires, interprété d'une maniere adroite, suffit pour convaincre Lucile; c'est en flattant continuellement la vanité de sa maîtresse que Lisette parvient à son but : il n'y a point trop d'affectation dans les conséquences qu'elle tire d'un billet insignifiant; le

commentaire sur la derniere phrase est digne de nos meilleurs poëtes comiques. Valere termine ainsi son billet : « On tâcheroit de s'accorder, et tout se termi- « neroit à *l'amiable* ». Ce dernier mot devient pour Lisette un texte fécond :

A l'amiable !... Eh ! oui, l'entend-il, le frippon ?
Finir à l'amiable !... Amiable est fort bon !
Il prétend avec nous finir à l'amiable !
Ma foi ! ce dernier trait lui seul est impayable !
Enfin, vous le voyez ; dites-moi, s'il vous plaît,
A vous en imposer ai-je quelque intérêt ?

Ces vers sont vraiment comiques ; la pensée, la tournure, l'expression, y sont également heureuses.

La scene où Lucile et Valere se trouvent au rendez-vous est très bien filée : tous les deux croient qu'ils sont aimés ; c'est à qui montrera le premier ses sentimens. La déclaration de Valere est amenée avec beaucoup d'art ; la maniere dont elle est accueillie est pleine de délicatesse : mais les deux amans s'apperçoivent bientôt que leurs valets ont conduit toute cette intrigue ; ils s'emportent l'un et l'autre ; mais comment se sépareront-ils après s'être tant avancés ? L'auteur ménage et l'amour-propre de Valere et la pudeur de Lucile ; l'accommodement se fait très naturellement : il ne s'agit plus que d'avoir l'aveu formel de la jeune veuve. La grace de Lisette en est le prétexte : si Lucile lui pardonne, il est certain qu'elle approuve sa conduite : on sent que dans la disposition

où elle est cette indulgence ne lui coûte pas beaucoup.

Le dénouement est tiré du fond du sujet, et sans être trop prévu il satisfait le spectateur. Le caractere de M. Jaquemin n'est qu'indiqué, mais il est vrai et comique; sa derniere tirade est extrêmement piquante.

Ce premier essai de Fagan dans l'art de la comédie annonçoit un talent distingué : la versification est élégante et naturelle. Il est malheureux que l'auteur n'ait presque plus écrit qu'en prose; on a lieu de croire que s'il eût cultivé son talent pour les vers, il seroit parvenu à éviter plusieurs défauts qui tiennent à la rapidité avec laquelle il travailloit; les difficultés de la poésie l'auroient porté à méditer plus profondément les sujets qu'il vouloit traiter.

FIN DE L'EXAMEN DU RENDEZ-VOUS.



LA PUPILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE FAGAN,

Représentée pour la premiere fois
le 5 juin 1734.

ACTEURS.

ARISTE.
ORGON, ami d'Ariste.
LE MARQUIS VALERE, neveu d'Orgon.
JULIE.
LISETTE, suivante de Julie.
UN LAQUAIS, personnage muet.

La scene est à Paris, dans l'appartement d'Ariste.

LA PUPILLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORGON, LE MARQUIS.

ORGON.

VALERE, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon oncle, si je voulois pour toute chose au monde vous engager dans une fausse démarche! Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas; êtes-vous bien sûr d'être aimé?

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr? Premièrement, quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder: preuve d'a-

mour; et quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot: preuve d'amour; et quand je parois vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai, comme pour me dire: « Pourquoi me fuyez-vous, « Marquis? Craignez-vous de me sacrifier quel« ques momens? Restez, petit volage! restez; je « vais vaincre le trouble où me jette votre pré« sence, et vous fixer par mon enjouement. Mon « esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime « mieux que vous me croyiez moins tendre, et « vous paroître plus aimable. Demeurez, mon « adorable Marquis! demeurez... » Je pourrois vous en dire davantage; mais vous me permettrez de me taire là-dessus: il faut être modeste.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus Ariste est trop judicieux et trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa pupille y consent... Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t-il quelque inconvénient que je reste? Vous porterez la parole; il donnera son consentement; je donnerai le mien; on fera venir Julie: ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se menent pas si vîte. Retirez-vous vous dis je.

LE MARQUIS.

Cependant...

ORGON.

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai quand il sera question d'épouser. (*il sort.*)

SCENE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bon jour au seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon. Je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez ! Sans flatterie, vous ne paroissez pas trente-cinq ans; et... vous en avez bien dix par-delà?

ARISTE.

La vie tranquille et réglée que je mene depuis quelque tems me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi! une femme vous siéroit fort bien.

ARISTE.

A moi? Vous plaisantez, Orgon!

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toujours été un peu philosophe, et par conséquent peu curieux d'engagement.

ARISTE.

Il y a eu dans ce qu'on appelle philosophes des gens qui ne se sont point mariés, et peut-être ont-ils bien fait. Mais, selon moi, le célibat n'est point essentiel à la philosophie; et je pense qu'un sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres, avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des évènemens ni des passions. Ce n'est donc point par philosophie, mais parceque j'ai passé l'âge de plaire, que je vous demande grace sur cet article là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu dire que son pere en vous la confiant vous avoit recommandé

de lui faire prendre un parti dès qu'elle seroit en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai; et je m'y détermine d'autant mieux que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera; car elle a des sentimens dignes de sa naissance: elle est douce, modeste, attentive; en un mot, je ne vois rien de plus aimable ni de plus sage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non; elle est parfaite assurément. Mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

SCENE III.

LE MARQUIS *dans le fond, et sans se montrer d'abord*, ARISTE, ORGON.

ORGON, *à Ariste.*

J'ai un neveu de par le monde.

ARISTE.

Je le sais. Ne se nomme-t-il pas Valere?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai vu quelquefois au logis.

LE MARQUIS, *se jetant entre eux deux.*

Oui, monsieur. Je viens vous avouer et vous expliquer ce que mon oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie...

ORGON.

Eh! que diable! laissez-nous.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Monsieur, excusez. Mon oncle ne s'est jamais piqué d'être orateur, et... Vous me voyez. Je vous demande grace pour Julie; je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché... Mais je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON.

Je vous promets que si vous paroissez avant que je vous le dise, je...

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder; je me retire. (*il sort.*)

SCENE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Il est tant soit peu étourdi, comme vous voyez; aussi me suis-je long-tems tenu en garde contre ses discours: mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la pupille et lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la premiere nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystere: car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênerois jamais son inclination, et je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique, je vous l'avoue, et me surprend en même tems.

ORGON.

Une premiere passion est un mal que l'on voudroit volontiers se cacher à soi-même.

SCENE V.

ARISTE, ORGON; JULIE, LISETTE, *se tenant d'abord dans le fond.*

ORGON, *bas, à Ariste.*

La voilà, je crois, qui paroît? Elle est, ma foi! aimable.

JULIE, *bas, à Lisette.*

Ariste parle à quelqu'un. N'avançons pas, Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la premiere personne jeune et jolie qui craigniez de vous montrer.

ARISTE, *à Julie.*

Approchez, Julie... (*en lui montrant Orgon.*) Vous êtes sans doute instruite du sujet qui amene monsieur ici? Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, *troublée.*

J'ignore, monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurois lieu de m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez-vous, Julie: votre penchant

n'est point un crime, et je ne vous reproche rien que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, monsieur... (*à Lisette.*) Lisette?...

LISETTE.

Eh bien! Lisette? Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles qui en pareil cas seroient intrépides.

ARISTE, *bas, à Orgon.*

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'em barras que tout ceci lui cause, et soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos desirs.

ORGON, *bas.*

Je vous en suis obligé... (*regardant Julie.*) Elle a une certaine grace, une certaine modestie qui me feroit souhaiter d'être mon neveu.

(*il sort en saluant affectueusement Julie, et Ariste va le reconduire.*)

SCENE VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au couvent. Vous êtes

sourde aux propositions de mariage. Oserois-je demander, mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon, que vous venez de voir, est oncle du Marquis, qui selon les apparences a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ah! ne me parle point du Marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parcequ'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, et même un peu menteur. Bon! bon! il est jeune, et vous aime; cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui l'on ne sauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant; qui sait plaire sans les dehors affectés et les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Oui-dà! cette peinture est naïve. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous? quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-tems? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne

de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au-delà de l'imagination, et qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne-là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop; car, Lisette, voici l'embarras où je suis: quoique je sois jeune et que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aie du bien, et que celui que j'aime et moi soyons de la même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour; et s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu, et que j'essuyasse un refus, je mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme usant et jouissant de sa raison ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela... (*après avoir rêvé un instant.*) Mais, attendez. Que ne m'en faites-vous la confidence, à moi? Vous me demanderez le secret; je vous promettrai de le garder : je n'en ferai rien; il transpirera, fera un tour par la ville, viendra aux oreilles du monsieur en question; et quand il sera instruit, selon l'air du bureau, vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non, je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler, outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinât, je crains de passer dans le monde pour extraordinaire, pour bizarre; car mon choix est singulier... Mais pourquoi m'en faire une honte? L'impression qu'un caractere vertueux fait sur les cœurs est-elle donc une foiblesse que l'on n'ose avouer?

LISETTE.

Oh! ma foi! mademoiselle, expliquez-vous mieux, s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire, et franchement vous l'êtes!... O ciel! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'univers que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

SCENE VII.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Lisette, retirez-vous. (*Lisette sort.*)

ARISTE, *à part.*

Elle a quelquefois entendu parler du Marquis comme d'un homme peu formé; elle craint sans doute que je ne la désapprouve.

JULIE, *à part.*

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre?

ARISTE.

Je ne devrois point, Julie, paroître en savoir plus que vous ne voulez m'en dire; mais enfin les soins que j'ai pris de votre enfance, et l'amitié que je vous ai toujours témoignée, me font prétendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout: depuis un tems, je vous trouve rêveuse, inquiete, embarrassée. Il faut que vous en conveniez, Julie, quelqu'un a su vous toucher?

JULIE.

J'en conviendrai, monsieur. Oui, quelqu'un a su me plaire; mais ne tenez point compte de ce qu'on a pu vous dire, et ne me demandez point

qui est celui pour qui je sens du penchant, car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriez-vous fait un choix?...

JULIE.

Je ne pouvois pas mieux choisir: la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Eh! quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du couvent... quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sais ce qui se passe; et, d'avance, je puis vous répondre que votre amour est payé du plus tendre retour, que l'on desire de vous obtenir avec l'ardeur la plus vive et la plus constante.

JULIE.

Si vous devinez juste, mon sort ne sauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper; mais après les assurances que je vous donne, quelle raison auriez-vous encore de me taire son nom? N'est-ce pas une chose qu'il faut que je sache tôt ou tard,

puisque mon consentement vous est nécessaire.

JULIE.

Ce seroit à vous à le nommer... Je vois bien que vous ne m'entendez pas!

ARISTE.

Je vous entends sans doute; et je le nommerois si je n'avois pas mérité d'avoir plus de part à votre confidence.

JULIE.

Vous l'auriez cette confidence si je n'étois pas certaine que vous combattrez mes sentimens.

ARISTE.

Moi, les combattre! Suis-je donc si intraitable? Pouvez-vous douter de mon cœur? croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai serment s'il le faut.

JULIE.

Puisque vous le voulez je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

ARISTE.

Parlez.

JULIE.

Mais je prévois qu'après je ne pourrai plus jeter les yeux sur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je serai de votre sentiment.

JULIE.

Non, après un tel aveu permettez que je me retire.

ARISTE.

Volontiers... Mais ne craignez rien, encore un coup. Nommez-le-moi; vous me verrez aller de ce pas assurer de mon consentement celui que vous avez choisi.

JULIE.

Vous le trouverez aisément; je vais vous laisser avec lui... Représentez-lui qu'il est peu convénable à une fille de se déclarer la premiere; déterminez-le à m'épargner cette honte... Je vous laisse avec lui... C'est, je crois, vous le faire connoître d'une façon à ne pas s'y méprendre? (*elle veut se retirer; mais elle voit venir le Marquis, ce qui la fait rester.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ARISTE, JULIE.

ARISTE, *à part.*

Ne sommes-nous pas seuls?... Que penser de ce discours?

LE MARQUIS, *à part, au fond du théâtre.*

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE, *à part.*

Que vient faire ici le Marquis?... Le fâcheux contre-tems !

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous trouve donc, divine personne?... Eh bien! seigneur Ariste, mon oncle m'a rapporté que vous agissiez en galant homme. Tout est convenu sans doute?

ARISTE, *à part.*

Je ne l'avois pas vu d'abord. Mais voilà l'énigme expliquée.

LE MARQUIS.

Mais quel présage funeste! L'un parle tout seul et ne me répond pas; l'autre détourne la tête et me fait un clin-d'œil : comment interpréter tout ceci?

JULIE.

Un clin-d'œil! Qui? moi, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante! Qu'en dois-je augurer? Mon oncle auroit-il fait un faux rapport? Auroit-on juré de traverser nos feux? Parlez... Ah! seigneur Ariste, dissipez une inquiétude mortelle!

JULIE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

ARISTE.

Vous avez lieu d'être tous deux contens; rien ne

s'oppose à vos desirs. La volonté de Julie est une loi pour moi... (*au Marquis.*) Et, à votre égard, monsieur, l'amitié que j'ai toujours eue pour votre oncle est trop intime pour que je ne consente pas volontiers à ce qui peut en resserrer les nœuds.

LE MARQUIS.

Vous nous rendez la vie! Vous êtes un homme charmant, divin, adorable! Je vous sais bon gré de n'avoir pas d'entêtement ridicule, et de connoître que je vaux quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens pour ne pas espérer que vous rendrez une femme heureuse.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc : nous sommes jeunes, riches; nous nous aimerons: il faudroit qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon, et lui apprendre que tout va selon ses intentions... Nous reviendrons bientôt prendre les arrangemens nécessaires... (*à Julie en montrant le Marquis.*) Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de tems que je suis obligé de vous quitter.

LE MARQUIS.

Allez, allez, monsieur; je me charge de ce soin. (*Ariste sort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Voilà une petite personne bien contente!

JULIE.

Tout-à-fait, monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire tout ce que ceci signifie.

LE MARQUIS.

Comment! vous le dire? la chose est, je crois, assez claire; on comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie?... Dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous et moi?

LE MARQUIS.

Je ne sais si je me trompe, mais je me suis flatté qu'il y en avoit tant soit peu.

JULIE.

Et vous auriez osé faire parler à Ariste sur cette confiance ?

LE MARQUIS.

Assurément. En êtes-vous fâchée? je ne le crois pas. Je sais que c'est à l'amant à faire des

démarches. Une fille aimeroit passionnément, qu'une bienséance mal entendue lui prescrit de se taire; aussi, quand on est instruit du bel usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux ont trop su me parler pour que je demeurasse dans l'inaction; et si vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en savez quelque gré.

JULIE.

En vérité, monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Oh! çà, si vous voulez que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de saison. Que diable! quand on se convient, et que les tuteurs, les oncles et tous ces animaux-là consentent, à quoi bon se contraindre?

JULIE.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi! votre tuteur ne vient pas dans le moment de me témoigner le plaisir que lui fait notre union?

JULIE.

Il est dans l'erreur; et je l'en aurois déja désabusé si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous desirez vous-même?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce desir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante! Savez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai?

JULIE.

Mais, vraiment, vous vous fâcherez si vous voulez. Soyez persuadé que je n'ai de ma vie pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler?

JULIE.

Non; vous pouvez prendre ce que je dis à la lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je sais ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l'extravagance.

LE MARQUIS.

Ne soyez pas plus long-tems cruelle à vous-même.

JULIE.

Finissons, de grace.

LE MARQUIS.

Franchement, vous croyez donc ne me point aimer?

JULIE.

Je le crois, et rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Je vous permets de me haïr toujours de même.

JULIE.

Je ne puis plus soutenir un pareil entretien.

LE MARQUIS.

Un cœur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE, *à part.*

La fatuité est un ridicule bien insupportable!

LE MARQUIS, *à part.*

Cette fille prend plaisir à se donner la torture.

SCENE X.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, JULIE.

ORGON, *à Ariste, au fond du théâtre.*

Ce que vous me dites là me fait un grand plaisir...(*montrant Julie et le Marquis.*) Les voilà, ces pauvres enfans! Que l'on passe d'heureux momens à cet âge!

ARISTE.

Je ne perds point de tems, comme vous voyez.

Mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une noce me regaillardit; et quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir et suivre la maniere bourgeoise... Mais il me semble que nos amans se boudent... Qu'as-tu donc, Valere? te voilà tout rêveur.

LE MARQUIS.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE, *à Julie, en s'approchant.*

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard: je vous y ai laissé parceque je n'ai point cru que les conséquences en seroient si promptes ni si sérieuses; mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton! et c'est bien à vous à vous plaindre, vraiment?... (*à Ariste et à Orgon.*) Il est bon que vous sachiez

que nous avons eu quelque altercation ensemble. Mademoiselle sur un mot se révolte et fait la méchante.

ORGON.

Oh! n'est-ce que cela? Bon! bon! ce sont là de ces orages qui menent les amans au port.

ARISTE, *à Julie.*

Ne vous repentez point de vous être déclarée. Il ne faut point, ma chere Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

LE MARQUIS.

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, monsieur.

ORGON, *à Julie et au Marquis.*

Allons, allons, mes enfans, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grace! Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure, faites cesser ce mystere.

JULIE.

Non, monsieur. Contre toute raison j'ai fait voir le foible de mon cœur : j'ai fait connoître celui pour qui je me déclarois; mais ses interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec

moi, m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit. (*elle sort.*)

SCENE XI.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *au Marquis.*

Pourquoi donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayiez donné des sujets violens de se plaindre?

LE MARQUIS.

Non : cela m'étonne. La brouillerie est venue sur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu de liaison sincere entre elle et moi, et qu'il ne falloit point compter sur les discours des jeunes gens aimables.

ORGON.

Entre nous, tu as un air libertin qui ne me persuaderoit point si j'étois fille!

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon oncle? je ne me referai point : on a des façons aisées, on a du brillant; tout cela est naturel... Mais quant à Julie, je la demande en mariage: n'est-ce pas assez lui prouver que je l'aime? Il faut qu'un joli homme soit

furieusement épris pour former une pareille résolution !

ORGON.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puisse desirer quelque chose au-delà du mariage.... Mais que dites-vous à tout cela, Ariste?

ARISTE.

Franchement, je ne sais. Il me vient différentes idées qui se détruisent les unes les autres. Ce que je vois, ce que j'entends, semble se contredire, et... (*au Marquis.*) Mais ce ne peut être que vous qu'elle aime?

LE MARQUIS.

Eh! vraiment non : je le sais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre passion pour elle ne soit pas sincere, et que vous ne soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens qui font profession de l'être?

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches parceque vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer.

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre. Mais il ne faut pas que cela vous surprenne; c'est le tourment d'un

cœur bien épris de toujours douter de son bonheur.

ORGON, *à Ariste.*

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

SCENE XII.

LISETTE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

LISETTE, *à Ariste.*

Que s'est-il donc passé ici, monsieur, et qui peut avoir si fort chagriné Julie? Elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer : elle parle de retourner au couvent. Je la questionne ; elle ne me répond que par des soupirs. Enfin, elle m'envoie vous demander si, avec la permission de ces messieurs, elle pourroit encore vous entretenir un moment.

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

LE MARQUIS, *chantant.*

« Divin Bacchus !... La, la, la ! »

ORGON.

Je donnerois, je crois, mon bien pour être aimé de la sorte ! Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu !

LISETTE.

Il faut bien que monsieur votre neveu lui ait

donné quelque sujet de mécontentement; car elle s'est écriée plusieurs fois : « Ah! dans quel trou-« ble me jette ce Valere! Qu'il me cause d'embar-« ras et de peine! Quel supplice d'aimer sans re-« tour! »

ORGON, *à part.*

La pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Je suis fâché qu'elle ne me croie pas sur ma parole!

LISETTE.

Allez, cela est mal à vous, monsieur. Les hommes sont bien ingrats et bien insensibles! Hélas! elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas; j'ai toujours bien remarqué, moi, ce qui en étoit; et cela n'est que trop vrai pour elle!

LE MARQUIS.

Crois-moi, mon enfant, elle n'est pas la premiere.

ORGON.

Ecoutez, Valere. Je suis d'avis que vous alliez trouver cette aimable personne, que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté et de son mérite; enfin que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

LE MARQUIS.

Ah! que me demandez-vous? Faut-il que je

redise un million de fois la même chose? non; je ne le puis. Je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

LISETTE, *à part.*

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé?

ARISTE, *au Marquis.*

Julie étant forcée par son ascendant à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, monsieur, d'user de rigueur. Être aimé est un bien digne d'envie et le plus bel apanage de l'humanité; mais c'est en abuser que de manquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, et de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Je sais comme on doit conduire une passion.

ARISTE, *à Lisette.*

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

(*Lisette sort.*)

SCENE XIII.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *à Ariste.*

Puisqu'elle veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libre. Tâchez dans cet entretien de lui remettre l'esprit, et de l'assurer que mon neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Oui, l'on peut toujours compter sur moi; on y peut compter. Nous reviendrons savoir de quoi elle vous aura entretenu. (*il sort avec Orgon.*)

SCENE XIV.

ARISTE.

L'homme le plus en garde contre la présomption est encore bien foible de ce côté-là! J'ai pu interpréter deux fois en ma faveur les paroles de Julie!... Oui, Ariste, tu as beau en rougir, il t'est venu deux fois en idée qu'on te faisoit une déclaration d'amour... A toi! à toi!... Oh! quelle extravagance! Quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en saurois douter, ce neveu d'Orgon a su lui plaire... Il y a bien quelque chose à

dire contre lui; et parmi tant de jeunes gens aimables que le hasard présente à Julie, j'avoue qu'elle auroit pu mieux choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en appercevoir elle-même; et c'est, si je ne me trompe, un combat de raison et d'amour qui cause en elle tant d'indécision... Mais la voilà.

SCENE XV.

JULIE, ARISTE.

JULIE.

Vous me voyez revenir, monsieur, quoique je vous aie quitté avec assez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvoit être un sage motif dans celui que je veux avoir pour époux qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pourroit me faire, et l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espece de dispute il pouvoit y avoir eue entre vous et le Marquis; mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plutôt. La sympathie est une loi impérieuse à laquelle on veut en vain se soustraire; et, quelque réflexion que la raison nous inspire, il faut céder au trait qui nous a frappés quand le destin le veut.

JULIE, *à part.*

Il est toujours dans l'erreur, et je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me sera-t-il permis de le dire? Je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde ne soit pas aussi convaincu du mérite du Marquis que vous l'êtes; et, à mon égard, il faudroit qu'il fût plus parfait pour qu'il me parût digne de vous. Mais enfin le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, et le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour époux?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis pour la derniere fois résolue de découvrir mes véritables sentimens; mais comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer, je cherche quelqu'innocent stratagême, et je pense qu'une lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Eh bien! écrivez. Il est permis d'écrire à un

homme que l'on est sur le point d'épouser. Une lettre effectivement expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche; et l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE, *montrant un bureau devant lequel il va s'asseoir.*

Voilà sur ce bureau tout ce qu'il faut pour écrire. (*à part.*) Le Marquis après tout est homme de condition; et s'il a quelques défauts, l'âge l'en corrigera... (*à Julie.*) Allons, dictez, me voilà prêt.

JULIE, *dictant.*

« Vous êtes trop intelligent pour ne pas savoir « le secret de mon cœur.

ARISTE, *lisant après avoir écrit.*

De mon cœur.

JULIE, *dictant.*

« Mais un excès de modestie vous empêche « d'en convenir.

ARISTE, *après avoir écrit.*

Bon!

JULIE, *dictant.*

« Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime.

ARISTE, *après avoir écrit.*

Fort bien!

JULIE.

Oui, c'est vous que j'aime... M'entendez-vous?

ARISTE.

J'ai bien mis.

JULIE, *dictant.*

« Je vous suis déja attachée par la reconnois-
« sance.

ARISTE, *à part.*

De la reconnoissance au Marquis?

JULIE.

Ecrivez donc, monsieur.

ARISTE.

Allons. (*à part.*) Il faut écrire ce qu'elle veut. (*lisant après avoir écrit.*) «Par la reconnoissance.

JULIE, *dictant.*

« Mais j'y joins un sentiment désintéressé.

ARISTE, *lisant, après avoir écrit.*

Désintéressé.

JULIE.

« Et pour vous prouver que vous devez bien
« plus à mon penchant...

ARISTE, *après avoir écrit.*

Après ?

JULIE.

« Je voudrois n'avoir point reçu de vous tant de « soins généreux dans mon enfance. »

ARISTE, *sans écrire.*

Y pensez-vous, Julie ? (*à part.*) L'ai-je entendu, ou si c'est une illusion ?

JULIE, *à part.*

Pourquoi ai-je rompu le silence ? Je me doutois bien qu'il recevroit mal un pareil aveu !

ARISTE, *se levant.*

Julie !

JULIE.

Ariste !

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette lettre ?

JULIE.

C'est au Marquis, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance ; ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort... je l'avoue ; et cela ne sauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé ?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui, il n'en doit point recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela?

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire, et de l'envoyer de votre part?

JULIE.

Envoyez-le de ma part, puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, *appelant.*

Holà! quelqu'un...

SCENE XVI.

ARISTE, JULIE, UN LAQUAIS.

ARISTE, *au Laquais.*

Portez ce billet... (*Julie fait un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la lettre au Laquais.*)

ARISTE, *à Julie.*

N'ést-ce pas au Marquis?

JULIE, *d'un ton piqué.*

Oui, monsieur; encore une fois qui peut vous arrêter?

ARISTE, *au Laquais.*

Tenez donc... portez cette lettre à Valere. (*le Laquais sort.*)

JULIE, *à part.*

De quel trouble suis-je agitée!

ARISTE, *à part.*

Quels coups redoublés attaquent ma raison!

JULIE, *à part.*

Je ne puis prendre sur moi d'en dire davantage.

ARISTE, *à part.*

Toute ma prudence échoue.

JULIE, *à part.*

Il désapprouve la passion la plus pure!... Je meurs de confusion!

SCENE XVII.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

La conversation me paroît terminée. (*à Ariste.*) Orgon, qui est là-dedans, monsieur, est impatient de savoir le résultat de votre entretien, et demande s'il peut paroître à présent?

ARISTE, *à part.*

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite. (*il sort.*)

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! voilà qui est singulier! (*à Julie.*) Pourquoi donc, mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE, *à part.*

Son mépris pour moi est-il assez marqué? (*elle sort.*)

SCENE XVIII.

LISETTE.

Fort bien! autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir? il me vient dans l'esprit... N'aimeroit-elle pas Valere? Auroit-elle fait à Ariste l'aveu de quelque passion bizarre, que le bon monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pu approuver? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite! Suivante et curieuse autant et plus qu'une autre, je ne saurai pas le secret de ma maîtresse! Oh! je le saurai, assurément! c'est un affront que je ne puis plus endurer. (*voyant revenir Ariste.*) Ariste revient, plongé dans une profonde rêverie... Je ne laisse plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son

foible... Elle m'en fera la confidence, ou me donnera mon congé. (*elle sort.*)

SCENE XIX.

ARISTE.

Non, à rappeler de sang-froid ce qui s'est passé, son intention n'étoit pas d'écrire à Valere. Mais quelle conséquence en tirer?... Quoi! Julie, il seroit possible qu'Ariste eût obtenu quelque empire sur vous! Ah! Julie! Julie! si ma raison ne m'eût pas soutenu contre l'effet de vos charmes, pensez-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avez-vous cru que je vous visse impunément? Non, non!... Mais plus votre mérite m'a paru accompli, et plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon cœur la passion que vous y faisiez naître... Ciel! quelle est ma foiblesse! Osé-je croire qu'elle pense à moi?... Allons, rendons-nous justice une bonne fois, et convenons que, pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

SCENE XX.

ORGON, ARISTE.

.ARISTE.

Je vous attends, Orgon, pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a guere vu d'amans plus difficiles à accorder! Dites-moi donc de quoi il est question? Il faut que votre conversation n'ait pas été du goût de Julie; car je l'ai vu passer tout-à-l'heure : le dépit étoit peint sur son visage; mais, ma foi! elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que le Marquis soit aussi bien auprès d'elle qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui?... Attendez donc; ceci mérite examen... Si les choses sont ainsi, je voudrois savoir à propos de quoi les démarches qu'il m'a fait faire? Me prend-il pour un benêt, un sot? Parbleu!...

ARISTE.

Un homme tel que lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis votre serviteur !

ARISTE.

Il est enjoué, bien fait, et d'âge...

ORGON.

Oh! d'âge tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences ; et je prétends, ne vous déplaise...

SCENE XXI.

ARISTE, ORGON, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

A la fin je triomphe, et l'on ne m'en donnera plus à garder. (*à Ariste et à Orgon.*) Messieurs, vous pouvez parler devant moi ; je sais le secret aussi bien que vous. Je sais quel est le Médor de notre Angélique.

ORGON.

As-tu débrouillé le mystere?

LISETTE.

Comment! (*à Ariste.*) Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit, à vous, monsieur?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux ! (*à part.*) Quelle félicité de savoir un secret, et de le savoir seule! on a le plaisir de l'apprendre à tout le monde. (*à Ariste.*) Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jeté les yeux pour en faire son époux, qu'elle a cédé à mes instances, et m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; que l'on devoit s'être apperçu qu'elle n'aimoit pas le Marquis.

ORGON.

Eh bien?

LISETTE.

Qu'elle avoit en général une antipathie mortelle pour les airs suffisans ; que l'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens, et que celui qui l'avoit fixée étoit d'un âge mûr.

ORGON.

Oui-dà !

LISETTE.

Que les amans pris dans leur automne étoient plus affectionnés, plus complaisans, plus conformes à son humeur.

ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle...

ORGON.

De moi?

LISETTE.

On ne m'en a pas dédite. Un regard même m'a fait entendre ce qui en étoit, et un soupir m'en a rendu certaine.

ORGON.

Comment diable! Quoi! je... Lisette, tu badines assurément?

LISETTE.

Non, monsieur. J'ai eu beau lui dire sur-le-champ (car cela m'est échappé) que rien n'étoit si singulier qu'un pareil choix, que personnellement vous étiez mal fait, cacochyme, goutteux; tout cela n'a rien fait: elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez vous dispenser de lui dire cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite, sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie; et elle les trouve parfaitement rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Ecoutez donc; j'ai toujours été assez bien venu

des femmes, moi !... Mais elle ne m'a pas nommé. Je suis d'ailleurs plutôt dans mon hiver que dans mon automne. Par cet homme mûr n'entendroit-elle pas parler de vous, Ariste?

ARISTE.

De moi?

LISETTE, *à Orgon, en montrant Ariste.*

Bon! s'il s'agissoit de monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorât?... Qui plus est, je vous ai nommé, et on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, monsieur Orgon. La bizarrerie de son étoile l'a fait se déclarer pour vous.

ORGON, *à part.*

Ah! parbleu! monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire. (*riant.*) Ah! ah! ah! vous n'en tâterez, ma foi! que d'une dent. (*à Ariste et à Lisette.*) N'ébruitons rien: il faut le voir venir, et nous divertir un peu à ses dépens.

(*on entend des instrumens qui préludent dans l'appartement voisin.*)

SCENE XXII.

LE MARQUIS, ARISTE, ORGON, LISETTE.

LE MARQUIS, *vers la coulisse, aux musiciens qui sont dans l'appartement voisin, et que l'on ne voit pas.*

Oui, vous êtes bien sur ce ton-là : cela ira à merveille! Restez dans cette antichambre; je vous avertirai quand il sera tems. (*à Ariste.*) Vous ne le trouverez, je crois, pas mauvais, monsieur? J'ai rencontré quelques musiciens et quelques danseurs de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, et qui doivent faire un *impromptu* dont mon mariage sera le sujet.

ARISTE.

Il ne faut pas vous abuser plus long-tems, monsieur.

ORGON, *bas, à Lisette.*

Motus!

ARISTE, *au Marquis.*

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plaît-il, monsieur?

ARISTE.

C'est un autre que vous qu'elle est résolue d'épouser.

LE MARQUIS.

Un autre?

ORGON.

Oui, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle appuie la chose bien sérieusement... (*riant.*) Ah! ah! ah!

ORGON.

Vous avez beau ricaner; c'est un autre, vous dit-on.

LE MARQUIS.

Fort bien, monsieur, fort bien!

LISETTE.

Et cet autre est quelqu'un à qui vous devez le respect.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Oh! qui que ce soit, je le respecte infiniment!

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, monsieur mon neveu, de venir me conter des sornettes, quand il n'est pas plus question de vous que de Jean-de-Vert!

LE MARQUIS.

Ah! de grace, mon oncle, ne serrez pas tant la mesure! Vous m'alarmez!

ORGON.

Vous croyez que les femmes ne pensent qu'à vous autres étourdis.

LE MARQUIS.

Elles y sont quelquefois forcées.

ORGON.

Oh bien! il faut pourtant que vous en rabattiez.

LE MARQUIS.

Il faut que ce rival, quel qu'il soit, se prépare à être humilié ; car en tout cas, mon cher oncle, j'ai en poche de quoi le mortifier étrangement.

ORGON.

Eh! qu'est-ce que c'est?

LE MARQUIS.

Un billet de la part de Julie.

ORGON.

Qui s'adresse à vous?

LE MARQUIS.

Oui ; vous pouvez m'en croire. Billet de la part de Julie, reçu dans le moment, rempli des sentimens les plus passionnés, et qui reproche à la personne son excès de modestie... C'est pour moi, comme vous voyez, à ne pouvoir s'y tromper.

ORGON, *à Ariste.*

Quel est donc ce billet dont il parle?

ARISTE.

Un billet que Julie a dicté, et que j'ai écrit moi-même.

ORGON.

Et elle l'écrivoit à Valere?

ARISTE.

Il me l'a semblé.

ORGON.

Que diantre, vous et Lisette, venez-vous donc me conter?

LISETTE.

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE, *après avoir hésité un moment.*

Ni moi.

LE MARQUIS.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment; on vous l'expliquera. (*à Orgon.*) Eh bien! mon cher oncle, êtes-vous anéanti, pétrifié?

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.

SCENE XXIII.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, JULIE, LISETTE.

JULIE, *à Ariste.*

Je ne puis m'empêcher de vous demander, monsieur, pour quelle fête on a assemblé ici ce nombre infini de musiciens.

LE MARQUIS.

C'est moi qui les ai amenés, mademoiselle, pour célébrer le plus beau de nos jours... Mais on me tient ici des discours étranges : je vous prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un autre que moi est le héros de la fête. (*en riant.*) Ah ! rassurez-moi, de grace !

ORGON, *à Ariste.*

Ecoutons.

JULIE, *au Marquis.*

Les discours qu'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement : mais il est vrai qu'un autre que vous avoit quelque empire sur mon cœur.

ORGON, *à part.*

Ah ! ah !

JULIE.

C'est un empire qu'il méprise... Je ne prends plus le change sur sa conduite : la fierté et la modestie gardent également le silence.

ORGON, *à part.*

J'entends bien le reproche.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Quoi ! déguiserez-vous toujours ce que vos yeux m'ont répété tant de fois, et ce que votre main vient de me confirmer?

ORGON.

Chanson !

JULIE, *au Marquis.*

A l'égard de la lettre, votre erreur est excusable. Aussi n'est-ce pas ma faute si elle vous a été envoyée... Cependant vous devez avoir vu clairement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

ORGON, *au Marquis.*

Cela est positif.

LE MARQUIS.

Voilà un petit caprice aussi bien conditionné, et poussé aussi loin... Oh! qu'on me définisse à présent les femmes!

ORGON.

Allez, allez, mademoiselle n'a point de caprices... (*à Julie.*) Vos attraits sont brillans, adorable personne, et si fort au-dessus de tout ce que l'histoire et la fable nous vantent, qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme de soixante et dix ans...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que dit donc mon oncle? Est-ce qu'il perd l'esprit?

ORGON, *à Julie.*

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardât ces attraits comme un bien qui pût lui devenir propre. Mais, de même qu'Eson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs...

LE MARQUIS.

Ah! miséricorde! Quoi! mon oncle a des prétentions? Il y a de quoi mourir de rire!

JULIE, *à Orgon.*

L'âge, même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut selon moi, monsieur...

ORGON.

Vous êtes bien obligeante.

JULIE.

Mais ce n'est pas non plus un mérite assez recommandable pour qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

ORGON.

Comment!...

LISETTE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS, *à Orgon.*

Cela est positif, mon oncle, et très positif.

ORGON, *à Julie.*

Excusez mon erreur. (*à part.*) Cette fille-là a quelque chose d'extraordinaire.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah!

ARISTE, *à part.*

Ce que je vois, et le souvenir de ce qui s'est passé me forcent à rompre le silence.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

ARISTE, *à Julie, en se jetant à genoux.*

Ah! Julie, refusez donc aussi cet Ariste, qu'une passion sincere oblige à se jeter à vos genoux, qui jusqu'à présent n'a osé se livrer à un espoir trop flatteur, ni vous découvrir ses sentimens, parcequ'il se croit cent fois indigne de vous, mais qui de tous les hommes est le plus passionné.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah! monsieur veut aller aussi sur mes brisées?... Mais, mais l'aventure devient trop bouffonne!

LISETTE, *à part.*

Notre tuteur amoureux!

JULIE, *à Ariste.*

J'ai dit que je renonçois à tout engagement...

LE MARQUIS.

Oui, et dans le fond il n'en est rien.

JULIE, *à Ariste.*

Je viens de refuser Orgon et le Marquis. L'un m'accuse de caprice, l'autre de singularité. (*en souriant.*) Un troisieme refus m'attireroit sans doute un reproche plus sensible. (*lui présentant la main pour le relever.*) J'accepte votre main, Ariste.

ARISTE, *se relevant.*

C'est un bonheur inattendu auquel je me livre tout entier.

ORGON, *à part.*

Parbleu ! j'en suis ravi, et pour cause.... (*au Marquis.*) Eh bien ! notre cher neveu, êtes-vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici ?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, monsieur, que je vous dise ? Le dépit a fait faire des choses extraordinaires ; et il y a dans tout ceci moins de changement qu'on ne se l'imagine. (*il va chercher les musiciens et les danseurs dans la coulisse.*) Avancez, messieurs les musiciens et danseurs, avancez, et que la fête aille son train.

DIVERTISSEMENT.

ARISTE, *chantant.*

LA saine philosophie,
Sévere sur nos desirs,
Nous porte à passer la vie
Loin des turbulens plaisirs;
Mais les jeux, enfans de la tendresse,
Peuvent être admis dans sa cour;
Et je préfere la sagesse
Qui se pare des traits de l'Amour.
(*on danse.*)

VAUDEVILLE.

ARISTE.

Du jeune et malheureux Atys,
Cybele envioit la conquête;
Anacréon, aux cheveux gris,
De myrtes couronnoit sa tête;
En vain un tendre sentiment
D'Hébé semble être le partage:

Tant qu'on respire on est amant.
L'amour est de tout âge.

ORGON.

Je suis si vieux, j'ai si long-tems
Près du beau sexe fait tapage,
Que je me croyois hors des rangs;
Mais, plus entreprenant qu'un page,
Dans le moment il m'a suffi
D'entendre parler mariage:
Mon cœur acceptoit le défi.
L'amour est de tout âge.

LISETTE.

Je n'avois pas encor dix ans
Qu'un espiegle du voisinage,
En dépit de nos surveillans,
Accouroit pour me rendre hommage.
Que se passoit-il entre nous?
Rien qu'un innocent badinage;
Mais, ô grands dieux! qu'il étoit doux!
L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS.

Si dans un cercle je parois,
La grande maman la plus sage
Gémit de n'avoir plus d'attraits;
La mere affecte un doux langage,
La fille à marier rougit
Et laisse tomber son ouvrage;
Celle à la bavette sourit.
L'amour est de tout âge.

JULIE.

Le vieillard est plein de bon sens;
Mais il est jaloux et sauvage.
Si le jeune a des agrémens,
Il est fou, bizarre, et volage.
Qu'il est difficile en ce tems
D'avoir un époux qui soit sage!
S'ils peuvent l'être à quarante ans,
Le mien est du bon âge.

FIN DE LA PUPILLE.

EXAMEN

DE LA PUPILLE.

Le penchant d'une orpheline pour un tuteur dont elle a eu le tems d'éprouver le caractere, ce sentiment qui paroît moins tenir de l'amour que de la reconnoissance, peut inspirer de l'intérêt dans un roman ; mais il n'offre au premier coup-d'œil ni ressources théâtrales, ni ressorts comiques : le talent de Fagan consistoit sur-tout à tirer de ces sortes de sujets, stériles pour tout autre, des beautés aimables et touchantes. Cet auteur possédoit l'art des nuances légeres, des gradations insensibles, moyens qui conviennent parfaitement pour les pieces en un acte, où l'on ne peut se livrer à de longs développemens, et dans lesquelles il suffit d'orner une petite fable de tous les agrémens dont elle est susceptible.

La Pupille peut être considérée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Le Marquis est un jeune étourdi qui a une couleur particuliere : sa présomption tient à l'inexpérience plus qu'à la fatuité; il porte au plus haut degré l'impertinence trop commune dans un âge où rien ne paroît difficile, où l'on croit qu'il suffit de desirer pour obtenir, et dans lequel le défaut d'usage du monde donne une confiance dont on ne se corrige

que par des humiliations. Cette sorte de ridicule est plutôt attachée à l'âge qu'au caractere; Fagan l'a très bien saisie. Le tuteur a toutes les qualités aimables qui peuvent distinguer un homme d'un âge mûr; sa modestie et sa réserve font un excellent contraste avec la présomption du Marquis. Il n'y a pas jusqu'au rôle d'Orgon qui n'offre des traits pleins de vérité et de comique : quand la pupille refuse le jeune homme, l'oncle se met sur les rangs, croit être préféré, et adresse à Julie des complimens très gais sur l'excellence de son goût. Cette jeune personne est aussi décente qu'aimable : on conçoit la peine qu'elle a pour se déclarer. Le premier moyen qu'elle emploie tourne contre elle; le second est ingénieux et décisif; cependant il ne lui réussit pas encore entièrement : elle est obligée de faire de vive-voix l'aveu de son penchant.

Tous ces petits incidens sont parfaitement amenés : s'ils n'excitent pas une gaieté vive, ils font naître du moins ce sourire qui tient à un intérêt doux et agréable. Le style est d'un excellent ton; le dialogue est simple et naturel; et l'action, développée avec beaucoup d'art, n'a que la juste étendue que le sujet pouvoit fournir.

FIN DE L'EXAMEN DE LA PUPILLE.

LA FAUSSE AGNÈS,

OU

LE POËTE CAMPAGNARD,

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiere fois
le 12 mars 1759.

ACTEURS.

LE BARON DE VIEUXBOIS.
LA BARONNE DE VIEUXBOIS.
ANGÉLIQUE, leur fille.
BABET, leur fille cadette.
LÉANDRE, amant d'Angélique.
M. DES MAZURES, autre amant d'Angélique.
LE COMTE DES GUÉRETS, gentilhomme campagnard.
LA COMTESSE DES GUÉRETS.
M. LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, son épouse.
LOLIVE, valet de Léandre.

La scene est en Poitou, dans le château du Baron.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

LA FAUSSE AGNÈS.

P. Moreau del. *Gault de S.t Germain dir. ex.*

Il ſoutient que je ſuis ... que je ſuis. ... J'étouffe, je ſuffoque, et je me retire.

Acte II. Sc. VII.



LA

FAUSSE AGNÈS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

OH ! çà, ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'apperçois depuis quelques jours que vous êtes triste et rêveuse. Sans doute que vous regrettez le séjour de Paris.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuie pas; et ce séjour auroit mille agrémens pour moi si on m'y laissoit disposer de moi-même; mais à peine suis-je arrivée qu'on parle de me marier, et avec qui? avec un provincial. Que dis-je, un provincial? un campagnard, et, qui pis est, un campagnard bel-esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, et accoutumée au commerce des gens de la cour et de Paris, les plus polis et les plus spirituels!

LE BARON.

Ah! ma pauvre fille, l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuse! tu as trop d'esprit et de perfections pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien. C'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu! je le suis.

ANGÉLIQUE.

Mais ma mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer, c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison et d'un jugement au-dessus de son sexe; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous soyons mariés.

ANGÉLIQUE.

Ah! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement!

LE BARON.

Eh bien! que me dirois-tu?

ANGÉLIQUE.

Que ma mere abuse de votre facilité.

LE BARON.

Eh! en quoi, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très avantageux, que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, et vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu! madame votre mere a raison. Ce Léandre, dont vous êtes coiffée, n'est point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous sommes gueux de pere en fils pour n'avoir pas voulu nous mésallier; et je refuserois pour mon gendre le plus riche parti de

France qui ne pourroit pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premieres croisades.

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles? Ah! mon pere, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te désespere pas, mon enfant. Tu verras aujourd'hui monsieur Des Mazures, et je te réponds qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il est, c'est-à-dire le plus suffisant, le plus fat, et le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Ouais! mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre, qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, et qu'il y ait acquis cette politesse, ces manieres aisées, nobles et gracieuses qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule, et de l'affectation de la plupart des gens de province.

LE BARON.

Ah! si votre mere vous entendoit raisonner de la sorte...

ANGÉLIQUE.

Aidez-moi à la désabuser de monsieur Des Mazures... Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, et je me flatte que vous ne me la refuserez pas!

LE BARON, *la relevant.*

Je vous aime, ma fille, et je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici je soutiendrois mieux sa cause.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! promettez-moi de prendre son parti, et je vous promets qu'il vous appuiera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut il? il est à Paris.

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez...

Mais je ne puis vous en dire davantage à présent; voici ma mere.

SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *à Angélique, en lui montrant une lettre qu'elle tient à la main.*

Ah! ma fille, que vous allez être heureuse! monsieur Des Mazures sera ici dans un moment. Il me prévient sur son arrivée par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, mademoiselle, lisez-nous cette lettre, et apprenez-la par cœur. (*elle présente la lettre à Angélique, qui la prend.*) Vous, monsieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE, *lisant.*

Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable!
J'accours et par monts et par vaux...

LA BARONNE.

C'est de moi qu'il parle, au moins!

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable! En vérité, ce garçon-là écrit bien!

ANGÉLIQUE, *lisant.*

Pour vous voir au plutôt, cousine incomparable!
J'accours et par monts et par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable
Dont la possession guérira tous mes maux!

(*à la Baronne, en interrompant sa lecture et en lui faisant la révérence.*)

Est-ce vous aussi, madame, qui êtes son soleil?

LA BARONNE.

Non, mademoiselle; cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Eh! de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner! Ses maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. (*au Baron.*) N'est-il pas vrai, monsieur le Baron?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour!

ANGÉLIQUE, *à la Baronne.*

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit! Sur le récit que nous lui avons fait il s'est formé de vous une idée charmante: cette idée le presse,

l'agite, le met tout en feu ; et quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sais ce que c'est que ces états-là. (*au Baron, en le regardant tendrement.*) J'y ai passé, mon cher Baron !

LE BARON.

Et moi aussi, mon aimable Baronne !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Continuez.

ANGÉLIQUE, *lisant.*

L'Amour jour et nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits;
Mais l'épouse qu'on me destine
Va me mettre à couvert de sa main assassine,
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair; mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément ! Quand je lis quelque chose et que je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayiez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE, *lisant.*

La charmante Angélique est si spirituelle
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit:
Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable!

LE BARON.

Oh! cela est divin! cela est divin!

LA BARONNE.

Je voudrois bien savoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses.

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, madame; ils ont le goût trop simple pour cela.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers doit trouver bientôt le chemin de votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance !

ANGÉLIQUE.

Non, madame ; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province ?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaise !

LA BARONNE, *au Baron.*

Monsieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat ?

LE BARON.

Pas encore, madame la Baronne. Il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, monsieur le Baron ! Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, et que nous ferions la noce tout de suite ?

LE BARON.

Cela est vrai ; mais Angélique ne me paroît pas si pressée que nous. Donnons-lui le tems de connoître monsieur Des Mazures, de lui rendre justice, et de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce là votre avis, mon cœur ?

LE BARON.

Oui, m'amour, et je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas! volontiers, si cela vous fait plaisir... Mais (*en lui faisant des minauderies*) si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là.... je vous aurois tant d'obligation!

LE BARON.

Eh! quel chagrin cela peut-il vous causer?

LA BARONNE, *en pleurant.*

Quel chagrin, cruel que vous êtes! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah! je ne savois pas cela... Corbleu! il ne sera pas dit que ma femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour moi: je suis votre maître, mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chere Baronne, ordonnez, et faites bien valoir mon autorité. (*il sort.*)

SCENE III.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! mon pauvre pere, que vous êtes foible!

LA BARONNE, *s'essuyant les yeux.*

Oh! çà, mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, et que dès que je me suis mis quelque chose en tête il faut que cela passe. Ainsi point de raisonnement, et songez à m'obéir.

ANGELIQUE.

Daignez vous ressouvenir que vous êtes ma mere, et que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentimens.

LA BARONNE.

Eh! le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément que j'exige de vous une parfaite obéissance; et vous épouserez dès ce soir monsieur Des Mazures. (*entendant du bruit aux environs.*) Mais quel bruit est-ce

que j'entends? (*voyant paroître Lolive, qu'elle croit être son jardinier, et Léandre, qu'elle croit être un garçon jardinier.*) C'est le jardinier qui querelle son valet, apparemment.

SCENE IV.

LEANDRE, LOLIVE, *déguisés en paysans;* LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LOLIVE, *à Léandre.*

Oh! oh! monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés et vous donner du bon tems?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, maître Pierre?

LOLIVE, *montrant Léandre.*

De ce coquin-là qu'il n'y a pas moyen de faire travailler. (*à Léandre*) Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens sans le gagner?

LÉANDRE.

Acoutez, maître Pierre: vous êtes un brutal, sauf correction; mais je le suis aussi quand je m'y boute.

LOLIVE.

Je suis un brutal, monsieur le maroufle? (*mon-*

trant la Baronne.) Si ce n'étoit le respect que j'ai pour madame...

ANGÉLIQUE.

En vérité, maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE.

Avec votre parmission, mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. (*à Léandre.*) Ah! je suis donc un brutal?

LÉANDRE.

Morgué!...

LOLIVE.

Morgué! tatigué! ventregué! tu n'es qu'un sot, entends-tu, Nicolas? un fainéant, un sac à vin, un...

ANGÉLIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié!... (*à la Baronne.*) Ne souffrez pas, madame, que maître Pierre le traite si durement.

LA BARONNE, *à Lolive.*

Doucement, maître Pierre. Pourquoi l'accables-tu d'injures, et veux-tu me donner mauvaise opinion de lui?

LOLIVE.

Morgué! c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser? et sur quoi?

LOLIVE.

Sur vous, sur M. le Baron, sur mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais! Eh! que dit-il de nous?

LOLIVE.

On le prendroit pour un innocent, mais, morgué! ne vous y fiez pas; c'est un songe creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore que dit-il de M. le Baron?

LOLIVE.

Il dit...

LÉANDRE, *à la Baronne.*

Ne l'écoutez pas, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, je suis bien aise de savoir vos pensées, M. Nicolas. (*à Lolive.*) Eh bien?

LOLIVE.

Eh bien! madame, quand monsieur le Baron nous ordonne quelque chose, savez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE.

Quoi?

LOLIVE.

Morgué! ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment ! confirmation ? qu'est-ce que cela signifie ?

LOLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de monsieur, et qu'il ne veut jamais les suivre qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais, vraiment, cela n'est point sot !

LOLIVE.

Ensuite il se met à parler de vous. Il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi ? Eh ! quels sont ses discours ?

LOLIVE.

« Par la ventreguoi ! ce dit-il, la brave femme « que c'te madame la Baronne ! All'a pu d'esprit « dans son petit doigt que M. le Baron dans tout « son corps. Morgué ! qu'alle a bon air ! qu'alle « a bonne meine ! que je sis aise quand je la « vois ! »

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! Sa physionomie m'a plu d'abord.

LÉANDRE.

Grand' marci, madame !

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il n'est point mal bâti, ce garçon-là !

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment, madame.

LÉANDRE, *faisant des révérences niaises.*

Ah! vous vous moquez.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il a les yeux vifs et le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en apperçois.

LÉANDRE, *tournant son chapeau.*

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça...

LA BARONNE, *à Lolive.*

Eh! que pense-t-il de ma fille?

LOLIVE.

Oh! dispensez-moi de le dire en présence de mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non, je veux savoir à fond tous ses sentimens. Cela me divertit.

LOLIVE.

Eh bien! madame, puisqu'il faut vous déclarer tout, mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, *à Léandre, en souriant.*

Je suis fort malheureuse, Nicolas.

LÉANDRE, *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, mademoiselle.

LOLIVE, *à la Baronne.*

Il dit, madame, qu'alle a l'air d'être votre mere, et que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça vous plaît à dire.

LOLIVE, *à la Baronne.*

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. (*à Léandre en lui présentant de l'argent.*) Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE, *refusant de prendre l'argent qu'elle lui offre.*

Oh! madame...

LA BARONNE.

Prends, te dis-je. (*Léandre prend l'argent.*) (*à Lolive.*) maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là ni d'effets ni de paroles.

LOLIVE.

Ça suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra, et qu'on n'épuise point

ses forces par un travail excessif. A propos! il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner: je prétends qu'il soit magnifique et digne de la compagnie qui nous vient. (*à Léandre et à Lolive.*) Retournez à votre jardin, mes enfans. (*à Léandre.*) Un petit mot, Nicolas. Je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins: n'y manquez pas, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Oh! je n'ai garde. (*la Baronne sort.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, LEANDRE, LOLIVE.

(*Dès que la Baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.*)

LOLIVE, *à Angélique.*

Eh bien! qu'en dites-vous, mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE.

A ravir; et vous m'avez extrêmement divertie l'un et l'autre. Il n'y a qu'une chose qui m'a choquée, c'est que tu traites ton maître trop rudement.

LOLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre

un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet-de-chambre d'appeler impunément son maître maroufle, ivrogne, coquin, paresseux! Je rends aujourd'hui à monsieur les belles épithetes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE, *en riant.*

Mon tems reviendra, laisse-moi faire... Mais supprimons les discours inutiles... (*à Angélique, en lui baisant la main.*) Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

N'oubliez pas au moins de porter tous les matins un bouquet à ma mere.

LOLIVE, *à Léandre.*

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission?

LÉANDRE.

En vérité, je vous admire! Comment pouvez-vous être assez tranquille pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est. Le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mere

veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, et que la noce se fasse immédiatement après.

LÉANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle? Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrètement depuis Paris jusqu'ici; que nous nous y serons introduits, Lolive et moi, lui en qualité de jardinier, moi comme son valet? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que de me rendre spectateur du triomphe de mon rival? C'est donc là la récompense de ma fidélité? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous voilà monté sur le ton tragique! Il vous sied fort bien, Léandre, et vous déclamez à merveille! Mais je n'aime point ce ton-là: rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue; cependant il n'est pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, et je vous jure que je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

LOLIVE.

Venons au second.

ANGÉLIQUE.

Monsieur Des Mazures arrive aujourd'hui pour

m'épouser; et moi j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

LOLIVE.

Primò?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma personne, et de le forcer à rompre ses engagemens.

LOLIVE.

Fort bien! *Secundò?*

ANGÉLIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, et de m'aller jeter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE.

Eh! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival? cela est impossible; vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, et laissez-moi faire... Mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ses préjugés pour lui.

LOLIVE.

Nous avons déja concerté différens moyens pour cela.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Je connois à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très fat, qui a la folie de

se croire le plus grand génie de l'univers, et qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de science et d'esprit. Mon dessein est d'avoir au plutôt quelque conversation particuliere avec lui, et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance, et de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs il ne sera pas édifié des discours que nous lui tiendrons, Lolive et moi, et nous nous promettons...

ANGÉLIQUE.

Paix! voici ma petite sœur.

SCENE VI.

ANGELIQUE, BABET, LEANDRE, LOLIVE.

BABET, *à Angélique.*

Ma sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE.

Eh! sur quoi?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

Monsieur Des Mazures est ici?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que je suis malheureuse !

BABET.

Que vous êtes heureuse, au contraire ! vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilege de passer comme cela devant leurs cadettes. (*à Lolive.*) Ah ! c'est toi, maître Pierre. (*à Léandre.*) Bon jour, bon jour, Nicolas.

LÉANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur... Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le suis ; je le sais bien. C'est ce qu'on me disoit tous les jours à Paris quand nous y demeurions ma sœur et moi. Mais ici il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, et allez voir votre prétendu qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin le voilà donc arrivé !

BABET.

Et très arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre

de carrosse. Ah! le beau carrosse! Je crois que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris: les glaces en sont vitrées à petits carreaux comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau!

BABET, *à Angélique.*

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carrosse.

ANGÉLIQUE.

Comment! il est venu à trois chevaux?

BABET.

Oui, en arbalete. Celui qui fait la pointe est noir, borgne, et boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien!

BABET, *à Angélique.*

Le second est gris-pommelé; le troisieme est de toutes couleurs, et plus haut d'un pied que les deux autres, et si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.

LOLIVE.

Ma foi! il est encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE, *embarrassé.*

Oh! voirement oui, mademoiselle, j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée si je ne vous y ai vu.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de monsieur Des Mazures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher, et deux manans qui étoient derriere le carrosse? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE, *à part.*

Les pauvres animaux n'en releveront pas!

ANGÉLIQUE, *à Babet.*

Eh! qui sont donc ces quatre personnes qui font cortege à monsieur Des Mazures?

BABET.

Monsieur le comte et madame la comtesse Des Guérets, monsieur le Président de l'élection et madame sa chere épouse; car c'est ainsi qu'il l'appelle.

LOLIVE.

Eh! comment diable avoient-ils pu s'emballer tous ensemble?

BABET.

Comme le carrosse ne peut tenir que trois personnes, madame la Comtesse étoit sur les genoux de monsieur Des Mazures, et madame la Présidente sur ceux de monsieur le Comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes et gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Eh! n'y a-t-il personne de blessé?

BABET.

Personne.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pas même monsieur Des Mazures?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, et deux ou trois écorchures, parceque heureusement ils ont versé dans la boue.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que n'ont-ils versé dans la riviere!

BABET, *entendant du bruit au-dehors.*

J'entends du bruit... C'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir?

ANGÉLIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher pour la voir le

plus tard que je pourrai. (*à Léandre.*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET, *à Lolive.*

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin. (*ils sortent tous les quatre.*)

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MAZURES.

(*On ouvre les deux battans de la porte du fond du théâtre, et l'on voit tous les personnages qui doivent entrer faire de grandes cérémonies avant de passer.*)

LA COMTESSE, *à la Baronne.*

Madame la Baronne...

LA BARONNE.

Ah! madame la Comtesse, je suis dans mon château, et vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE, *à la Présidente.*

Passez donc, s'il vous plaît, madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton précieux.*

Juste ciel! que me proposez-vous, madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Eh! de grace, madame la Présidente!

LA PRÉSIDENTE.

Mais, mais en vérité, vous me rendez confuse, madame la Comtesse!

LA COMTESSE.

Mais, madame...

LA PRÉSIDENTE.

Mais, madame...

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner?

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

M. DES MAZURES, *à la Comtesse et à la Présidente, en se mettant entre elles.*

Je vois bien, mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête pour ajuster ce différent... Donnez-moi la main l'une et l'autre. (*Elles lui donnent la main, et il les fait entrer toutes deux sur le théâtre; après quoi le Comte et le Président font les mêmes cérémonies à la porte, le Baron et la Baronne allant tantôt à l'un et tantôt à l'autre pour les faire passer.*)

LE COMTE, *au Président.*

Monsieur le Président, j'espere que vous ne

serez pas si cérémonieux que madame la Présidente.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le Comte, je sais aussi bien mon devoir que ma chere épouse.

LE COMTE, *d'un ton brusque.*

Oh parbleu! vous passerez.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur! je ne passerai pas.

LE COMTE, *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT, *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu! on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici.

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif plutôt que de me faire faire un pas.

M. DES MAZURES.

Vous verrez que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité. (*il va leur donner la main, comme il a fait aux deux dames, pour les faire passer tous deux ensemble; ils résistent l'un et l'autre, et il les tire si fort qu'il fait un faux pas et est près de tomber avec eux.*) C'est une belle chose que la politesse. Croiriez-vous bien qu'elle

ne regne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manieres! on se pique à Paris d'un petit air aisé qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez! Je croyois que c'étoit à Paris que l'on apprenoit les belles manieres?

M. DES MAZURES.

Eh! fi donc avec votre Paris; on n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, madame, si on y sait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité, comme moi par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la douane y marche aussi fièrement qu'un colonel; et vous prendriez une procureuse au châtelet pour une présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Pour une présidente?... Mais, en vérité, cela est monstrueux!

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin, madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La premiere visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étoient dues. Je crus qu'au

nom de monsieur Des Mazures il s'alloit faire un mouvement général, et que chacun se leveroit pour m'offrir sa place...

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné si, de dix hommes et d'autant de dames qui jouoient dans la salle, une seule ame se leva pour me faire honneur. La dame du logis, sans quitter ses cartes, ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de s'écrier : « Holà ! quelqu'un, approchez un siege « à monsieur. » Ensuite, après m'avoir invité légèrement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais. Quand je sortis je fis grand bruit afin que tout le monde se levât pour me reconduire...

LE BARON.

Eh bien ?

M. DES MAZURES.

Bon ! j'étois hors de la salle qu'on ne s'étoit pas seulement apperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons. Croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie ?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance !

M. DES MAZURES.

Oh ! je me vengeai bien aussi.

LE BARON.

Eh ! de quelle maniere?

M. DES MAZURES.

Parbleu ! je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, et j'en partis sans aller à la cour. (*regardant de tous côtés, et ne voyant point Angélique.*) Mais le feu de la conversation m'entraîne et me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

Ne puis-je savoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux?

LA BARONNE, *à la Comtesse.*

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers?

LA COMTESSE.

Vraiment oui, madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES, *à la Baronne.*

La langue des dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit!

M. DES MAZURES, *d'un air de confiance.*

Oh ! madame...

LA PRÉSIDENTE, *à la Baronne.*

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, madame...

LA BARONNE, *à la Présidente.*

Il est toujours brillant et toujours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh! palsembleu! madame... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me destine; car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez, ce n'est pas parcequ'elle est ma fille, mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

C'est une fille qui sait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu! nous aurons de vives conversations. Que de saillies! que de pointes! que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport!
Déja mon cœur ne bat plus que d'une aile;
A l'aide! je meurs, je suis mort!

LA COMTESSE, *à la Baronne, en l'embrassant.*

Ma chere Baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds.

LE BARON, *frappant de sa canne.*

Corbleu! voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé. (*pendant tous ces éloges, M. Des Mazures se mire et s'ajuste en sifflant.*)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin. Allons-y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MAZURES.

Allons. Mon tendre cœur à chaque instant s'enflamme!
Je brûle d'y trouver cet objet sans pareil!
Ses yeux remplis de feu vont pénétrer mon ame!
Comme l'aigle, les miens vont fixer ce soleil!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

Pargué! madame, je ne saurois deviner pourquoi vous nous querellez: j'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? Eh bien! qu'il se défâche! Je m'en gobarge!

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, monsieur Nicolas? Mais ne le prenez pas sur ce ton-là, car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Eh! bian, bian, si vous me chassez, je sais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Eh ! que ferez-vous ?

LÉANDRE.

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal !... Et moi, je veux que vous restiez. (*à Lolive*) Maître Pierre, fais-lui donc entendre qu'il me manque de respect.

LOLIVE, *à Léandre.*

Ecoute, Nicolas ; il n'y a qu'un mot qui serve : madame est fâchée contre toi ; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bien tendrement. (*à la Baronne*) N'est-ce pas, madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LÉANDRE, *à Lolive.*

Pardon ? Je n'en ferai rien : elle est trop affolée de son monsieur Des Mazures.

LA BARONNE.

Mais, dis-moi : tu n'approuves donc pas que je lui donne ma fille ?

LÉANDRE.

Non, morgué ! je ne l'approuve pas.

LOLIVE.

Ah ! vraiment, il n'a garde ! Depuis que vous voulez marier votre cousin à mademoiselle An-

gélique, Nicolas est devenu de si mauvaise himeur qu'il n'y a pas moyan de vivre avec ly.

LA BARONNE, *à Léandre.*

Cela est admirable! Eh! de quoi vous mêlez-vous?

LÉANDRE.

C'est que je sis amoureux...

LA BARONNE, *en colere.*

De ma fille?

LÉANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, *en riant, à Lolive.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille!

LÉANDRE.

Morgué! vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sais bian à qui vous la bailleriez.

LOLIVE, *à la Baronne.*

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Eh! à qui?

LÉANDRE.

A celui qu'alle aime, et non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh! oh! tu me parois bien instruit! est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident?

LÉANDRE.

Non ; mais je boutterois ma main au feu qu'alle est enragée d'épouser monsieur Des Mazures ; et alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort ?

LÉANDRE.

Non, voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre cousin, et je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa phylosomie m'a choqué d'abord. Je vous le dis tout net ; et je me sis, morgué ! bian apperçu que mademoiselle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe ; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE.

Oh ! vous voulez, vous voulez... Ça est bian aisé à dire ; mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non, mais cela sera fait ce soir, indubitablement.

LÉANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout, il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE.

Et si alle ne le peut pas ? (*à Lolive.*) Ne m'avez-

vous pas dit, maître Piarre, que vous ly aviez entendu parler, avec mademoiselle Babet, d'un certain monsieur qu'alle aimoit à Paris, et que sa tante vouloit ly bailler pour mari?

LOLIVE, *à la Baronne.*

Oui, morgué! alle en est bien assottée. Alle dit que c'est un homme noble, qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé, et qui a été si fâché, si fâché quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron que si ça se faisoit il viendroit ici, tout exprès, pour couper les oreilles à votre gendre!

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LÉANDRE.

Oui; et qu'il les attacheroit à la grande porte de votre chaquiau!

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il se joue à monsieur Des Mazures, il trouvera à qui parler! (*voyant paroître M. Des Mazures.*) Mais le voici fort à propos... Demeurez; il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

SCENE II.

LA BARONNE, LÉANDRE, M. DES MAZURES, LOLIVE.

LA BARONNE, *à M. Des Mazures, en allant au-devant de lui.*

Mon cher cousin, je suis dans une alarme effroyable!

M. DES MAZURES.

Comment! de quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MAZURES.

Cousine incomparable! je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience: je cherche partout mademoiselle votre fille; je la demande à tous les échos d'alentour. Ils sont sourds à ma voix, et je ne puis trouver ma déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possede;
Inhumaine! barbare! accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh! mon dieu! treve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Angélique est un ange, et ses divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LÉANDRE, *bas, à Lolive.*

Quel original!

M. DES MAZURES, *à la Baronne.*

Oui, elle est toute charmante; autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois. Sachez...

M. DES MAZURES.

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne!

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh! ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse. Rien n'est plus délicat, ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez-vous de moi?

M. DES MAZURES.

C'est vous qui me plaisantez. (*montrant Léandre qui rit.*) Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu! il en a pourtant bien la mine.

LÉANDRE.

Patience, monsieur Des Mazures; je vous ferons connoître qui je sommes.

LOLIVE, *à M. Des Mazures.*

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bien rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES, *d'un air important.*

Dites-moi un peu, messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet?

LÉANDRE, *le contrefaisant.*

Je ne nommons parsonne.

LOLIVE, *à M. Des Mazures, en le contrefaisant aussi.*

Rira bian qui rira le darnier!

M. DES MAZURES.

Qui rira le darnier? (*à la Baronne*) Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent. Sans le respect que j'ai pour vous, ma

cousine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LÉANDRE, *lui frappant rudement sur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, monsieur Des Mazures, ça pourroit avoir queuque mauvaise suite.

LOLIVE, *à M. Des Mazures, faisant de même.*

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre sou, mais, par la ventregoi! ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il est vrai que je me déshonorerois en châtiant moi-même une si vile canaille; mais si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivieres.

LOLIVE.

Vos gens? Sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux?

LÉANDRE, *à M. Des Mazures.*

On voit bian qu'ils sont au sarvice d'un poëte; ils ont, morgué! les dents pus longues que les bras.

M. DES MAZURES, *mettant la main sur la garde de son épée, en voyant que Léandre et Lolive se mettent à rire.*

Il faut que j'anéantisse ces marauds-là!

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon cousin? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MAZURES, *à Léandre et à Lolive, d'un ton tragique.*

Rendez grace au respect que j'ai pour la Baronne.
Sortez, faquins! sortez; c'est moi qui vous l'ordonne.

(*Léandre et Lolive se mettent à rire encore plus fort.*)

LA BARONNE, *à Léandre et à Lolive.*

Retirez-vous, mes enfans, et songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LOLIVE.

Je sortons pour vous obéir; mais, tatigué! je varrons s'il nous fera bailler les étrivieres.

LÉANDRE, *à M. Des Mazures.*

Je vous baisons les mains, monsieur Des Mazures. (*d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. Des Mazures.*) Venez promener vos belles pensées dans notre jardin, et je vous regalerons d'une salade!

LOLIVE, *à M. Des Mazures.*

Et j'y boutrons la fourniture. (*Léandre et Lolive sortent.*)

SCENE III.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Voilà deux maroufles bien effrontés ! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter; mais s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé en conscience de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne seroit-ce point ma fille qui feroit agir et parler ces gens-ci ?

M. DES MAZURES.

Eh ! à quel propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui, vraiment, je le crois.

M. DES MAZURES.

Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épousera de tout son cœur.

LA BARONNE.

Eh ! sur quoi fondez-vous cette confiance?

M. DES MAZURES.

Sur deux raisons sans réplique : mon mérite, et son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment! tant mieux?

M. DES MAZURES.

Sans doute. En triomphant de sa flamme amoureuse,
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne?

M. DES MAZURES.

Quand on est accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'est pas une provinciale, je vous en avertis; et, puisqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime est un jeune courtisan des plus accomplis, à ce qu'on m'assure.

M. DES MAZURES.

Eh! que m'importe? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en es-

prit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher et charmer un cœur? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas; mais étant aussi délicate, aussi spirituelle et aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympathise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aimant n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supposons tout ce que vous croyez, il est certain cependant que vous avez un rival dangereux, qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, et qu'il est homme à vous insulter. Ainsi tenez-vous sur vos gardes... Vous rêvez?

M. DES MAZURES.

Elle a beau se tenir en garde,
L'amour, ce petit dieu qui darde,
Saura si bien darder son cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.

LA BARONNE.

Oh! vous m'impatientez! Vous rêvez et vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excusez, ma chere cousine. J'ai une si haute idée de l'esprit de mademoiselle votre fille, que je tends tous les ressorts du mien pour ne pas demeurer court avec elle. Cette pensée m'occupe

uniquement, et je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE, *voyant arriver Angélique.*

La voici fort à propos.

M. DES MAZURES.

Tout mon embarras est de savoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE.

En prose, et point de vers, si vous m'en croyez.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Ma fille, comme monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui. Faites bien les honneurs de votre esprit, et songez que c'est désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire. (*elle sort.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, M. DES MAZURES.

(Il lui fait de profondes révérences, qu'elle lui rend par des révérences ridicules.)

M. DES MAZURES, *à part.*

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches ! (*à Angélique.*) Je crois qu'il faut nous asseoir, mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire !

ANGÉLIQUE, *d'un ton niais.*

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

C'est la pudeur apparemment qui lui donne un air si déconcerté. (*à Angélique.*) Voulez-vous, mademoiselle, que nous parlions en vers ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Eh bien ! parlons donc en prose.

ANGÉLIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la prose.

M. DES MAZURES.

Oh ! oh ! cela est nouveau ! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais quand on parle c'est en prose ou en vers.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Eh! assurément.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne savois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit; prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? Mais vous me surprenez! (*lui faisant la révérence.*) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, monsieur?

M. DES MAZURES, *à part.*

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte! (*à Angélique.*) Quoi! vous ne connoissez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES, *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là! par ma foi, la

réponse est pitoyable! (*à Angélique.*) Ignorez-vous, mademoiselle, que le Pactole est un fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'est un fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui, vraiment.

ANGÉLIQUE, *en riant.*

Ah! j'en suis bien aise.

M. DES MAZURES, *à part.*

Oh! parbleu! je m'y perds! Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin, assurément. (*à Angélique.*) Mademoiselle, vous me surprenez à mon tour! Je vous croyois une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Fi donc! monsieur, pour qui me preniez-vous? Je suis une honnête fille, afin que vous le sachiez.

M. DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête fille et être une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi, une virtuose!

M. DES MAZURES.

Puisque ce terme vous choque, mademoiselle, je vous dirai plus simplement que je vous croyois une savante.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MAZURES, *après l'avoir examinée.*

Hom! c'est de quoi je commence à douter! Voyons cependant. Vous savez sans doute la géographie, la fable, la philosophie, la chronologie, l'histoire?

ANGÉLIQUE.

L'histoire? oui, c'est mon fort.

M. DES MAZURES.

Oh çà! pour commencer par l'histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César, de Scipion ou d'Annibal?

ANGÉLIQUE.

Je ne connois point ces messieurs-là. Apparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MAZURES, *à part.*

Ah! nous voilà bien retombés! (*à Angélique.*) Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'histoire ancienne, peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de rois de France depuis l'établissement de la monarchie?

ANGÉLIQUE.

Combien?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mille sept cents...

M. DES MAZURES.

Ah! bon dieu! mille sept cents... rois?

ANGÉLIQUE.

Assurément.

M. DES MAZURES.

Eh! qui vous a appris cela?

ANGÉLIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MAZURES, *à part.*

Sa nourrice lui a appris l'histoire de France! (*à Angélique.*) Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie; car ou votre pere et votre mere m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de monsieur Des Mazures! Ah! j'ai trop de respect pour lui.

M. DES MAZURES.

Mais vous saviez, disiez-vous, l'histoire, la géographie, la chronologie, la fable, la philosophie?

ANGÉLIQUE.

Hélas! je le disois pour vous faire plaisir.

M. DES MAZURES.

Vous ne savez donc rien?

ANGÉLIQUE.

Je sais lire passablement, et j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peste! vous êtes fort avancée! Mais on me disoit que vous aviez infiniment d'esprit?

ANGÉLIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue, tout bonnement, que j'ai de l'esprit comme un ange!

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit?

M. DES MAZURES.

Ma foi! si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainsi; mais, après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

Beau soleil, adorable aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE.

Oh! très volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je sentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique! étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉLIQUE, *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Volontiers... Y êtes-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui. Écoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, *d'un air simple.*

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté!
Je suis votre servante
Très humble et très obéissante.

M. DES MAZURES, *à part.*

La peste soit de l'imbécille! Ah! madame la Baronne, vous m'en donnez à garder.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez!

M. DES MAZURES.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGÉLIQUE, *faisant une révérence courte à chaque question.*

Oui, monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh! je n'en doute pas. M'aimez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Voilà une fille qui n'est point fardée. (*à Angélique.*) Mais on dit que j'ai un rival?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

En voici bien d'un autre! (*à Angélique.*) Et que si je vous épouse je pourrai bien être...

ANGÉLIQUE, *faisant une profonde révérence.*

Oui, monsieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Au diable soit l'imbécille ! Il n'y a plus moyen d'en douter; c'est une idiote. On vouloit m'attraper ; mais à bon chat, bon rat ! (*à Angélique.*) Mademoiselle, je suis votre serviteur. Si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs ; ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MAZURES.

Non, sur ma foi !

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous m'épouserez.

M. DES MAZURES.

Moi, moi, je vous épouserois ?

ANGÉLIQUE, *d'un ton vif.*

Oui ; vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MAZURES, *à part.*

Voilà la preuve complete de sa bêtise !

ANGÉLIQUE, *feignant de pleurer de dépit.*

Que je suis malheureuse ! vous me méprisez, vous me désespérez. Mais vous serez mon mari, ou... vous direz pourquoi.

M. DES MAZURES.

Oh ! cela ne sera pas difficile. Tubleu ! quelle commere avec son innocence !

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront! je m'en vais m'en plaindre à mon che-pere. (*elle feint de nouveau de pleurer et de sanglotter.*)

M. DES MAZURES.

A votre che-pere?... Allez, vous êtes bien sa fille; aussi spirituelle que lui, tout au moins!

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

Eh bien! n'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique?

M. DES MAZURES.

Oh! oui, très charmé! Cest un prodige! vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je? ma fille tout en pleurs!

M. DES MAZURES, *s'essuyant le front.*

Et moi tout en eau.

LE BARON.

Comment! qu'est-ce que cela veut dire?

M. DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous? Ma fille pleure et soupire.

M. DES MAZURES.

Je suis venu, j'ai vu, je me suis convaincu... Cela me suffit.

LA BARONNE.

Eh! de quoi vous êtes-vous convaincu?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot; mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Que veut-il dire, ma fille? Expliquez-nous cette énigme?

ANGÉLIQUE, *pleurant et sanglottant.*

Hélas! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, et qu'il soutient que je suis... que je suis... J'étouffe, je suffoque, et je me retire. (*elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un mal-avisé, monsieur Des Mazures!

LA BARONNE, *à M. Des Mazures.*

Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous à ma fille? Vous avez dû vous appercevoir d'abord que ses sentimens sont aussi élevés que son esprit?

M. DES MAZURES.

Vous avez raison ; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin?

M. DES MAZURES.

Eh ! fi, ma cousine.

LA BARONNE.

Quoi !...

M. DES MAZURES.

Fi ! vous dis-je. Vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses graces, par ses talens et par son esprit?

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi, je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante et la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Êtes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON, *à M. Des Mazures.*

Corbleu! c'est votre portrait que vous faites, et non pas le sien.

M. DES MAZURES.

Quoi! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, et ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE, *à M. Des Mazures.*

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh! il faut que vous ou moi nous radotions.

SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES.

LE COMTE, *au Baron.*

A quoi vous amusez-vous donc, vous autres? Est-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MAZURES, *l'embrassant.*

Ah! mon cher Comte!... (*Il déclame.*)

J'ai perdu l'appétit, ô douleur sans pareille!

LE COMTE.

Parbleu! je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT, *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paroissez tous trois un peu altérés.

LE COMTE.

Altérés? Ils le sont bien, s'ils le sont plus que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute?

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE, *à la Baronne.*

Faites-nous confidence du fait, et nous vous ajusterons.

M. DES MAZURES.

Le voici. Monsieur le Baron et madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science et d'esprit; et moi, je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance et de bêtise.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion!

M. DES MAZURES.

Et moi, je suis honteux que ma cousine, que je croyois judicieuse et sensée, veuille s'aveugler jusqu'à ce point! Je me donne au diable si j'ai

jamais rien vu de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu !...

LA BARONNE.

Point d'emportement, mon cœur ! il nous est facile de nous justifier. Ces messieurs et ces dames ont du monde et de l'esprit ; je les prends pour juges de notre différent.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la demoiselle Angélique à comparoître devant la cour, pour exposer ses qualités et talens, perfections et imperfections, et se voir jugée définitivement. Défense au pere, à la mere, et au futur conjoint, d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE.

Ni par avocats. On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT.

Et ce afin que ladite cour puisse prononcer sans partialité. Telle est notre sentence provisoire. Messieurs et mesdames, la confirmez-vous?

LE COMTE.

Oui ; mais à condition qu'avant que de juger nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause, c'est que pendant tout le repas il ne sera question de rien, et que les procédures ne commenceront qu'après le dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons; le dîner nous attend.

M. DES MAZURES, *à la compagnie.*

Messieurs et mesdames, un petit mot avant que de sortir:

Mes chers amis, que ne puis-je assez boire
Pour oublier ma déplorable histoire!
Mais, grace à mon malheur, mon sort est si fatal
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,
Ne sauroit soulager mon mal.

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, monsieur Des Mazures!

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut; je ne saurois m'en corriger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

Non, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant que le récit de votre conversation avec monsieur Des Mazures! Comment avez-vous pu si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez?

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'amour est un grand maître, et qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LÉANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle.

LOLIVE, *à Angélique.*

Avouez, mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, et que la malice y a autant de part que l'amour?

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime, mais c'en est un pour moi bien piquant de berner un fat que je hais, et de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à jamais.

LOLIVE, *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Il n'en est pas quitte, et je lui réserve un autre plat de mon métier.

LÉANDRE.

Eh! quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre en sa présence, et devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser me donne des vapeurs noires, et me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il desirera bien moins d'être mon mari que je n'ai envie d'être sa femme. C'est le coup de grace que je lui prépare.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé, et vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

LOLIVE, *à Angélique.*

De notre côté nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, et je l'approuve. Il est question maintenant d'agir en conséquence de ce qui s'est passé entre mon pere, ma mere et monsieur Des Mazures.

LÉANDRE.

Que s'est-il donc passé? et comment n'étant point restée à la table, avez-vous pu pénétrer?...

ANGÉLIQUE.

J'ai su de Babet, que j'ai mise aux écoutes, qu'on doit me juger, et qu'on a nommé pour commissaires madame la Comtesse, monsieur le Président et sa chere épouse.

LÉANDRE.

Tout de bon?

ANGÉLIQUE.

Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller monsieur Des Mazures avec mon pere et ma mere, bien loin de faire l'imbécille en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime que mon Phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Ils soutiendront à monsieur Des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet; et comme Babet, que j'ai instruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je suis

une idiote, cela va former un embrouillement dont s'ensuivra la rupture.

LÉANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

ANGÉLIQUE.

Je vous en réponds. (*entendant tout le monde sortir de table.*) Mais j'entends un grand bruit... On se leve de table... Voici mes juges. Retirez-vous. (*Léandre et Lolive sortent.*)

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE.

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Présidente et à la Comtesse, en regardant Angélique.*

Oh! oh! ce n'est point là l'abord d'une imbécille.

LA COMTESSE, *bas.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRÉSIDENTE, *bas.*

Au contraire elle a tout-à-fait bon air. Ecoutons ce qu'elle va dire. (*ils s'asseyent tous les trois, et Angélique reste debout.*)

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes juges,

et j'obéis avec soumission... Vous êtes ici, monsieur et mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit?

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, monsieur le Président! Vous, dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, et qu'elle expose à d'étranges bévues?

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse et me surprend.

ANGÉLIQUE.

Et vous, mesdames, vous qui voulez aussi juger des autres, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes?

LA PRÉSIDENTE, *bas, à la Comtesse.*

Quelle innocente! qu'en dites-vous, madame?

LA COMTESSE, *bas.*

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi; mais pour juger sainement il faut une grande étendue de connoissances; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Comtesse.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE, *bas.*

Et moi, des nues.

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoissances en général, les degrés de ces connoissances, leur étendue, leur réalité; que nous convenions de ce que c'est que la vérité, et si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, et de la foiblesse ou de la solidité de nos lumieres.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Tout se réduit à un point fort simple, savoir si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment le connoîtrez-vous? Définissez-moi l'esprit premièrement; et si je suis contente de votre définition je verrai si vous êtes capables de juger si j'ai de l'esprit ou si je n'en ai pas: car il ne suffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, et convenir de celles qui leur sont propres: mais c'est ce que la plupart des hommes négligent; de là procedent la témérité, la fausseté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité; mais, ignorant les vraies idées

avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vides de sens, et parlent comme des perroquets... Quoi! vous me regardez tous trois sans rien dire!... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il faut que monsieur Des Mazures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien désabusée.

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je suis saisie d'étonnement.

ANGÉLIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois... Mais si je vous disois...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant, et se levant.*

Je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, et que vous êtes très savante.

LA PRÉSIDENTE, *se levant.*

Je prononce de même.

LA COMTESSE, *se levant.*

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science; c'est me faire bien de l'honneur! mais je serois bien plus flattée si vous m'accordiez le

jugement et la raison, heureuses et rares qualités!

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi, nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en appercevrez peut-être que trop tôt!... Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs... (*elle se met à rêver.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! oh! la voilà tombée dans une profonde rêverie. (*à Angélique.*) Pourroit-on savoir, mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE, *à part, et feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différens systêmes de la physique moderne?

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE, *à part.*

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGÉLIQUE, *à part.*

J'aime les tourbillons; mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, et Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matieres abstraites; et songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE, *feignant de la surprise.*

Ah! c'est vous, madame la Comtesse! Vous venez à propos pour me déterminer, et je suivrai votre avis. Le système des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! je suis furieusement pour l'attraction; j'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étois doutée. (*à la Présidente.*) Et madame la Présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. (*bas, au Président.*) Je ne sais ce que je dis; mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE, *bas.*

Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable personne n'extravague pas de tems en tems.

LA PRÉSIDENTE, *bas.*

Je crois qu'à force d'étudier elle s'est brouillé la cervelle.

ANGÉLIQUE, *à part, après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma surprise et de mon indignation!

LE PRÉSIDENT, *bas, à la Comtesse.*

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGÉLIQUE, *à part.*

La bile me domine... J'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE, *bas, au Président.*

Ah ! bon dieu ! prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Oui, je deviens furieuse lorsque je pense qu'un original comme Des Mazures ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime et de mon amour. (*à tous les trois.*) Écoutez tous le serment que je fais: Je jure par le Styx que, s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main !

LA COMTESSE, *bas, au Président.*

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est tems de nous retirer.

ANGÉLIQUE.

Il dit que je suis gauche ?... Prenez garde à ces révérences... (*elle fait des révérences de très bonne grace.*) Que je marche mal ?... (*elle fait quelques pas et revient.*) Voyez de quel air j'entre dans une chambre ; avec quelle grace je m'y prends... (*elle chante et danse seule, et puis elle prend le Président par la main.*) Allons, monsieur le Président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excusez-moi, mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dansez jamais ! Oh ! parbleu ! nous danserons ensemble.

LA PRÉSIDENTE, *bas, au Président.*

Dansez, bien ou mal ; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE, *chante, et de tems en tems s'interrompt pour parler au Président.*

Allons, gai, monsieur le Président... Tenez-vous droit, monsieur le Président... Tournez donc... En cadence, monsieur le Président, en cadence... Ah ! que la justice a mauvaise grace !

SCENE III.

LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *au Président.*

Que vois-je ? monsieur le Président qui danse avec ma fille !

LE PRÉSIDENT, *se débarrassant des mains d'Angélique.*

Au moins c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Êtes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave magistrat? Que veut dire ceci?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez point, madame.

LA BARONNE.

Comment! que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE.

Non, vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

M. DES MAZURES.

Mademoiselle a des vapeurs? Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas apperçu!

LA BARONNE, *au Président.*

Finissons ce badinage, je vous prie, et venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, et la trouvez-vous une idiote?

LE PRÉSIDENT.

Je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRÉSIDENTE, *à la Baronne.*

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE, *à la Baronne.*

Sa science et son esprit sont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes! Paris et la cour ne peuvent rien offrir de plus parfait!

M. DES MAZURES.

Oh ! vous me feriez devenir fou ! Je sais bien ce que j'ai vu, je sais bien ce que j'ai entendu ; je ne rêvois point, et je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous, et je commence à me repentir...

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous : je ne suis point dupe, je vous en avertis. Vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes ; on ne m'en donne point à garder !

LA BARONNE.

Oh ! c'est pousser ma patience à bout. (*à Angélique.*) Approchez, Angélique. Il n'est plus question de garder le silence. Voyons si vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! je ne sais plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc ! Parlez, parlez. Faut-il tant presser une fille de parler ?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je ? Tout ce que je puis vous dire c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Au désespoir! Eh! pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes! (*elle pleure.*)

LA BARONNE.

Eh! mon dieu! qu'a-t-elle donc?

LE PRÉSIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce monsieur Des Mazures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire... Ah! ah! ah! (*elle rit démesurément.*)

LA BARONNE, *à part.*

O ciel! est-ce que l'amour lui auroit tourné l'esprit?

ANGÉLIQUE, *prenant M. Des Mazures par la main.*

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi, Léandre?

ANGÉLIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je... Il leve les yeux au ciel! la rage est peinte sur son visage! Que va-t-il faire? il tire son épée! il veut se

percer le cœur ! Ah ! cruel ! ah ! barbare ! perce donc le mien avant que de te priver du jour !... Oui, je veux expirer sous tes coups !... (*M. Des Mazures s'éloigne d'elle.*) Mais l'ingrat me fuit ! il m'échappe pour exécuter son dessein tragique !... Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir, je te suivrai partout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un et l'autre !... Veux-tu que je vive après toi pour me livrer à Des Mazures ? Non ; donne-moi cette épée dont tu veux te servir pour me priver de ce que j'aime... (*elle arrache l'épée de M. Des Mazures.*) J'en veux faire un meilleur usage, et je vais percer le cœur de ton rival ! (*M. Des Mazures passe vite d'un autre côté ; et Angélique court après le Président, qui fuit devant elle.*)

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, mademoiselle : vous me prenez pour un autre. Je ne suis point le rival de Léandre ; je suis un grave magistrat, un président de l'élection. (*Angélique le laisse, et va se jeter dans un fauteuil.*)

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! mon cher époux, êtes-vous mort ?

LE PRÉSIDENT.

Je crois que non, ma chere épouse ! mais je n'en vaux guere mieux.

M. DES MAZURES, *à part.*

Parbleu ! j'allois faire un beau mariage ! Epouser une bête enragée ! (*à la Baronne.*) Je vous baise les mains, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Hélas ! mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je suis votre valet !... Si elle m'alloit reconnoître ?

LA BARONNE.

Eh bien ! tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préserve ! je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Ma fille, ma chere Angélique, rappelez vos sens, reconnoissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon pere, mon tendre pere !

LA BARONNE, *à part.*

Hélas ! elle me prend pour monsieur le Baron.

ANGÉLIQUE, *se jetant aux genoux de sa mere.*

En quel état me réduisez-vous ! Ayez pitié de ma foiblesse ! Je ne vous l'ai point cachée : mes larmes et mes soupirs vous en avoient instruit avant que ma bouche vous l'eût confirmée ; mais

vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere inflexible, qui veut que sa volonté regle les mouvemens de mon cœur, et qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion. (*elle se leve.*) Je ne puis vous toucher : vous voulez tous deux ma mort? il faut vous satisfaire !

LA BARONNE.

Ah ! quel égarement ! (*elle désarme sa fille, et remet l'épée à M. Des Mazures.*) Ma chere fille, ouvre les yeux, reconnois ta mere ! L'état où je te vois ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. (*à part.*) Malheureuse que je suis ! c'est moi qui ai causé son extravagance !

M. DES MAZURES.

Dites-moi, madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent ?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous étions apperçus de sa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi je vous jure que voilà la premiere fois que l'ai vue en cet état. Apparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon cousin qui lui a tourné la cervelle.

SCENE IV.

LA BARONNE, ANGELIQUE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES, LOLIVE.

LOLIVE, *au Président, en feignant de ne pas voir d'abord M. Des Mazures.*

Ne pourriez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MAZURES.

Eh! qui est cet original, mon ami?

LOLIVE.

Pargué! c'est vous-même.

M. DES MAZURES.

Insolent! sans le respect que j'ai pour la compagnie je t'apprendrois à parler!... Je t'en dois, aussi bien qu'à ton camarade!

LOLIVE.

Eh! morgué! ne vous fâchez pas; je vous apporte un petit billet doux, qui vous divartira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux? Eh! de qui est-il?

LOLIVE.

D'un biau monsieur, tout galonné, que je ne connois point. J'ai pris bravement deux louis d'or

qu'il a boutés dans ma main; et v'là son billet que je boute dans la vôtre gratis. (*il présente un billet à M. Des Mazures, qui le prend.*)

LA BARONNE, *à monsieur Des Mazures.*

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES, *lisant.*

« Avant que vous épousiez Angélique, je suis « curieux de savoir si vous la méritez mieux que « moi. Je vous attends dans le petit bois pour dé- « cider cette affaire : venez m'y trouver au plus « vîte, sinon j'irai vous chercher, fussiez-vous au « fond des enfers !

LÉANDRE. »

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, et je me persuade que vous vous en tirerez galamment?

M. DES MAZURES.

Très galamment, je vous jure ! (*à Lolive.*) Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet que nous ne nous battrons point pour savoir à qui Angélique demeurera, et que je la lui cede de tout mon cœur. (*Lolive sort.*)

SCENE V.

LA BARONNE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MAZURES, LA COMTESSE, ANGELIQUE.

M. DES MAZURES.

Moi ! m'aller battre pour une folle ? Je n'ai point de gorge à couper pour elle !

LA BARONNE.

Si bien donc, monsieur, que vous rompez les engagemens que nous avions ensemble ?

M. DES MAZURES.

Très solennellement.... Ce monsieur et ces dames seront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure ! et je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE, *se levant brusquement, ce qui effraie M. Des Mazures et le Président.*

Parlez-vous sérieusement, madame ?

LA BARONNE, *à part.*

Ah ! elle me reconnoît ! (*à Angélique.*) Oui, ma chere fille, du plus profond de mon cœur !

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous aussi devant la compagnie

de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse si j'y apporte le moindre obstacle!

ANGÉLIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, et pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées... Grace au ciel je ne suis ni bête, ni folle!

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Oh! oh! voici bien une autre transition!

ANGÉLIQUE, *à la Baronne.*

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi monsieur Des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, et dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MAZURES, *au Président.*

Ce n'est plus une bête qui parle!

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole!

M. DES MAZURES.

Je crois, dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès!

LA BARONNE, *à Angélique.*

Quoi! ma fille, est-il bien possible que vous ayiez pu vous contrefaire à ce point?

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heureuse si ma soumission vous touche, et vous engage à combler mes vœux !

LA BARONNE.

Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations. (*à M. Des Mazures.*) Vous voyez à présent, monsieur, si ma fille est une sotte.

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru : c'est moi qui suis le sot présentement.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Où est Léandre ?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon pere.

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEANDRE, *en habit de son état,* ANGELIQUE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, M. DES MAZURES.

LE COMTE, *au Baron, en montrant Léandre.*

Je suis très content de ce garçon-là, et je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu! il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, et je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite. (*à M. Des Mazures.*) monsieur Des Mazures, votre serviteur... Je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous?

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure, car je pars. (*il sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE, LE COMTE, LA COMTESSE, LEANDRE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LOLIVE, *en habit de valet-de-chambre.*

LE BARON, *à Léandre.*

Approchez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE, *à part, en examinant Léandre.*

Que vois-je? Si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier?

LOLIVE.

Et voilà maître Pierre en habit de valet-de-chambre, fort à votre service.

LÉANDRE, *à la Baronne.*

Vous voyez, madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, monsieur Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin!

LÉANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, madame, et confirmer la cession que me fait monsieur Des Mazures.

LA BARONNE.

Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par là

LE BARON, *à Angélique.*

Eh bien! ma fille, vous voyez que je suis le maître; et je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE.

Je vous proteste, mon pere, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur: j'obéirai quand il vous plaira.

FIN DE LA FAUSSE AGNÈS.

EXAMEN

DE LA FAUSSE AGNÈS.

Nous avons dit que le comique de Destouches, dans ses petites pieces, passoit presque toujours les bornes prescrites par le goût et la vraisemblance : la Fausse Agnès confirme entièrement cette opinion. L'idée premiere de cette comédie est très heureuse. Les ridicules d'un poëte de campagne n'avoient point encore été offerts sur le théâtre : combien ne devoient-ils pas ressortir lorsque cet original se trouve en présence d'une fille d'esprit qui a un amant, et dont par conséquent l'intérêt est de tromper l'homme que ses parens lui destinent pour époux! L'empire que la Baronne a sur son mari, en paroissant toujours lui obéir, pouvoit donner lieu à des scenes comiques et vraies; l'intérêt même que cette femme témoigne à Léandre déguisé étoit une invention dramatique; et la société ridicule qui est invitée aux noces d'Angélique pouvoit fournir des portraits agréables et piquans.

Malheureusement ces conceptions, bonnes dans le fond, pechent presque toutes par la maniere dont elles sont développées. M. Des Mazures est un personnage tout-à-fait idéal: un provincial, quelque sot qu'il soit, ne peut jamais pousser aussi loin l'imbécillité de l'amour-propre, et les ridicules attachés à la manie des

vers. La preuve de ce que nous avançons, c'est que jamais ce rôle n'a pu être bien joué: Préville, qui vouloit y mettre du naturel, y étoit ennuyeux et froid; ses successeurs ne sont parvenus à le rendre supportable qu'en en faisant une caricature. L'ascendant de la Baronne sur son mari manque souvent de naturel; elle emploie toujours les mêmes moyens et les mêmes termes; quand elle desire quelque chose, le spectateur devine tout de suite la maniere dont elle l'obtiendra: ainsi l'effet de cette combinaison devient presque nul aussitôt que l'on a entendu les premieres scenes. Le goût de la Baronne pour Léandre blesse toutes les convenances: on ne peut souffrir sur un théâtre épuré qu'une femme recommande de laisser reposer et de bien nourrir un domestique qui lui plaît, et qu'elle ordonne à ce jeune homme de lui apporter un bouquet tous les matins. On reconnoît dans ces détails forcés l'homme qui veut être comique malgré son caractere. Les rôles de la Comtesse et de la Présidente ne sont guere mieux tracés. La seule scene de cette piece où le comique ne passe presque jamais les bornes est celle d'Angélique et de M. Des Mazures: il étoit impossible d'employer des moyens plus heureux pour déconcerter un homme aussi sottement présomptueux.

Le rôle de Babet a une autre physionomie que celui de Javotte dans le Triple Mariage: elle est beaucoup moins maligne. Elevée avec sa sœur chez une dame de Paris, confidente de l'amour d'Angélique, elle a un babil agréable et gai qui tient à son éducation négligée et à la curiosité de son âge. Destouches aimoit ces

sortes de rôles : ceux dont nous parlons sont très bien conçus et très bien exécutés ; il y a une légèreté et un naturel trop rares dans les ouvrages de l'auteur.

Malgré les défauts que nous avons relevés, la Fausse Agnès restera toujours au théâtre, parceque l'intrigue est bien conduite, et que le rôle d'Angélique est très propre à faire valoir la femme qui en est chargée. Quelle actrice voudroit renoncer à un personnage où elle a l'occasion de varier les ressources de la coquetterie dans les deux principales scenes de la piece, en déployant les graces naïves d'une jeune fille ignorante aux yeux d'un sot qu'elle trompe, et en étalant ensuite devant ses juges les belles manieres d'une demoiselle élevée à Paris ?

FIN DE L'EXAMEN DE LA FAUSSE AGNÈS.

LE
TRIPLE MARIAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiere fois
le 7 juillet 1716.

ACTEURS.

ORONTE, vieillard.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALERE, fils d'Oronte.
CLÉON, mari d'Isabelle.
LA COMTESSE DE LA RUFFARDIERE.
JULIE, épouse de Valere.
CÉLIMENE, épouse d'Oronte.
NÉRINE, suivante d'Isabelle.
PASQUIN, valet de Valere.
LÉPINE, valet de Cléon.
JAVOTTE, petite fille.
TROUPE DE DANSEURS ET DE DANSEUSES.

La scene est à Paris, dans la maison d'Oronte.

LE
TRIPLE MARIAGE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE.

NON, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle est morte. Je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, et qui vouloit disposer de mon cœur après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que sa mort me laisseroit libre : je suis esclave de mes enfans, qui m'obligent à me contraindre et à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils plus grand que moi ; quelle mortification pour un pere qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde ! J'ai une

fille aimable et bien faite : elle ne veut point se faire religieuse; il faut donc la marier. La fâcheuse nécessité pour un pere qui aime son bien plus que sa fille ! Quel parti dois-je prendre ? Il faut que je tâche de les amuser encore quelque tems, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

SCENE II.

ORONTE, NERINE.

NÉRINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? Je viens de voir là-bas je ne sais combien de gens qui s'enivrent. Quels gosiers ! Ils ont déja vidé plus de trente bouteilles, et ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là ?

ORONTE.

Ce sont des danseurs et des musiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des templiers !

ORONTE.

Eh bien ! ne font-ils pas leur métier ?

NÉRINE.

Sur-tout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, mon-

sieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique? Est-ce que vous donnez le bal ce soir?

ORONTE.

Oui, mon enfant; je veux donner une espece de bal chez moi, ou plutôt un petit concert mêlé de danse : c'est pour cela que j'ai fait venir ces danseurs et ces musiciens.

NÉRINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin, car s'il continuent comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NÉRINE.

A la bonne heure. Eh! comment avez-vous pu vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissemens?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela; et on les saura peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement comme celui-là contribueroit beaucoup à sa convalescence.

NÉRINE.

Il est vrai que la musique et la danse ont quel-

que chose de récréatif; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudroit à mademoiselle votre fille pour rétablir entièrement sa santé.

ORONTE.

Oh! je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudroit un mari?

NÉRINE.

Sans doute: un mari est un baume spécifique qui rétablit les forces d'une fille languissante.

ORONTE.

Je connois la mienne; elle est trop vertueuse...

NÉRINE.

Eh! pour être vertueuse est-ce qu'on souhaite moins un époux? Au contraire, c'est la vertu d'une fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Supposé, par exemple, que vous ayiez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été.

ORONTE.

Eh bien?

NÉRINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de

boire jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte où l'on vous attend avec d'agréables rafraîchissemens?

ORONTE.

Belle supposition !

NÉRINE.

N'est-il pas vrai que si, malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver que si vous aviez scrupuleusement observé la défense?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle, au contraire, est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la derniere extrémité. Songez-y bien, monsieur, on ne peut pas toujours soutenir la soif, et il ne faut pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire; je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

NÉRINE.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin;

et c'est plutôt par miracle que par leurs remedes qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je ne l'ai point quittée : elle soupiroit jour et nuit; elle répandoit souvent des larmes; elle tomboit dans une langueur, dans un anéantissement qui faisoit craindre pour sa vie. Morbleu ! monsieur, je m'y connois : ce sont là les symptômes d'une maladie dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

NÉRINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NÉRINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela, dans un siecle où les filles sont si prématurées! Eh! fi donc: vous n'y pensez pas!

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet; tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh! je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement. (*il sort.*)

NÉRINE, *seule.*

Il a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer...

SCENE III.

ISABELLE, NERINE.

ISABELLE.

Mon pere sort d'ici. Que te disoit-il?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie; nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

ISABELLE.

N'a-t-il été question que de cela seulement?

NÉRINE.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devroit-il pas y penser?

NÉRINE.

Il est vrai que vous êtes encore fille; et quand on l'est si long-tems, on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à monsieur votre pere de belles réflexions sur ce sujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard?

NÉRINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, et que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite sœur Javotte.

ISABELLE.

Feue ma mere m'avoit bien prédit que si elle mouroit la premiere, je courrois risque de n'être mariée de long-tems.

NÉRINE.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie, mademoiselle, il faut faire un effort!

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je fasse?

NÉRINE.

Déclarer vos sentimens à monsieur votre pere; lui dire, tout net, qu'il se trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous, et que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-tems.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NÉRINE.

Il faut donc que vous ayiez la force de ne vous

point marier, et d'attendre patiemment que le bon homme soit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma résolution sur cela.

NÉRINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre; mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel seroit ce parti?

NÉRINE.

De jeter les yeux sur quelque honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, et de vous marier en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conseil comme celui-là?

NÉRINE.

Ma foi! mademoiselle, il faut s'aider dans la vie. Quand un pere a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien et en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon.

ISABELLE.

Que j'aurois de choses à te dire, si j'étois persuadée de ta discrétion!

NÉRINE.

Je suis fille, mais je sais garder un secret. Ce

pendant puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre, car tu me perdrois en effet si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NÉRINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avoue premièrement que j'aime Cléon de tout mon cœur.

NÉRINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NÉRINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre; une fille sur-tout ne doit jamais s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi?

NÉRINE.

Parcequ'il y a cent contre un à parier qu'elle ne tiendra point sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NÉRINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NÉRINE.

Ma foi! mademoiselle, il y a long-tems que l'amour et le mariage ont fait divorce, et qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble. Je compte plus sur leurs sermens que sur les vôtres.

ISABELLE.

Cesse de plaisanter. Cléon et moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NÉRINE.

Je le souhaite. Est-ce-là tout ce que vous avez à me dire?

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reste.

NÉRINE.

Oui?... Oh! j'ai bien peur que vous ne vous soyez désaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

NÉRINE.

Vous le saurez; poursuivez seulement.

ISABELLE.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la

mienne, et que d'ailleurs il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses amis pressentiroit mon pere, sans lui nommer cependant la personne dont il étoit question, pour savoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendroit parfaitement.

NÉRINE.

Bon! *Nescio vos?*

ISABELLE.

Je ne saurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon : en un mot il lui fit connoître qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

NÉRINE.

Mort de ma vie! voilà un pere qui mériteroit bien que sa fille se mariât toute seule.

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti?

NÉRINE.

Moi! je me serois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Eh bien! ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils : je suis la femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrètement, mais de l'aveu de ma tante chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas! mon bonheur ne dura pas long-tems: mon pere s'alarma des fréquentes visites que je faisois à ma tante ; il m'ordonna de les cesser ; il défendit à

Cléon de paroître céans : j'en fus au désespoir, et mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

NÉRINE.

Je suis ravie de savoir tout cela, et je veux vous aider... (*voyant entrer Cléon et Lépine déguisés en danseurs, et qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*) Mais que vois-je ?

SCENE IV.

CLEON, ISABELLE, LEPINE, NERINE.

LÉPINE, *ivre, à Cléon, bas.*

Allons, monsieur, du courage ! il faut faire main-basse sur ces deux filles là.

CLÉON, *bas.*

Tais-toi, maraud ! et songe à demeurer dans le respect.

LÉPINE, *bas.*

Ma foi ! j'ai bien bu. Le respect et le vin ne vont guere de compagnie.

CLÉON, *à part.*

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets. (*à Lépine, bas.*) Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi !

ISABELLE, *bas, à Nérine.*

Qui sont ces gens-là, Nérine?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre pere a fait venir. Ils se sont habillés pour venir vous divertir, apparemment.

LÉPINE.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE, *à part.*

Je connois ce visage-là.

LÉPINE.

Visage! oh! visage vous-même.

CLÉON, *bas, à Lépine.*

Te tairas tu?

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je! c'est la voix de Cléon!... c'est lui que j'apperçois. Ah! ciel!

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chere Isabelle. Oui, c'est Cléon qui se présente devant vous, et qui a franchi des obstacles insurmontables pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Ma joie est si grande que j'ai peine à parler; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon pere ne vous surprenne.

CLÉON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure. Ce

déguisement me cache si bien à ses yeux qu'il m'a vu trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Eh ! comment avez-vous fait pour vous introduire céans ?

CLÉON.

J'ai su qu'il faisoit venir chez lui des danseurs et des musiciens. Je les ai engagés par quelque argent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que Lépine fût de la partie pour figurer avec moi : il ne danse pas mal, je m'en tire passablement bien ; et nous devons paroître l'un et l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

NÉRINE.

Eh ! comment Lépine pourra-t-il vous seconder? Il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

LÉPINE.

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bu. Ma foi ! j'étois né pour être musicien.

NÉRINE.

Il y paroît ; tu t'es fort bien accommodé là-bas !

ISABELLE, *à Cléon.*

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

LÉPINE.

Eh ! fi donc. Est-ce que je ne sais pas bien que

monsieur votre pere, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon maître, et que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré monsieur votre pere? Par conséquent il faut que mon maître vous voie sans que monsieur votre pere le voie; et moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie tous deux sans rien voir... Allons, mes enfans, profitons de l'occasion : voilà la partie carrée. Faites tous deux la belle conversation (*montrant Nérine.*) pendant que je m'amuserai avec cette fripponne-là.

ISABELLE, *à Cléon.*

Votre valet me cause de terribles inquiétudes.

CLÉON, *à Lépine.*

Maraud, si tu me fais découvrir je te donnerai cent coups de bâton quand nous serons dehors... (*à Isabelle.*) Je ne pouvois plus vivre sans vous voir, ma chere Isabelle.

LÉPINE, *à Nérine, en l'embrassant.*

Ni moi sans t'embrasser, ma chere Nérine.

CLÉON, *à Isabelle.*

Puisque le ciel me procure ce bonheur, il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si long-tems; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie; (*se jetant à ses pieds.*) c'est la grace que je vous demande à genoux.

ISABELLE, *voulant le relever.*

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon : si on vous surprenoit dans cet état, tout seroit perdu.

CLÉON.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez...

NÉRINE, *le faisant relever à la hâte.*

Paix ; j'entends quelqu'un.

SCENE V.

CLEON, ISABELLE, JAVOTTE, LEPINE, NERINE.

JAVOTTE, *à Isabelle.*

Ah ! ah ! ma sœur, je vous y attrape ! Un homme à vos genoux ! cela est fort joli, vraiment ! Eh ! là, là, patience !

ISABELLE, *bas, à Cléon.*

Je suis au désespoir ; elle ira tout dire à mon pere.

LÉPINE, *à part.*

Peste soit de la petite carogne !

NÉRINE, *à Javotte.*

Que cherchez-vous ici, mademoiselle ?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas ! Vous avez chacun le vôtre, pendant qu'on me laisse toute seule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervellée?

JAVOTTE.

Eh! oui, oui, petite écervellée... (*montrant Cléon.*) Ce monsieur-là ne vous disoit pas des douceurs?... (*montrant Lépine.*) Celui-ci ne caressoit pas Nérine?... Qu'ils sont rusés!

LÉPINE.

Parlez donc, petite fille; si je vous prends je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet? Ah! ah! voyez donc!

LÉPINE.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout-à-l'heure.

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet ivrogne-là qui veut me donner le fouet!

LÉPINE.

Ivrogne? voilà une petite masque qui connoît bien ses gens!

NÉRINE.

Ecoutez, petite fille; n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises. C'est monsieur votre pere qui a fait venir ces messieurs.

JAVOTTE.

Je sais bien qu'il les a fait venir; mais c'est pour danser, et non pas pour vous faire l'amour.

ISABELLE.

Comment! vous avez l'insolence?...

JAVOTTE.

Allez, allez, je commence déja à m'y connoître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mourans, cela s'appelle faire l'amour; car je le sais bien.

CLÉON, *à Isabelle.*

Voilà une petite personne bien dangereuse.

JAVOTTE.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisoit tout de même.

NÉRINE.

Votre papa?

JAVOTTE.

Oui, vraiment: il falloit voir comme il faisoit le jeune homme! Je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne; et je lui reprocherai cela quand je serai grande, et qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NÉRINE, *à part.*

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue.

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts; car il ne tient qu'à moi de vous faire endéver, et de me venger de ma sœur

qui me traite comme un enfant, et qui veut être mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh bien! vous passerez la premiere, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon! je passerai la premiere! Vous aurez bien cette patience-là!... (*montrant Cléon.*) Allons, allons, ma sœur, prenez vîte ce monsieur là pour votre mari, afin qu'on me donne bientôt la permission d'en choisir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que monsieur est un danseur, et qu'il ne me convient pas....

JAVOTTE.

Eh! oui, un danseur.... Quel danseur!

NÉRINE.

Assurément.

JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque, je sais qui il est.

ISABELLE.

Allez, vous êtes folle.

JAVOTTE.

Eh! non; je ne l'ai pas vu là-bas qui buvoit avec les musiciens? je ne l'ai pas écouté, sans qu'il y prît garde? il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent; qu'il vouloit passer pour un de

leurs camarades; qu'il seroit si fâché, si fâché si mon papa le voyoit !... Oh ! puisqu'il craint tant mon papa, il faut que ce soit votre amant ; car mon papa ne veut pas que vous en ayiez. Il a grand tort, car je crois que cela est fort divertissant.

ISABELLE, *à part.*

Que je suis malheureuse !

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rien, ma sœur; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon papa ne vienne ici quand il sera rentré; mais à condition que vous m'aiderez aussi quand je serai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NÉRINE, *à Javotte.*

Et moi aussi. (*Javotte sort.*)

SCENE VI.

ISABELLE, CLEON, LEPINE, NERINE.

NÉRINE, *à Isabelle.*

Voilà une petite fille qui promet beaucoup! Une enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrete !

ISABELLE, *à Cléon.*

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude, et je crois qu'après ce qui nous vient d'arriver il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi, je soutiens que cela n'est pas nécessaire : comptez que la petite fille ne dira rien. Ah! qu'elle sera bonne à marier! que de talens elle aura pour dépayser un jaloux! Ce sera du bien perdu, car les maris en ce pays-ci sont les meilleures gens du monde, et il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de songer à nous secourir que de faire des réflexions aussi ridicules.

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près qu'elle ne parlera point à monsieur votre pere.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligations.

NÉRINE, *appercevant Oronte.*

Par ma foi! le voici lui-même.

ISABELLE, *avec effroi.*

Ah! nous sommes découverts!

LÉPINE.

Gare les étrivieres!

SCENE VII.

ORONTE, ISABELLE, CLEON, LEPINE, NERINE.

ORONTE, *à Isabelle.*

Bon jour, ma fille. Comment te portes-tu?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon pere.

NÉRINE, *à Oronte.*

Je gage que c'est mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinsse. Elle m'a dit qu'Isabelle étoit sortie avec toi pour aller faire quelques emplettes au Palais.

NÉRINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle... Mais mademoiselle a changé de résolution, parce-qu'elle est un peu indisposée; et, comme elle a beaucoup de goût pour la danse, (*montrant Cléon et Lépine*) j'ai fait venir ici ces messieurs pour la réjouir, en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NÉRINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un et l'autre.

LÉPINE.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes. (*il veut faire une pirouette, et tombe sur Oronte.*)

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

NÉRINE.

Ils sont si ivres tous deux qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

LÉPINE, *à Oronte.*

Franchement, monsieur Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris; et si je n'étois pas aussi sobre que je le suis, je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

LÉPINE.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une souplesse... Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, monsieur Oronte?

ORONTE.

Non, mon enfant; vous ferez mieux d'aller dormir en attendant que la compagnie soit venue.

LÉPINE.

Vous êtes homme de bon conseil. Tope à dormir!

ORONTE, *à Nérine.*

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

LÉPINE.

Il n'en pense pas moins! Mon maître a le vin triste.

ORONTE.

Comment donc! son maître?

LÉPINE.

Eh! oui, parbleu! je ne suis que son prévôt, afin que vous le sachiez. C'est le premier homme du monde; et, si vous le voulez, il montrera à danser à mademoiselle votre fille.

ORONTE, *à Isabelle.*

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui?

ISABELLE.

Je n'osois vous le proposer, mon pere; mais, si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde.

ORONTE.

J'y consens volontiers... (*à Cléon.*) Je vous

retiens pour montrer à ma fille. Elle a déja de bons principes.

LÉPINE.

Tant pis! mon maître veut toujours commencer ses écolieres.

CLÉON, *faisant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plutôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, et je veux qu'elle danse à sa noce.

NÉRINE.

Eh! à qui la donnez-vous, s'il vous plait?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NÉRINE.

Avec qui vous avez étudié? Fi donc! vous vous moquez?

ORONTE.

Comment! ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien aise d'être mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur; mais croyez-vous, de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous soit capable de lui rendre la santé?

ORONTE.

Monsieur Michaut s'offre à la prendre, sans que je lui donne rien : sa proposition me convient. Il doit venir ici tout-à-l'heure, et je m'en vais le recevoir. (*il sort.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, CLEON, NERINE, LEPINE.

LÉPINE, *à Isabelle, ironiquement.*

Madame Michaut! je suis votre très humble serviteur.

CLÉON.

Traître! est-il tems de plaisanter?

ISABELLE.

Ah! Cléon, qu'allons-nous devenir!

CLÉON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture!

ISABELLE, *à Nérine.*

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NÉRINE.

Je suis aussi embarrassée que vous; et ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah! si mon frere étoit à Paris, il m'aime; mon

pere a beaucoup d'égards pour lui : nous lui confierions notre secret, et il pourroit nous secourir; mais il est à la campagne depuis huit jours, et nous ne savons quand il sera de retour.

LÉPINE.

Parbleu ! vous voilà bien embarrassés ! J'ai trouvé un moyen de vous tirer d'affaire.

CLÉON.

Quels conseils peux-tu nous donner dans l'état où te voilà ?

LÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit à moi. Silence ! je vais parler.

CLÉON.

Voyons.

LÉPINE, *montrant Isabelle.*

Premièrement, il faut que mademoiselle s'explique avec M. Oronte, et qu'elle lui dise, avec beaucoup de politesse et douceur : « Monsieur « mon pere, vous ne savez plus ni ce que vous « dites, ni ce que vous faites. »

NÉRINE.

Beau début !

LÉPINE, *à Cléon.*

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux rocantin qu'on veut faire épouser à mademoiselle.

CLÉON.

Eh bien ! que lui dirai-je?

LÉPINE.

Vous le prierez très honnêtement, car je veux de l'honnêteté partout, moi, de sortir d'ici tout le plutôt qu'il pourra; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLÉON.

Le beau compliment !

LÉPINE.

Oui, vraiment, nous en serons plutôt défaits; car, sur le refus qu'il fera de passer par la porte, nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLÉON.

Eh ! tais-toi, maraud ! et laisse-nous en repos consulter... (*Pasquin crie derriere le théâtre:* « Tayaut ! Briffaut » ! *et l'on entend donner du cor.*)

NÉRINE, *à part.*

J'entends quelqu'un... C'est la voix de Pasquin !

ISABELLE.

Ah ! si c'est lui, mon frere n'est pas loin.

NÉRINE.

Retournez à votre appartement, mademoiselle... (*à Cléon et à Lépine.*) Vous, messieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux sonder Pasquin, et savoir de lui si Valere n'a point quelque inclination. En ce cas vos intérêts sont com-

muns, et je veux vous unir tous ensemble pour déranger les projets de monsieur votre pere.

ISABELLE.

C'est bien dit... (*à Cléon.*) Il faut la laisser agir; ses soins peuvent nous être utiles.

CLÉON, *à Nérine.*

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras. (*Isabelle rentre dans son appartement, et Cléon et Lépine sortent.*)

SCENE IX.

PASQUIN, *en habit de chasseur, et tenant un cor de chasse;* NERINE.

PASQUIN, *criant en entrant, sans voir d'abord Nérine.*

Tayaut! tayaut! Briffaut!

NÉRINE.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens? Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin? T'es-tu bien diverti?... Parle donc?

PASQUIN, *criant encore, sans lui répondre.*

Tayaut! tayaut! Briffaut!

NÉRINE.

Eh! à quoi bon tout ce bruit de chasse! As-tu perdu l'esprit, mon enfant?

PASQUIN.

Non, ma chere, je suis aussi sage que de coutume... M. Oronte n'est-il pas ici?

NÉRINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément?

NÉRINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme?

PASQUIN, *courant autour du théâtre, et criant.*

Tayaut! tayaut...

NÉRINE.

Eh! mort de ma vie, finis donc, et ne m'étourdis pas davantage! Quelle diable de musique est-ce là?

PASQUIN.

Crois-tu que monsieur Oronte m'ait entendu?

NÉRINE.

Sans doute, et tous les voisins aussi... (*on donne du cor au dehors.*) Mais, qu'entends-je? Autre bruit de chasse?... Est-ce que nous sommes au tems des fées, et m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois?

PASQUIN.

Ah! ma chere, je voudrois te tenir en fin fond de forêt.

NÉRINE.

Pourquoi? pour me couper la gorge?

PASQUIN.

Non, mon enfant; tu n'en mourrois pas. (*on donne encore du cor au-dehors.*)

NÉRINE.

On redouble... Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'est mon maître qui chasse dans l'antichambre de monsieur son pere.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela signifie.

PASQUIN.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

NÉRINE.

Est-ce que ton maître veut insulter son pere? Rêvez-vous? êtes-vous possédés?

PASQUIN.

Oh! donne-toi patience, et tu sauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à monsieur Oronte que nous sommes allés à la campagne pour une grande

partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiment oui; nous n'avons rien laissé à la Vallée, ni chez les rôtisseurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du château de Clitandre, comme nous voulons le persuader au pere de mon maître: nous n'avons été qu'à un village à demi-lieue de Paris, et nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours?

PASQUIN.

La peste! nous avons fait de bonne besogne!... Mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Parceque mon maître m'a défendu d'en parler; et c'est pour cela que je meurs d'envie de te le

dire. Oh ! le pesant fardeau qu'un secret ! Voici ce que c'est... Mon maître... Alte-là, monsieur Pasquin ! vous allez faire une sottise.

NÉRINE.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi, pour ta maîtresse ?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les regles ; mais je songe en même tems que ma maîtresse est fille. Qui dit fille suppose une personne incapable de se taire, et forcée à révéler le plus grand secret ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien. Je suis plus forte qu'un homme, moi, sur la discrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible !... (*à part.*) Allons, il faut parler... Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là... (*à Nérine.*) Personne ne peut-il nous entendre ?

NÉRINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable ! ce ne sont pas ici des jeux d'enfans !

NÉRINE.

Comment donc ?

PASQUIN.

Si on découvroit le mystere, mon maître pourroit être déshérité. Cela va là, tout au moins.

NÉRINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubaines-là.

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité!... D'où venez-vous?

PASQUIN.

Nous venons... (*appercevant Oronte.*) Malepeste! voici le bon homme... Il faut que je le dépayse adroitement sur ce sujet... Laisse-nous... J'irai te rejoindre tout-à-l'heure (*Nérine sort.*)

SCENE X.

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE, *à part, sans voir d'abord Pasquin.*

Me jouer de la sorte!

PASQUIN, *à part.*

Il paroît en colere.

ORONTE, *à part.*

Me débiter avec effronterie une pareille histoire !

PASQUIN, *à part.*

Serions-nous découverts?

ORONTE, *à part.*

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du château de Clitandre !

PASQUIN, *à part.*

La mine est éventée.

ORONTE, *à part.*

Je voudrois bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN, *à part.*

Il n'y manquera pas.

ORONTE, *l'appercevant.*

Plaît-il?... Ah! vous voilà! Je suis bien aise de vous trouver ici, monsieur le coquin.

PASQUIN.

Bon jour, monsieur... Comment vous portez-vous?

ORONTE.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, monsieur. L'intérêt que je prends à votre chere santé fait que, dans le moment où je suis éloigné de vous, mon cœur,

prévenu des sentimens de la plus vive tendresse... se livre à des inquiétudes... dont l'excès tendre et passionné... Enfin vous vous portez bien, et je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître! il n'est pas question de tout ce galimatias, et il faut que tu me dises...

PASQUIN.

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il?

ORONTE.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien! c'est la vérité.

ORONTE, *à part.*

Ne l'avois-je pas prévu qu'il me soutiendroit cela?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, et je le soutiendrai. Quand je dis la vérité je ne crains personne.

ORONTE, *à part.*

J'admire l'effronterie de ce pendard!

PASQUIN, *voulant s'esquiver.*

Oh! puisque vous vous fâchez...

ORONTE, *le retenant.*

Demeure, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque chose pour votre service? vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons?

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile! Je prends les deux pistoles.

ORONTE, *tirant sa bourse et lui donnant de l'argent.*

Les voici.

PASQUIN, *prenant l'argent et voulant s'en aller.*

Grand merci, monsieur!... Je vous donne le bon jour.

ORONTE.

Tu t'en vas?

PASQUIN.

Oui, vraiment. N'ai-je pas choisi?

ORONTE.

Eh! m'as-tu dis ce que je voulois savoir?

PASQUIN.

Quoi, monsieur?

ORONTE.

Où vous avez passé toute la semaine? Je sais que ce n'est point au château de Clitandre. Sa tante, la Comtesse de la Ruffardiere, en arrive. Elle y a demeuré pendant quinze jours, et elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir: elle est encore ici.

PASQUIN.

Oh! puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change; mais tu n'y réussiras pas: je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh! volontiers; c'est mon caractere à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon apôtre!

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité...

ORONTE.

Le traître va mentir... mais compte que cela ne servira de rien; je sais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous?

ORONTE.

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh fi! monsieur, où est l'honneur? où est la probité? Je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien, sinon je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot?... Je te rosserai!

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à l'épreuve de tout. Je suis de race de sergent, et jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE, *à part.*

Voilà un insigne maraud!

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, et d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien! je demeure d'accord que tout ce que je sais c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne savez que cela?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas?

PASQUIN, *lui présentant l'argent qu'il lui a donné, et lui offrant de le lui rendre.*

Voilà votre argent. Je suis en droit de me taire.

ORONTE, *levant sa canne et le menaçant.*

Et moi en droit de t'assommer.

PASQUIN, *tendant le dos.*

Frappez... Je vous ferai voir que je ne dégénere point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE, *à part.*

Son impudence me rend immobile, et je ne sais plus où j'en suis... (*à Pasquin.*) Je t'ordonne

de sortir de ma maison, et de ne paroître jamais devant mes yeux. (*il s'en va.*)

PASQUIN, *seul.*

Ma foi ! j'ai soutenu là un rude assaut ! mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître... il est nécessaire de l'instruire... (*voyant paroître Valere.*) Le voici justement.

SCENE XI.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

Qu'as-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Rien... Ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALERE.

Pour l'amour de moi ? Eh ! qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte ?

PASQUIN.

C'est monsieur votre pere.

VALERE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes ?

PASQUIN.

Non, vraiment. La tante de Clitandre vient

d'assurer monsieur Oronte que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

VALERE.

Ah! la vieille folle! Elle a juré de me désespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALERE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, et qu'elle veut absolument que je soupire pour elle?

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, et vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

VALERE, *voyant arriver la Comtesse.*

La voici qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire; je vais lui donner son congé.

SCENE XII.

VALERE, LA COMTESSE, PASQUIN.

LA COMTESSE, *à Valere.*

Eh bien! monsieur, vous avez donc résolu de me désespérer?

VALERE.

Moi, madame! je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN, *à la Comtesse.*

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop... (*à Valere.*) Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire?

VALERE.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat! Je te ferai bien parler!... Il faut que tu me dises tout-à-l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu me soutenir que c'est au château de Clitandre? Je t'y attendois, infidele! et je me flattois que l'amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'amour de l'y conduire; mais par malheur ils ont manqué le chemin, et ils se sont égarés tous deux.

LA COMTESSE, *à Valere.*

Et deviez-vous le suivre, ingrat! puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas?

PASQUIN.

Il ne savoit pas les chemins, madame, ni moi non plus. L'amour est aveugle, à ce que j'entends dire ; quand on le prend pour guide on est sujet à se fourvoyer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimatias est inutile ; je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

VALERE.

Il vous sied bien, madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me brouiller avec mon pere. Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude, il falloit vous expliquer avec moi ; je vous aurois éclaircie de tout : mais après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne saurez rien.

LA COMTESSE, *le menaçant.*

Je ne saurai rien ? Tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai !

PASQUIN.

Laissez-le là, madame. C'est un petit opiniâtre qui ne parlera point, je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

LA COMTESSE.

Eh bien ! parle. Je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui ?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer! J'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin!

PASQUIN.

Cela est visible... Vous voudriez qu'il y répondît par une tendresse égale à la vôtre?

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre?

PASQUIN.

Il y a du pour et du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentimens pour lui; il en est pénétré de reconnoissance: avec cela, madame, je gage cent louis, contre vous, qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, monsieur le coquin! Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux!

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît! Ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes: au contraire, je les trouve tout-à-fait piquans, quoiqu'ils ne soient pas de la derniere édition.

LA COMTESSE, *à part.*

Il ne pourra jamais m'aimer!... (*à Valere.*) Me dit-il vrai, perfide?

VALERE, *avec embarras.*

Madame... en vérité... je suis dans la confusion;

et si mon cœur étoit... (*à Pasquin.*) Pasquin, explique tout cela à madame la Comtesse.

LA COMTESSE, *à Pasquin.*

Il ne pourra jamais m'aimer?

PASQUIN.

Non, madame... Mais c'est votre faute, et ce n'est pas la sienne.

LA COMTESSE.

C'est ma faute! Après tout ce que j'ai fait!

PASQUIN.

Cela est vrai. Nous n'en disconvenons pas. Mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse, tant de majesté, je ne sais quoi de si grave et de si imposant, qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime et du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables!

LA COMTESSE.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas?

VALERE.

Tenez, madame, je vous ai trop d'obligation et je suis trop galant homme pour ne vous pas parler sincèrement. Souffrez donc que je vous désabuse,

et que je vous dise, avec tout le respect que je vous dois...

LA COMTESSE.

N'acheve pas, perfide! je vois où tend ce discours.

PASQUIN.

Mais aussi vous avez tort, madame.

LA COMTESSE.

J'ai tort? Moi, j'ai tort? Eh! en quoi, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi, diable! vous pressiez-vous si fort? Puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il falloit prendre si bien vos mesures qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous.

LA COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi?

VALERE.

Non, madame... Mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

PASQUIN.

Ce n'est pas à lui à qui il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Eh! à qui donc?

PASQUIN.

C'est à monsieur son pere, qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins; l'occasion étoit pressante: il s'est vu contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour : le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs et en protestations; vous traitez cela de bagatelle, et il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

LA COMTESSE, *à Valere.*

Vous ne dites mot à tout cela, monsieur?

VALERE.

Ma foi! madame, qui ne dit mot consent.

PASQUIN, *à la Comtesse.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée.

PASQUIN.

Et moi qui vous parle, je suis en fureur contre lui... (*à demi-voix.*) Eloignons-nous un peu.

VALERE, *à part.*

Que diable va-t-il lui dire? (*Pasquin fait passer la Comtesse avec lui du côté opposé à celui où est Valere.*)

PASQUIN, *à demi-voix, à la Comtesse.*

Ce n'est pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari?

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime et qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien! je suis votre homme. Je vous épouserai, si vous voulez.

LA COMTESSE, *le repoussant.*

Retire-toi, malheureux!

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

LA COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je! Je sais un moyen plus sûr pour punir cet infidele.

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort.

VALERE, *à la Comtesse.*

Eh! qu'ai-je lieu d'appréhender?

LA COMTESSE.

Tout!... Je vais t'épouser, malgré toi.

VALERE.

M'épouser?... Ah! madame, serez-vous assez cruelle pour cela?

LA COMTESSE.

Oui, perfide! je viens de te demander à ton pere. Je lui ai offert de te prendre sans un sou.

Ma proposition lui convient, il l'accepte: ainsi je serai vengée de façon ou d'autre. Si tu lui désobéis, j'aurai la satisfaction de te faire déshériter; si tu prends le parti de m'épouser, tu en seras au désespoir, aussi-bien que la rivale que tu me préferes... Je sais que tu me mépriseras quand je serai ta femme; mais je me connois, je suis aimable, je le serai toujours, et je trouverai mille gens de bon goût qui seront trop heureux de me consoler... Adieu, monsieur. Faites vos petites réflexions; mais mettez-vous en tête que je vous épouserai; je l'ai juré; cela sera. C'est moi qui vous le dis, et qui suis votre très humble servante. (*elle sort.*)

PASQUIN.

Elle est femme à le faire comme elle le dit, au moins.

VALERE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle!

SCENE XIII.

ISABELLE, VALERE, NERINE, PASQUIN.

ISABELLE, *à Valere.*

Ah! mon frere, que j'ai besoin de votre secours!

VALERE.

Ah ! ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils !

ISABELLE.

Mon pere me met au désespoir !

VALERE.

Mon pere me veut faire mourir de douleur !

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse M. Michaut !

VALERE.

Il veut que je me marie avec la vieille Comtesse !

ISABELLE.

Il faut que je périsse si je lui obéis !

VALERE.

Il faut que j'expire si je ne lui résiste pas !

NÉRINE.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles : ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances ?

VALERE.

Ah ! Nérine, ma sœur est moins à plaindre que moi. Si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour vivre quelque tems malheureuse avec un mari qu'elle sera en droit de haïr ; mais mon sort est si cruel que je ne saurois suivre les ordres de mon pere, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

NÉRINE.

Nous sommes dans le même cas.

VALERE.

Comment donc?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, et nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE, *à Valere.*

Mon frere, ne me déguisez rien, je vous en conjure.

VALERE.

Ah! ma sœur, je n'oserois parler; la moindre indiscrétion me perdroit.

NÉRINE.

C'est tout de même ici; un mot lâché mal à propos est capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE, *à Valere.*

Croyez-vous, mon frere, que je sois capable de vous trahir?

VALERE.

Puisqu'il faut ne vous rien celer, ma sœur... (*à Pasquin.*) Pasquin, dis-lui ce qui s'est passé; je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

PASQUIN.

Moi, monsieur? révéler un secret! vous me prenez pour un autre.

VALERE, *à Isabelle.*

Tout ce que je vous avouerai en général c'est que je ne puis plus me marier désormais.

ISABELLE.

Hélas! mon frere, il ne m'est pas plus permis qu'à vous de consentir au mariage qu'on me propose.

VALERE.

La dureté de mon pere m'a contraint à prendre de certaines résolutions dont je ne puis ni ne veux me dédire.

ISABELLE.

La même raison m'a mise dans la nécessité de consentir à des engagemens que rien ne peut rompre désormais.

VALERE.

Je suis marié, ma sœur.

ISABELLE.

Je suis mariée, mon frere.

VALERE.

Ah, ciel! quel est votre époux?

ISABELLE.

C'est Cléon.

VALERE.

Cléon?... Je le connois; il est de mes amis.

ISABELLE.

Eh! quelle est la femme que vous avez prise?

VALERE.

C'est Julie.

ISABELLE.

Je la connois aussi; c'est une fort aimable personne.

NÉRINE, *à part.*

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE, *à Valere.*

Quel parti prenez-vous, mon frere?

VALERE.

De m'exposer à tout plutôt que de rompre mes engagemens. Et vous, ma sœur?

ISABELLE.

De mourir plutôt que de manquer à ma foi.

NÉRINE, *voyant paroître Oronte avec la Comtesse et M. Michaut.*

Voilà monsieur votre pere avec la Comtesse et monsieur Michaut.

VALERE, *à part.*

Je tremble!

ISABELLE, *à part.*

Je n'en puis plus!

SCENE XIV.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NERINE, PASQUIN.

ORONTE, *à demi-voix, à la Comtesse, en lui montrant Valere et Isabelle.*

Les voici l'un et l'autre. Je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

LA COMTESSE, *à demi-voix.*

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT, *à Oronte.*

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE, *à Valere.*

Ah! c'est donc vous, monsieur le chasseur? Quand retournez-vous au château de Clitandre?

VALERE.

Mon pere, si vous voulez m'écouter....

ORONTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALERE.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse....

SCENE XV.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, JAVOTTE, NERINE, PASQUIN.

JAVOTTE, *à Oronte.*

Mon papa, il y a ici je ne sais combien de masques qui viennent d'entrer, parcequ'ils ont entendu les violons. Ils sont tout-à-fait plaisans. Voulez-vous qu'on les fasse venir ici?

ORONTE.

Ils seront les bien venus. Dans un jour comme celui-ci il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

SCENE XVI.

CLEON, JULIE, CELIMENE, LEPINE, *masqués;* ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, JAVOTTE, NERINE, PASQUIN, TROUPE DE MASQUES.

(*Les masques entrent sur une marche en musique.*)

LA COMTESSE, *à Oronte, après que la marche est finie.*

L'assemblée n'est pas nombreuse, mais elle est

tout-à-fait agréable.... (*à Valere.*) Approchez-vous de moi, Valere. Voici un jour bienheureux pour vous!

ORONTE.

Assurément, plus qu'il ne mérite.

LA COMTESSE, *à Valere.*

Vous êtes instruit de mes intentions?

VALERE, *hésitant.*

Madame....

LA COMTESSE.

Enfin je vous épouse. Tous vos rivaux vont crever de jalousie; mais vous méritez bien de triompher... Au reste monsieur votre pere consent à notre mariage.

M. MICHAUT, *à Isabelle.*

Et il m'a promis aussi, mademoiselle, que j'aurois le bonheur de vous épouser.

ORONTE, *à Valere, en lui montrant la Comtesse.*

Répondez donc.

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joie qu'il n'a pas la force de me remercier!

M. MICHAUT, *montrant Isabelle.*

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt....(*à la Comtesse.*) Madame, songeons à notre divertissement.

LA COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît: je veux finir; et on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi.

VALERE.

Puisque vous êtes si pressée de finir, madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon pere, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

VALERE.

J'ai beaucoup de respect pour vous, madame, mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

ORONTE.

Il n'est pas question ici ni d'amour, ni de respect. Les propositions que me fait madame sont si avantageuses pour vous, et pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

VALERE.

Quoi ! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux? Jetez sur moi des yeux de pere, (*se jetant aux pieds d'Oronte.*) et ne désespérez pas un fils qui se jette à vos genoux, et qui est résolu de mourir plutôt mille fois que de se laisser sacrifier si impitoyablement.

ORONTE.

Leve-toi, frippon ! tu m'attendris.

VALERE.

Je ne me leverai point que vous n'écoutiez les raisons...

ORONTE.

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises ; mais j'ai donné ma parole à madame... Oh ! çà, je ne veux point te contraindre à l'épouser, mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuser à ton pere une grace qu'il te demande, lorsqu'il est en droit de te faire obéir ?

VALERE.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrois tout-à-l'heure ma répugnance pour répondre à un procédé si doux et si obligeant, s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci ; mais vous me forcez à vous dire, et même devant tout le monde, que je ne suis plus libre, et que ma foi est engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais ? sans mon consentement.

VALERE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier : j'ai pris une femme sans votre aveu. Mon oncle et tous mes parens me l'ont

conseillé, et c'est en leur présence que j'épousai Julie il y a huit jours.

ORONTE.

Je suis bien aise de savoir cela, monsieur le coquin! je sais les mesures que je dois prendre.

VALERE.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le ciel de me confondre si je prends jamais une autre femme que Julie. Il n'y a rien à redire à cette alliance. Tout le monde connoît Julie pour une personne sage et vertueuse; elle a de la naissance, et plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un et l'autre sans vous être à charge. Toute la terre sera pour nous.

ORONTE, *à part.*

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, et que je ne puis sans injustice désapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh bien! je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

VALERE.

Eh! de quel droit, madame, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

De quel droit, scélérat? ah! tu ne le sais que trop!

M. MICHAUT.

Croyez-moi, madame la Comtesse, avalez doucement la pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épousera, ou je le ferai enlever. (*elle sort.*)

SCENE XVII.

ORONTE, VALERE, ISABELLE, CLÉON, JULIE, CELIMENE, JAVOTTE, M. MICHAUT, NERINE, PASQUIN, LEPINE, TROUPE DE MASQUES.

ORONTE, *à Valere.*

Laissons-la dire; c'est une femme qui parle... (*à Nérine.*) Nérine, allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grace quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire moi-même que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE, *se démasquant.*

Me voici, monsieur; souffrez que je reçoive ce titre précieux, et que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

ORONTE.

Ah! ah! ma belle-fille étoit de la mascarade! Soyez la bien venue, madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, et vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, monsieur, et vous ne vous repentirez point...

VALERE, *à Oronte.*

Quelles actions de graces ne vous dois-je point, mon pere !

ORONTE.

Laissons là les complimens ; divertissons-nous pour célébrer ce mariage et celui de ma fille avec monsieur Michaut.

NÉRINE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Allons ; à vous, mademoiselle ; il faut sauter le fossé.

ISABELLE, *à Oronte.*

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon pere, et que vous avez tant d'indulgence pour mon frere et pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grace.

ORONTE.

Comment donc ?

ISABELLE, *montrant M. Michaut.*

Je n'aime point monsieur. Ne me contraignez pas à l'épouser si ma vie vous est chere. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon... (*se jetant aux pieds d'Oronte.*) Mais comptez que je vais mourir à vos genoux si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage? Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement?

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue. Oui, mon pere, Cléon est mon époux: il y a plus de six mois que je suis sa femme; et ma tante, qui a bien voulu nous unir ensemble...

ORONTE.

Mon oncle, ma tante... Parbleu! je suis bien redevable à mon frere et à ma sœur du soin qu'ils prennent de marier mes enfans... (*à M. Michaut.*) Voilà une affaire où il y a encore moins de remede qu'à l'autre, monsieur Michaut, et je ne puis faire rompre ce mariage sans déshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie. (*il sort.*)

ORONTE.

Allons, allons; je vois bien qu'il en faut passer par là... (*à Nérine.*) Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON, *se démasquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur, et je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! monsieur le maître à danser, vous montriez donc à ma fille sans ma permission !... Oh! çà, mes enfans, je vous pardonne vos fautes et vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALERE.

Comment donc, mon pere?

ORONTE.

Je me suis marié secrètement aussi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement?

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire de peur de vous chagriner; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

VALERE.

Faites-nous voir notre belle-mere, et nous la recevrons avec tout le respect et toute la tendresse que nous vous devons.

ORONTE.

Elle est aussi de la mascarade, et c'est pour elle que j'avois fait la fête... (*à Célimene.*) Daignez vous montrer, madame, et recevoir ces jeunes époux pour vos enfans.

CÉLIMENE.

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si ai-

mable famille! J'espere qu'ils seront aussi contens de moi que si j'étois leur propre mere.

PASQUIN, *à Nérine.*

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là?

NÉRINE.

On pourroit le critiquer; mais, allons, il faut publier une amnistie générale.

JAVOTTE, *à Oronte.*

Mon papa, j'ai encore une grace à vous demander.

ORONTE.

Comment! morbleu! petite fripponne! vous êtes-vous aussi mariée secrètement?

JAVOTTE.

Non, mon papa: je ne veux l'être que de votre main; mais je vous prie que ce soit bientôt.

ORONTE.

Nous verrons... (*à part.*) Parbleu! c'est une rage qui a gagné toute ma famille!

PASQUIN.

L'assemblée s'impatiente. Commençons le divertissement.

DIVERTISSEMENT.

PASQUIN, *chantant.*

CHANTONS, chantons des nœuds secrets
Formés par l'enfant de Cythere.

CHOEUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets
Formés par l'enfant de Cythere.

NÉRINE, *chantant.*

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter et se taire.

CHOEUR.

Chantons, etc.

ISABELLE, *chantant.*

Vivez heureux, amans discrets.
Les amans d'aujourd'hui ne vous ressemblent guere!

CHOEUR.

Chantons, etc.

(*Premiere entrée.*)

UNE FEMME MASQUÉE, *chantant.*

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté;

Apprenez que ce bien si vanté
N'est qu'un bonheur imaginaire.

Mille tyrans nous bravent tour-à-tour,
La Fortune, l'Amour, le dieu du mariage;
Mais, de quelque côté que notre cœur s'engage,
Vivons toujours sous les lois de l'Amour:
Il adoucit le plus rude esclavage.

(*Seconde entrée.*)

ORONTE, *chantant.*

J'ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage.
Ma femme étoit un vrai dragon;
Et quand elle partit j'écoutai la raison
Qui voulut me défendre un second mariage.
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux:
Malgré tous mes sermens l'hymen encor m'engage;
Et près de deux beaux yeux
A soixante ans j'ai fait naufrage.

BRANLE.

Profitez du tems des amours,
Tendre et brillante jeunesse,
Livrez-vous à la tendresse;
Songez que les momens sont courts:
Bientôt la froide vieillesse
Succede au printems de nos jours.

Voulez-vous d'aimables instans
Même après le mariage?

Fuyez l'ordinaire usage;
Suivez la mode du vieux tems:
L'Amour se plaît en ménage
Tant que les maris sont amans.

Où sont-ils ces tendres époux?
Ils ne sont plus à la mode:
Jamais la vieille méthode
Ne pourra revivre chez nous.
La nouvelle est plus commode;
On n'est ni tendre, ni jaloux.

Autrefois après leur printems
Les belles faisoient retraite;
Mais aujourd'hui la coquette
Veut toujours avoir des amans:
Quand elle est vieille elle achette
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

AU PARTERRE.

Empressés à vous divertir,
Nous cherchons l'art de vous plaire.
Toujours la critique amere
Craint de nous y voir réussir:
Pour la forcer à se taire,
Messieurs, daignez nous applaudir.

FIN DU TRIPLE MARIAGE.

EXAMEN

DU TRIPLE MARIAGE.

Les petites pieces de Destouches sont très inférieures à ses grands ouvrages. Son talent consistoit sur-tout à bien concevoir une intrigue, et à saisir toutes les nuances d'un caractere sérieux; mais rarement il atteignoit au vrai comique; et quand il vouloit en approcher il étoit presque toujours trivial ou forcé. Les qualités de ce poëte, que nous avons eu occasion de faire remarquer dans les examens de ses chefs-d'œuvre, ne pouvoient lui être que d'un foible secours dans des ouvrages dramatiques peu étendus, dont le comique doit être le principal ressort. Cependant il montra, dans le Triple Mariage, qu'avec un esprit juste et une grande habitude du théâtre on peut quelquefois réussir dans les parties de l'art dramatique pour lesquelles on a le moins de dispositions.

L'intrigue de cette comédie est heureusement conçue. Il est naturel qu'un homme veuf, qui n'a aucune tendresse pour ses enfans, qui veut marier son fils à une vieille comtesse, et forcer sa fille à être religieuse, soit puni par leur désobéissance. Les liens secrets qu'ils ont contractés sont excusables jusqu'à un certain point par le consentement de leur oncle et de leur tante: ils le deviennent encore plus quand on voit que le

vieillard est tombé dans la même irrégularité. Cette situation d'un pere qui a des torts réels avec ses enfans, et qui en leur pardonnant a aussi besoin de leur indulgence, pouvoit être très immorale si elle eût été traitée par un autre auteur que Destouches; mais il l'a ménagée avec tant d'art qu'il n'en a tiré que ce qui étoit comique, en éloignant tout ce qui auroit choqué les convenances. Les personnages sont ce qu'ils doivent être : Valere est impétueux et entreprenant; Isabelle est timide et décente ; le rôle de la petite Javotte est neuf et comique; il seroit déplacé dans tout autre sujet : si cette jeune fille avoit eu le bonheur d'être élevée par sa mere, on seroit révolté de son babil, de sa curiosité indiscrete, et des dispositions qu'elle montre; mais négligée par un pere livré à ses plaisirs, abandonnée à la société des domestiques, il est naturel qu'elle ait des défauts qui paroissent si contraires à son rang. Sa sœur aînée, dont l'enfance a été dirigée par une mere tendre, a, comme nous l'avons observé, un ton absolument opposé : la faute qu'elle a commise est excusable par les circonstances où elle s'est trouvée.

On voit que le fond de cette piece ne peut donner lieu à aucune critique fondée : les détails n'ont pas le même avantage ; les plaisanteries sont souvent amenées de trop loin, et par cela même semblent forcées et hors de place. Par exemple, la comparaison que fait Nérine, dans la premiere scene, est froide et recherchée ; elle l'étend beaucoup trop; et, comme si elle ne croyoit pas l'avoir épuisée avec Oronte, elle y revient encore lorsqu'elle se trouve avec Isabelle. Ce

défaut se trouve souvent dans les pieces de Destouches : on voit par cette affectation de reproduire les mêmes traits la difficulté qu'il avoit d'être plaisant. Le rôle de la Comtesse, que l'auteur a voulu rendre comique, est tout-à-fait manqué ; il n'offre qu'une charge maniérée. Quelle que soit l'opiniâtreté d'une folle qui veut épouser un jeune homme malgré lui, il est hors de toute vraisemblance qu'elle lui dise : « Je « sais que tu me mépriseras quand je serai ta femme : « mais je me connois ; je suis aimable, je le serai tou- « jours, et je trouverai mille gens de bon goût qui « seront trop heureux de me consoler ». Jamais une femme ne s'est exprimée ainsi : le rôle de la Comtesse est presque tout entier sur ce ton.

Si Destouches n'a pu répandre dans cette piece toute la gaieté dont elle étoit susceptible, il n'est du moins pas tombé dans cette délicatesse minutieuse que l'on a mal à propos prodiguée dans les petites comédies modernes.

FIN DE L'EXAMEN DU TRIPLE MARIAGE.

LE

SAGE ÉTOURDI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE BOISSY,

Représentée pour la premiere fois
le 5 juillet 1745.

ACTEURS.

ÉLIANTE, veuve.
LUCINDE, niece d'Éliante, et promise à Léandre.
LÉANDRE.
ÉRASTE, ami de Léandre.
ORONTE, pere de Léandre.
MARTON, suivante.
FRONTIN, valet d'Éraste.

La scene est à la campagne, chez Eliante.


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

LE SAGE ÉTOURDI.



F. Massard del. — Gaut. de S.t Germain dir. ex.

Vous y venez pourtant ! en vain vous résistiez !
Je vous l'avois bien dit que vous m'épouseriez.

LE
SAGE ÉTOURDI,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

Belle Lucinde, eh! quoi! vous paroissez rêveuse,
Vous qu'on ne vit jamais un instant sérieuse.

LUCINDE.

Le jour de mon hymen est tout près d'arriver :
C'est un nœud sans retour; cela donne à rêver.

MARTON.

Vous teniez l'autre jour un différent langage;
Votre esprit se faisoit la plus charmante image....

LUCINDE.

De nouvelles clartés ont détrompé mes yeux,
Et m'ont depuis huit jours appris à penser mieux.
L'hymen, sous les dehors d'une liberté vaine,
Cache le poids réel d'une constante chaîne :
Notre ame en est la dupe ; et ses liens trompeurs
N'en sont pas moins gênans pour être ornés de fleurs.

MARTON.

Je trouve la contrainte où vous tient la tutele
D'une tante absolue, encore plus cruelle.

LUCINDE.

Cette tante est vraiment une mere pour moi;
Je ne puis trop chérir ni respecter sa loi :
Elle rend à mes yeux le devoir agréable,
L'obéissance douce, et la raison aimable.

MARTON.

J'en demeure d'accord; mais, malgré ce portrait,
Avouez avec moi que l'on prend sans regret
Le parti de quitter la tante la plus chere
Pour suivre un époux jeune et fait en tout pour plaire:
Tel est votre Léandre.

LUCINDE.

Il est trop étourdi.
Son âge est un défaut.

MARTON.

Votre âge est assorti:
Vous n'avez que seize ans; il en a vingt, je pense.
Pour un défaut commun on a de l'indulgence.

Comme vous il est vif, il a de la gaieté.

LUCINDE.

J'aimerois mieux qu'il eût moins de vivacité.
Il faut, non pas en nous ni dans nos caracteres,
Une opposition qui les rende contraires;
(Elle est encore pis que l'uniformité :)
Mais dans l'âge et l'esprit cette diversité
Qui, sans choquer nos cœurs, forme un heureux contraste.
Je voudrois que Léandre eût le bon sens d'Eraste.

MARTON.

D'Eraste? son esprit n'est pas des plus sensés.
Sans lui faire de tort il a trente ans passés;
Et l'on voit cependant qu'il vit dans l'indolence,
Sans prendre aucun parti.

LUCINDE.

Marton, c'est par prudence;
Il préfere en secret le repos à l'éclat.
C'est par cette raison qu'il ne prend point d'état.
Le bonheur est son but, le plaisir son systême;
Et dans l'indépendance il met le bien suprême.

MARTON.

Bon! de la liberté ces prétendus héros
Sont pris tous les premiers, et n'en sont que plus sots.
Ma foi! si dans ce jour j'étois à votre place,
Mes charmes sur son cœur puniroient son audace.

LUCINDE.

J'y réussirois mal.

MARTON.

Vous n'avez qu'à vouloir;
Vos beaux yeux peuvent tout. Essayez-le, pour voir.

LUCINDE.

Mais dans le fond du cœur, Marton, te l'avouerai-je?
Je trouverois plaisant qu'il donnât dans le piege.

MARTON.

Il faut à votre char aujourd'hui le lier,
Pour en faire un exemple; allons, point de quartier.

LUCINDE.

Je ris... Mais, non; ces jeux sont d'un danger extrême.

MARTON.

Oui, tel qui tend un piege y peut tomber soi-même;
Et, s'il faut avec vous m'expliquer franchement,
Vous inclinez vers lui plus que vers votre amant.

LUCINDE.

Sa façon de penser me le rend estimable:
C'est le seul sentiment dont mon cœur soit capable.

MARTON.

Vous allez donc former votre hymen sans amour?

LUCINDE.

Je voudrois de bon cœur en reculer le jour.

MARTON.

Inutile souhait! l'affaire est résolue,
Et dans cette semaine elle sera conclue.

LUCINDE.

Pourvu qu'elle se fasse, il n'importe du tems.

MARTON.

Ces nœuds manquent toujours par les retardemens.
La politique veut, dans tout ce qui nous touche...

LUCINDE.

Tais-toi; la politique est fort mal dans ta bouche.
Si Léandre m'en croit, et pense comme moi,
Nous pourrons de concert tenter... Mais je le voi.

SCENE II.

LEANDRE, LUCINDE, MARTON.

LÉANDRE.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle:
Nous serons mariés ce soir, mademoiselle.

LUCINDE.

Ce soir?

LÉANDRE.

Ce soir même. Oui, mon pere vient exprès.

LUCINDE.

Ah! je ne croyois pas que l'instant fût si près.

LÉANDRE.

Je vois à cet aspect que votre ame frissonne.

LUCINDE.

Non; mais, à dire vrai, la nouvelle m'étonne.

LÉANDRE.

Avouez que l'hymen alarme votre cœur.

LUCINDE.

Je conviens qu'à mon ame il cause quelque peur.

LÉANDRE.

Dites qu'il vous inspire une frayeur très vive.
Le mariage est beau, mais dans la perspective:
Il présente de loin un coup-d'œil attirant;
Dès qu'il est vu de près il paroît différent.
De ses apprêts sur-tout la jeunesse effrayée,
Par des nœuds éternels craint de se voir liée.
Vous êtes dans le cas; parlez-moi franchement;
Là, ne sentez-vous point certain frémissement?

LUCINDE.

Oui.

LÉANDRE.

Moi, qui parle ici, quoique plus intrépide,
Je sens dans ce moment que mon cœur s'intimide.

LUCINDE.

C'est un nœud sérieux qui veut un esprit mûr;
Ne rien précipiter est toujours le plus sûr.

LÉANDRE.

Oui, vous avez raison, c'est le meilleur système;
Et je vous avouerai que je pense de même:
Nous ne ferions pas mal de différer d'un mois.

LUCINDE.

De trois, si vous voulez.

LÉANDRE.

Oui, c'est bien dit, de trois:
Nos esprits mûriront en attendant la noce.

LUCINDE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Rien n'est pis qu'un hymen trop précoce;
Il éprouve le sort du fruit prématuré;
Il ne vient point à bien.

LUCINDE.

Mais, tout considéré,
Plus nous retarderons, et mieux formés par l'âge
Nous soutiendrons tous deux le poids du mariage.

MARTON.

Il le faut avouer, pour de jeunes amans
Vous faites éclater de grands empressemens!

LÉANDRE.

De ce lien flatteur je sens tout l'avantage;
Mais je differe exprès pour en mieux faire usage.

MARTON.

Vous prenez l'un et l'autre un parti fort prudent;
La difficulté gît à savoir maintenant
Si votre tante aura ce plan pour agréable.

LÉANDRE.

Pour ne pas l'approuver elle est trop raisonnable.

LUCINDE.

La chose est juste au fond; elle doit l'accorder.

LÉANDRE.

Je m'engage moi-même à la lui demander.

MARTON.

La démarche, monsieur, me paroît hasardée.

LÉANDRE.

Elle réussira, car j'en ai bonne idée.

MARTON.

Vous n'avancerez rien. Son caractere est tel :
Quand elle a prononcé, l'arrêt est sans appel.

LÉANDRE.

Non, Marton, à nos yeux tu la peins trop rigide :
Dans tout ce qu'elle fait la douceur est son guide.

MARTON.

Son penchant naturel la porte à dominer.

LÉANDRE.

Oui : mais le ciel l'a faite exprès pour gouverner.
On voit qu'à vingt-six ans, au fort de sa jeunesse,
Elle fait éclater en tout une sagesse
Que les autres n'ont pas dans un âge avancé.
Air, conduite, discours, tout en elle est sensé.
La raison est toujours l'ascendant qui l'inspire;
Et le ton qu'elle prend fait aimer son empire.
A vivre sous ses lois on trouve des appas.
Lucinde, j'en suis sûr, ne m'en dédira pas.

LUCINDE.

Des tantes il est vrai qu'elle est la plus aimable.

LÉANDRE.

La plus digne d'estime et la plus adorable.

MARTON, *à Léandre.*

Vous faites son éloge avec beaucoup d'ardeur.

LÉANDRE.

Je ne fais en cela que consulter mon cœur.

MARTON.

Elle aura dans monsieur un neveu plein de zele.

LÉANDRE.

Je bénis le lien qui doit m'approcher d'elle.

MARTON.

Vous devez, en ce cas, presser votre union.

LÉANDRE.

La chose à cet égard mérite attention.

LUCINDE.

Oui, je suis avec vous d'accord sur ce chapitre:
Monsieur, je vous en laisse absolument l'arbitre.
Adieu. N'oubliez rien pour suspendre ces nœuds,
Et parlez à ma tante au nom de tous les deux.

LÉANDRE.

Sur moi d'un pareil soin vous pouvez vous remettre:
Je dirai ce qu'il faut; j'ose vous le promettre.

SCENE III.

LÉANDRE.

Quel bonheur qu'elle soit dans de tels sentimens!
C'est avoir réussi que d'obtenir du tems.
Loin de nuire à mes vœux, elle leur est propice.
Je dois voir maintenant son aimable tutrice.
Mon destin dépend d'elle: il faut franchir ce pas.
Il est des plus glissans et des plus délicats.
D'une noble assurance, allons, armons mon ame.

Je la vois qui paroît. C'est la premiere femme
Dont l'air m'ait inspiré la crainte et le respect:
Tout hardi que je suis, je tremble à son aspect.

SCENE IV.

LÉANDRE, ELIANTE.

ÉLIANTE.

Je vous trouve à propos, et je dois vous apprendre
Que votre pere ici n'est pas sûr de se rendre.
Sa mauvaise santé l'arrête malgré lui.

LÉANDRE.

L'hymen ne peut donc pas s'accomplir aujourd'hui?

ÉLIANTE.

Pardonnez-moi, monsieur; car il me prie en grace
Que votre mariage incessamment se fasse.

LÉANDRE.

Sans lui?

ÉLIANTE.

Je me conforme à son desir pressant.

LÉANDRE.

Le mien en est flatté; mais sera-t-il décent
Que tandis que mon pere est aux douleurs en proie,
Je célebre une noce et me livre à la joie?
Les danses et les jeux seront-ils de saison?
L'amour ne doit-il pas céder à la raison?

ÉLIANTE.

Comment donc! Vous sortez de votre caractere:
Vous paroissez prudent contre votre ordinaire.

LÉANDRE.

Je le suis en effet sous un air des plus fous;
Mais, madame, ai-je tort? Je m'en rapporte à vous,
A vous, dont la conduite est toujours circonspecte,
A vous, que j'aime à suivre, et qu'en tout je respecte.

ÉLIANTE.

Puisque vous voulez bien me faire cet honneur,
Votre pere vous doit causer moins de frayeur.
Sans blesser le devoir, ni choquer la décence,
Vous pouvez épouser Lucinde en son absence.
Le mal qui le retient est un mal douloureux;
Mais je sais, par bonheur, qu'il n'est pas dangereux:
Et pour mieux ménager votre délicatesse,
J'aurai soin que sans bruit votre contrat se dresse.
Cette campagne est propre à servir mon dessein.
Votre hymen se fera ce soir même; et demain
Nous irons à Paris, sans crainte d'aucun blâme,
A ce pere si cher présenter votre femme.

LÉANDRE.

Il seroit beaucoup mieux qu'il en fût le témoin.

ÉLIANTE.

Monsieur, à dire vrai, j'admire un pareil soin:
Il me surprend en vous; j'en suis même blessée.
J'aurois cru que votre ame étoit plus empressée,
Et que vous soupiriez après ce nœud flatteur.

Quelle raison en vous a ralenti l'ardeur
D'entrer dans ma famille?

LÉANDRE.

Elle est toujours la même.

ÉLIANTE.

Si ma niece, dont l'ame est sensible à l'extrême,
Savoit que vous montrez si peu d'empressement,
Elle en témoigneroit un vrai ressentiment.

LÉANDRE.

Je n'ai pas cette crainte; et, pour ne vous rien taire,
Elle souhaite fort que ce nœud se differe.

ÉLIANTE.

Vous m'étonnez, monsieur: son cœur est donc changé?

LÉANDRE.

Je dois vous dire plus; c'est qu'elle m'a chargé
De vous le demander comme un bienfait pour elle.
Avant de se lier d'une chaîne éternelle,
Madame, elle vous prie instamment par ma voix
D'accorder à ses vœux au moins deux ou trois mois
Pour former sa raison au point qu'elle doit l'être,
Et pour avoir le tems tous deux de nous connoître.

ÉLIANTE.

Deux ou trois mois, monsieur, pour former sa raison!

LÉANDRE.

Ce tems fera beaucoup, et j'en suis caution.

ÉLIANTE.

Oui, je conçois qu'un terme aussi considérable
Doit faire un changement en elle remarquable;

Et rien n'est mieux conçu. Je vois qu'avec bonté,
Monsieur, à son projet vous vous êtes prêté ;
Et pour rendre la chose encore plus parfaite,
Vous voulez bien vous-même être son interprete.

LÉANDRE.

Je n'ai pu résister à de si justes vœux.
Nous sommes, pour attendre, assez jeunes tous deux.

ÉLIANTE.

Vous me le déclarez un peu tard l'un et l'autre.
Lorsque j'ai consulté son cœur avec le vôtre,
Que ne me faisiez-vous cet aveu singulier?
Votre ravissement a paru le premier ;
Et ma niece après vous n'a pu cacher sa joie.
D'un changement si prompt que faut-il que je croie?
En si peu de momens qui peut l'avoir produit ?

LÉANDRE.

De la réflexion, madame, il est le fruit.

ÉLIANTE.

En êtes-vous capable ?

LÉANDRE.

Oui, j'en fais d'excellentes.

ÉLIANTE.

Il faut que vous ayiez des raisons bien puissantes.
Parlez... Vous vous troublez! vous n'osez repartir?

LÉANDRE.

Je n'ai pas devant vous la force de mentir.

ÉLIANTE.

Quelles sont ces raisons? Daignez donc me les dire.

LÉANDRE.

Puisque vous l'ordonnez, je vais vous en instruire.

SCENE V.

LEANDRE, ELIANTE, MARTON.

MARTON.

Madame la Comtesse arrive pour vous voir,
Madame.

ÉLIANTE, *à Léandre.*

Je vous quitte et vais la recevoir.
Sa visite, qui n'est que de cérémonie,
Au gré de toutes deux sera bientôt finie.
Ne vous éloignez point, monsieur; et songez bien
Que je veux au plutôt finir notre entretien.

SCENE VI.

LÉANDRE, MARTON.

MARTON.

Madame n'est donc pas pleinement informée?

LÉANDRE.

Non; l'affaire, Marton, n'est encor qu'entamée;
Tu m'as interrompu; mais elle est en bon train.

MARTON.

Son discours n'en est pas un garant bien certain.

LÉANDRE.

Tu t'abuses.

MARTON.

Monsieur est riche en confiance.

LÉANDRE.

Il le faut ; le succès est fils de l'assurance.
Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est Frontin.

SCENE VII.

LEANDRE, FRONTIN, MARTON.

LÉANDRE.

Qui t'amene en ces lieux?

FRONTIN.

Puisque d'un tel secret vous êtes curieux,
Je viens savoir, monsieur, si Marton que j'honore,
Et que si je l'osois je dirois que j'adore,
N'a rien en ce moment à mander à Paris;
J'y vais avec Eraste.

LÉANDRE.

Il part ; j'en suis surpris.

FRONTIN.

Oui, dans ce même instant.

LÉANDRE.

Comment? sans me rien dire?

A la ville sais-tu quelle raison l'attire?

FRONTIN.

Mais, quoiqu'il soit rempli d'attention pour moi,
Il ne m'en a rien dit; je suis de bonne foi.

LÉANDRE.

A ce brusque départ il faut que je m'oppose,
Et je vais de ce pas en apprendre la cause.
Je ne permettrai point qu'il me quitte aujourd'hui,
Quand j'ai précisément le plus besoin de lui.

SCENE VIII.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

Ton maître part le jour que la noce s'apprête,
Quand il en est prié; rien n'est plus mal-honnête.
Mais je ne conçois rien à ce procédé-là:
Je voudrois bien savoir qui le porte à cela.

FRONTIN.

Mais il a ses raisons.

MARTON.

Il n'en a que de fausses.

FRONTIN.

Faut-il te parler franc? nous n'aimons pas les noces;
Nous trouvons ces plaisirs si fades, si bourgeois,
Que pour les éviter nous fuirions dans les bois.
Toute la parenté qui se trouve priée,

Et vient complimenter la jeune mariée;
Les mauvais mots du jour et ceux du lendemain.
Ah! le joli régal!

MARTON.

Il est fort de mon goût.

FRONTIN.

Je te crois trop d'esprit pour penser...

MARTON.

Point du tout;
J'eus toujours pour la noce un penchant invincible:
Pour tout autre plaisir mon cœur est insensible;
Un amant ne sauroit me plaire qu'à ce prix.

FRONTIN.

Serviteur; le tems presse, et je pars pour Paris.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ELIANTE.

ÉLIANTE.

J'AI saisi ce moment exprès pour vous entendre;
Dites-moi vos raisons qu'il me tarde d'apprendre.

LÉANDRE.

Vous l'exigez de moi, madame; absolument?

ÉLIANTE.

Oui, j'attends votre aveu très impatiemment:
Parlez, nous voilà seuls.

LÉANDRE.

Je vais parler, madame.
Madame...

ÉLIANTE.

Eh bien! monsieur?

LÉANDRE.

Excusez; mais mon ame
Sent un effroi...

ÉLIANTE.

D'où vient?

LÉANDRE.

Ma foi! les plus hardis
Trembleroient comme moi dans le cas où je suis.

ÉLIANTE.

Rassurez votre esprit; dites, qui vous engage
A reculer l'instant de votre mariage?
Auriez-vous de ma niece à vous plaindre entre nous?

LÉANDRE.

Non, mon cœur ne peut plus déguiser avec vous;
Pour une autre en secret, madame, je soupire.

ÉLIANTE.

Comment! vous en aimez une autre! et pour le dire,
De votre hymen, monsieur, vous attendez le jour?

LÉANDRE.

J'ai de tous mes efforts combattu mon amour;
Mais j'ai pris pour le vaincre une inutile peine;
Rien n'en peut triompher, ma résistance est vaine,
Et je sens qu'il s'accroît même dans ce moment.

ÉLIANTE.

Mais quel est donc l'objet de votre attachement?
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous interroge
Sur un sujet pareil.

LÉANDRE.

Son nom fait son éloge.

ÉLIANTE.

Ce discours ne dit rien. Cet objet si vanté

Surpasse-t-il Lucinde en esprit, en beauté?
Sa personne en vertus est-elle plus brillante?

LÉANDRE.

Oui, cent fois.

ÉLIANTE.

Nommez-la.

LÉANDRE.

C'est...

ÉLIANTE.

Eh bien! c'est?...

LÉANDRE.

Sa tante.

ÉLIANTE.

Je n'ai pas entendu. Comment avez-vous dit?

LÉANDRE.

C'est vous que j'aime.

ÉLIANTE.

Moi?

LÉANDRE.

Vous-même.

ÉLIANTE.

Votre esprit
S'égare...

LÉANDRE.

Non; faut-il vous le redire encore?
C'est, madame, c'est vous, vous seule que j'adore.

ÉLIANTE.

Pour rompre, allez, monsieur, cessez de vous servir

D'un prétexte offensant dont vous devez rougir.
Votre manque de foi vous rend assez coupable,
Sans le couvrir encor d'un voile si blâmable:
Je me sens par ce trait doublement offenser.

LÉANDRE.

Madame, un seul instant pouvez-vous le penser?
Si je ne vous aimois, mais avec violence,
Ferois-je un tel aveu dans cette circonstance?
De ma sincere ardeur tout doit vous assurer.

ÉLIANTE.

Vous êtes bien hardi de me le déclarer.

LÉANDRE.

Madame, sur ce point mon cœur n'est plus son maître.
Après les sentimens qu'il vous a fait connoître,
Fâchez-vous, éclatez autant qu'il vous plaira,
Il vous dira toujours, et vous répétera
Que son amour pour vous est fondé sur l'estime;
Que la raison l'éclaire et la vertu l'anime;
Qu'elles l'ont affermi dans son culte secret,
Et qu'il adore en vous un mérite parfait;
Qu'il l'avouera tout haut, qu'il s'en fait une gloire;
Qu'il fuit tout autre nœud, que vous devez l'en croire;
Qu'il met à vous fléchir son bonheur le plus doux,
Et qu'il sera constant, fût-il haï de vous.

ÉLIANTE.

Monsieur...

LÉANDRE.

J'entends d'ici votre austere langage;

Vous allez commencer par m'opposer votre âge :
Je vous arrête là. Vous avez vingt-six ans ;
C'est l'été de vos jours ; par conséquent le tems
D'inspirer, d'éprouver une flamme constante ;
Car l'âge de penser d'une façon prudente,
De sentir fortement est aussi la saison :
Il faut pour bien aimer, il faut de la raison.

ÉLIANTE.

D'aimer, en ce cas-là, vous êtes peu capable.

LÉANDRE.

Mais je suis assez vieux pour être raisonnable :
Notre âge est assorti mieux que vous ne pensez.
Madame, savez-vous que j'ai vingt ans passés ?
Il suffit de mon choix pour prouver ma sagesse ;
Mes feux sont raisonnés : je veux une maîtresse
Qui m'aide à me conduire, et non à m'égarer ;
Dont l'utile amitié, faite pour m'éclairer,
Doucement vers le bien me tourne avec adresse ;
Et voilà ce qu'en vous rencontre ma tendresse.
De pareils sentimens sont-ils d'un étourdi ?
Et quand je me dis sage, hem ! vous ai-je menti ?
Rendez-moi donc justice, et convenez vous-même
Que ma flamme est sensée autant qu'elle est extrême ;
Que la prudence seule a décidé mon choix,
Et que votre raison doit lui donner sa voix.
Quoi ! madame, une ardeur si parfaite et si tendre
Ne vous inspire rien ?

ÉLIANTE, *d'un ton ironique.*

Pardonnez-moi, Léandre;
Je sens qu'elle m'inspire une juste pitié.

LÉANDRE.

Dites, dites plutôt une tendre amitié,
Telle que mon amour la mérite et l'espere.

ÉLIANTE.

Oui, comme mon neveu, vous l'aurez tout entiere;
Je l'attache à ce titre.

LÉANDRE.

Il est des noms plus doux,
La qualité d'amant et le titre d'époux.

ÉLIANTE.

Y songez-vous, monsieur? vous êtes ridicule!

LÉANDRE.

Madame, c'est en vain que votre ame recule;
Je vous conduirez là; dans peu vous y viendrez.

ELIANTE.

En vérité?

LÉANDRE.

D'honneur.

ÉLIANTE.

Mais...

LÉANDRE.

Mais vous m'aimerez:
Je ne badine pas, la chose est très réelle.

ÉLIANTE.

Je vous aimerai, moi? la menace est nouvelle.

LÉANDRE.

Vous m'aimerez, vous dis-je; oui, malgré vos refus.
Il le faut, je me suis arrangé là-dessus.

ÉLIANTE.

A moins que comme à vous la tête ne me tourne,
Je ne souffrirai pas que l'amour y séjourne;
Je la crois assez forte.

LÉANDRE.

Elle vous tournera.

ÉLIANTE.

Votre petit orgueil s'égare jusque-là?

LÉANDRE.

Sur un meilleur appui j'ai mis mon espérance;
Mon amour fait lui seul toute ma confiance;
Il est tout à la fois si pur, si véhément,
Qu'il doit vous attendrir indubitablement.

ÉLIANTE.

Quoi! vous vous flattez...

LÉANDRE.

Oui, vous serez favorable.

ÉLIANTE.

Vous êtes, je le sais, fort joli, fort aimable;
Mais tous vos agrémens, tous vos propos gentils,
Echoueront près de moi, je vous en avertis.

LÉANDRE.

La chose...

ÉLIANTE.

Dure trop, il est tems qu'elle cesse.
Pour trancher en deux mots, je veux pourvoir ma niece;
Son établissement devient mon premier soin.

LÉANDRE.

J'ai prévu cet obstacle.

ÉLIANTE.

Oh! c'est prévoir de loin.
Tant de ressource en vous, tant de conduite brille,
Que je veux vous prier d'établir ma famille.
Auriez-vous pour Lucinde un autre époux en main?

LÉANDRE.

Oui, vraiment; c'est à quoi j'ai pourvu ce matin.
Je lui donne à ma place un homme de mérite,
Et qui, plus mûr que moi, guidera sa conduite.

ÉLIANTE.

Peut-on savoir son nom?

LÉANDRE.

Eraste est le mari
Qui doit me remplacer.

ÉLIANTE.

L'époux est bien choisi:
D'un discernement sûr vous donnez une preuve;
Ma niece de long-tems, monsieur, ne sera veuve.

LÉANDRE.

Il l'estime, et je veux n'être qu'un étourdi
Si je ne vous l'amene.

ÉLIANTE.

En me parlant ainsi
Vous ne courez jamais le risque d'un parjure.
Allez prendre un peu l'air, monsieur; et pour conclure
Un nœud qui ne peut être éloigné ni rompu,
Tâchez de retrouver votre bon sens perdu.
(*elle sort.*)

LÉANDRE, *seul.*

Faisons, de quelque appui dont elle se soutienne,
Que sa raison plutôt s'égare avec la mienne.
Le grand coup est frappé, j'ai déclaré mon feu;
Et l'amour ose tout quand il a fait l'aveu.

SCENE II.

ERASTE, LEANDRE.

LÉANDRE.

On dit que tu pars?

ÉRASTE.

Oui.

LÉANDRE.

C'est à quoi je m'oppose.
Songes-tu qu'aujourd'hui mon hymen se dispose?
Tu conduiras la fête, et je compte sur toi.

ÉRASTE.

Tu me dispenseras de remplir cet emploi;
J'y suis gauche, mon cher, on ne peut davantage,

Et mon beau jour n'est pas le jour d'un mariage.
Adieu, je perds ici trop de tems à causer;
Vois ces dames pour moi, tâche de m'excuser.

LÉANDRE.

Viens leur parler toi-même; oui, ton devoir t'y porte,
Et l'on ne s'est jamais comporté de la sorte.
Eliante à coup sûr s'en formaliseroit,
Et sa niece jamais ne te pardonneroit:
Tu sais qu'elle t'estime; et cette préférence...

ÉRASTE.

C'est elle dont je veux éviter la présence.

LÉANDRE.

Pourquoi donc l'éviter?

ÉRASTE.

Pour un juste sujet.

LÉANDRE.

Peut-on le savoir?

ÉRASTE.

Non.

LÉANDRE.

Tu m'en fais un secret?

ÉRASTE.

Oui, n'en demande pas là-dessus davantage.

LÉANDRE.

Mon desir curieux s'accroît par ce langage.

ÉRASTE.

Laisse-moi donc partir.

LÉANDRE.

Non, j'arrête tes pas :
Tu ne partiras point, ou tu m'éclairciras.

ÉRASTE.

Je l'aurois déja fait si je pouvois t'instruire.

LÉANDRE.

Je pénetre pourquoi tu crains de me le dire.
Pour fuir ainsi Lucinde, il faut absolument
Que tu sentes pour elle un fort éloignement ;
Et je serai contraint de le lui faire entendre,
Malgré...

ÉRASTE.

Garde-t'en bien ; tu mentirois, Léandre.

LÉANDRE.

Tu ne la hais donc pas comme je l'ai pensé?

ÉRASTE.

Non, puisqu'à l'avouer par toi je suis forcé,
A sa vue aujourd'hui je prétends me soustraire,
Parcequ'elle m'inspire un sentiment contraire.

LÉANDRE.

Quoi ! tu l'aimes ?

ÉRASTE.

Non ; mais... si je tarde à partir,
La chose arrivera, je dois t'en avertir.

LÉANDRE.

Demeure en ce cas-là, demeure, je t'en prie.

ÉRASTE.

Ce transport me surprend.

LÉANDRE.

C'est moi qui t'en supplie.

ÉRASTE.

Mais je t'ai déja dit, moi, que je l'aimerai.

LÉANDRE.

Va, tu m'obligeras ; je t'en remercierai.

ÉRASTE.

Je te ferai plaisir de brûler pour ta femme?

LÉANDRE.

Oui, j'en serai charmé jusques au fond de l'ame:
Je te fais un aveu de mes vrais sentimens.

ÉRASTE.

Je n'ai rien à répondre à ces mots obligeans.

LÉANDRE.

Eraste, c'est assez jouir de ta surprise.
D'un secret à mon tour il faut que je t'instruise:
Une autre que Lucinde enchante tous mes sens ;
Rompre mon mariage est le but où je tends.

ÉRASTE.

Tu n'aimes pas Lucinde? ô ciel! qu'oses-tu dire?
Un objet si charmant!

LÉANDRE.

Apprends que je soupire
Pour un qui la surpasse, et qui sans contredit
Fait voir plus de mérite et montre plus d'esprit.

ÉRASTE.

Cela ne se peut pas; Lucinde est adorable.

LÉANDRE.

Ce qu'on aime, toujours nous paroît préférable :
Pour t'en convaincre ici je n'ai qu'à la nommer.

ÉRASTE.

Quel est donc cet objet si digne de charmer?

LÉANDRE.

C'est Eliante.

ÉRASTE.

Eliante?

LÉANDRE.

Oui, c'est elle que j'aime.

ÉRASTE.

Bon ! tu ris.

LÉANDRE.

Je dis vrai.

ÉRASTE.

Ma surprise est extrême.
Je frissonne pour toi quand je viens à penser
Quelle est la femme à qui tu t'oses adresser.
Dans quelle conjoncture ! et puisque tu m'obliges...

LÉANDRE.

Ne crains rien ; je suis né pour faire des prodiges.

ÉRASTE.

Ton mariage...

LÉANDRE.

Eh bien ?

ÉRASTE.

Doit se faire ce soir,

Et tu veux le rompre?

LÉANDRE.

Oui.

ÉRASTE.

Comment? sur quel espoir?

LÉANDRE.

C'est toi... c'est ton amour qui fait mon espérance :
Je te veux par mon art, aidé de ma prudence,
Faire épouser pour moi Lucinde qui t'a plu.
Il faut que cela soit, car je l'ai résolu.

ÉRASTE.

Léandre, absolument ton esprit extravague.

LÉANDRE.

C'est un dessein formé, ce n'est pas un plan vague.
Quand je te parle ainsi, je suis sûr du succès.

ÉRASTE.

Tu ne raisonnes pas les projets que tu fais.

LÉANDRE.

Je les fais réussir, et toi tu les raisonnes.

ÉRASTE.

Mais la chose avec toi dépend de trois personnes;
D'Eliante d'abord il te faut l'agrément,
Puis l'aveu de la nièce et mon consentement :
C'est une bagatelle?

LÉANDRE.

Oui, bagatelle pure,
Et je les obtiendrai, c'est moi qui te l'assure.
Je réponds de Lucinde, et son cœur m'est connu :

Elle veut comme moi voir notre hymen rompu.
A l'égard de sa tante elle est trop équitable
Pour ne pas approuver un accord raisonnable.
Pour toi, tu m'as instruit des secrets de ton cœur,
Et tu ne voudras pas refuser ton bonheur.

ÉRASTE.

Ton esprit confiant parle, tranche en oracle,
Et sans voir les écueils applanit chaque obstacle;
A son rapide essor il se laisse entraîner;
La tante en premier lieu t'enverra promener.

LÉANDRE.

Elle l'a déja fait, mais par pure grimaçe.
Je viens de déclarer ma flamme.

ÉRASTE.

Ah! quelle audace!

LÉANDRE.

Je suis allé plus loin; je t'ai proposé, toi,
Pour épouser sa niece et dégager ma foi.

ÉRASTE.

De quel front, à quel titre, as-tu fait ces avances?

LÉANDRE.

Mais à titre d'ami.

ÉRASTE.

C'est trop d'extravagance.

LÉANDRE.

Mais tu dois...

ÉRASTE.

Je ne dois ni ne veux me lier.

LÉANDRE.

Et moi, moi, pour tout bien, je veux te marier.
A prendre ce parti, c'est l'honneur qui t'invite:
Malgré toi je veux faire éclater ton mérite.
Avec de la naissance, à l'âge où tu te vois;
Propre et fait pour remplir les plus brillans emplois,
Dis, ne rougis-tu point d'être un grand inutile,
Et de grossir l'essaim des oisifs de la ville?
Du destin qui t'attend il faut remplir l'éclat;
Il faut prendre une femme, il faut prendre un état;
C'est là le seul parti qu'il te convient de suivre.
Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre:
Tu dois à tes amis, tu dois à tes parens,
A ton pays, à toi, compte de tes momens;
Tu dois les employer pour leur bien, pour ta gloire.

ÉRASTE.

Va, mon cher, je n'ai pas la vanité de croire
Que mes instans pour eux soient d'un aussi grand prix,
Et je puis les couler dans un repos permis;
Trop d'ennuis, trop de soins suivent le mariage.

LÉANDRE.

L'ennui, de l'indolence est plutôt le partage;
C'est un vide du cœur, né de l'inaction;
Il faut du mouvement, de l'occupation;
Des charges, des emplois qui remplissent ce vide;
Des devoirs dont la voix nous excite et nous guide:
A s'en bien acquitter on trouve un bien plus sûr,
Et pour un cœur bien fait le plaisir le plus pur.

Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Est celui d'être utile et cher à sa patrie.

ÉRASTE.

Le but de ce discours est d'engager mon cœur
A se sacrifier pour faire ton bonheur.
Beaucoup plus que le mien ton intérêt t'anime;
Et je fuis pour ne pas en être la victime.

LÉANDRE.

Non, à la fuite en vain tu veux avoir recours.

SCENE III.

LEANDRE, ERASTE, LUCINDE.

LÉANDRE.

Lucinde, promptement venez à mon secours;
Ce captif révolté refuse de vous suivre.
Rangez-le à son devoir: tenez, je vous le livre.
Vengez-vous, punissez son crime avec éclat;
C'est l'obliger lui-même, et c'est servir l'état.
Il a plus d'un secret important à vous dire;
Forcez-le de parler et de vous en instruire:
Mon aspect devant vous pourroit l'embarrasser;
Il est un peu timide, et je vais vous laisser.

SCENE IV.

ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Cette fuite soudaine a lieu de me surprendre:
Pour l'empêcher, monsieur, je me joins à Léandre.
Quitter ainsi les gens c'est vraiment déserter,
Et comme un fugitif nous devons vous traiter.

ÉRASTE.

Pardon; je voulois mettre à couvert ma personne,
Et je suis un poltron que le danger étonne.

LUCINDE.

Quel péril avec nous courez-vous donc, monsieur?

ÉRASTE.

J'en cours un si pressant qu'il fait trembler mon cœur.

LUCINDE.

Votre cœur est, Eraste, à l'abri des atteintes;
Et je m'étonne fort que vous ayiez ces craintes.

ÉRASTE.

Cette frayeur pourtant, à ne vous point mentir,
Est l'unique motif qui m'oblige à partir.

LUCINDE.

Quelle est donc cette peur que je ne puis comprendre?

ÉRASTE.

Vous voulez le savoir? il faut donc vous l'apprendre.
Je le dois d'autant plus que cet aveu sans fard

Va vous faire approuver et presser mon départ.
Je crains...

LUCINDE.

Que craignez-vous? achevez de m'instruire.

ÉRASTE.

Je crains de vous aimer, puisqu'il faut vous le dire.

LUCINDE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'aveu :
Cette crainte est nouvelle, et c'est sans doute un jeu.

ÉRASTE.

Non, Lucinde, elle est vraie, et dans mon caractere.
Vous savez à quel point ma liberté m'est chere;
Je risque de la perdre en restant près de vous :
Vos yeux ont sur mon ame un ascendant si doux
Que je ne puis vous voir sans en sentir du trouble :
Plus je le vois, et plus je le sens qui redouble.

LUCINDE.

Comment donc? vous jouez la passion au mieux!

ÉRASTE.

Cessez de plaisanter; rien n'est plus sérieux,
Plus réel, que l'aveu que je viens de vous faire.
Je mérite en effet toute votre colere :
Vous devez sans retour me bannir de vos yeux:
Moi-même je voudrois m'arracher de ces lieux;
Mais je sens, pour vous fuir, que j'ai trop de foiblesse.

LUCINDE.

Et moi, pour vous chasser, j'ai trop de politesse.

ÉRASTE.

Vous riez de me voir dans le piege arrêté.

LUCINDE.

Ce n'est là qu'une idée;

ÉRASTE.

Oh ! c'est la vérité.

LUCINDE.

Cela n'est pas, vous dis-je, et ne peut jamais être.

ÉRASTE.

Mais mon cœur...

LUCINDE.

Non, j'ai trop l'honneur de vous connoître;
Vous pouvez demeurer sans nul risque avec moi.
Pour mieux vous rassurer et vaincre votre effroi,
Sachez que pour l'hymen j'ai votre antipathie;
Je le crains.

ÉRASTE.

Cependant ce soir on vous marie;
Vous me dispenserez d'en être le témoin.

LUCINDE.

Demeurez hardiment; l'instant est encor loin.
Léandre et moi, monsieur, je veux bien vous l'apprendre,
Nous sommes tous les deux d'accord pour le suspendre.

ÉRASTE.

Votre tante...

LUCINDE.

A coup sûr m'accordera du tems:
Je suis jeune, et je puis attendre au moins deux ans.

Ecoutez, il me vient une idée excellente :
Je me fais de ce plan une image charmante ;
Vous l'allez approuver, monsieur, sans contredit.
Pendant ces deux ans-là, pour les mettre à profit,
Je veux faire avec vous mon cours d'indépendance.
Du véritable bien comme elle est la science,
Vous viendrez chaque jour m'en donner des leçons;
Et je veux par vous-même en être instruite à fonds.

ÉRASTE.

C'est un piege nouveau que vous voulez me tendre.
Au premier entretien mon cœur penche à se rendre :
Vous parlant tous les jours, pourra-t-il résister ?

LUCINDE.

Je vous jure, sur lui de ne point attenter.
Par la liberté...

ÉRASTE.

Non : je la perdrois moi-même,
En voulant près de vous établir son systême.

LUCINDE.

Ne craignez rien.

ÉRASTE.

Je sens, et je vois le danger.

LUCINDE.

Ce péril prétendu je dois le partager.
Si pour la liberté vous craignez, moi je tremble.
Pour soutenir ses droits unissons-nous ensemble ;
Déridez votre front ; un peu plus de gaieté :
Sur ce pied voulez-vous accepter le traité ?

ÉRASTE.

Tout le risque est pour moi dans l'accord que vous faites:
Vous ne hasardez rien, de l'humeur dont vous êtes.

LUCINDE.

Vous-même du danger vous êtes à l'abri,
Grace à l'éloignement dont vous êtes rempli.
Ne me refusez pas un bien que je souhaite,
Et pour la liberté formez une sujette
Qui ne vous fera pas sûrement déshonneur.

ÉRASTE.

Malgré moi je me rends à votre vive ardeur;
Mais à condition, pour calmer mes alarmes,
Que vous tempérerez le brillant de vos charmes
Dans les instructions que je vous donnerai.

LUCINDE.

Ce n'est qu'en négligé que je vous recevrai.

ÉRASTE.

Ma liberté redoute, en cette conjoncture,
L'éclat de la personne et non de la parure.
Vous ornez l'art vous-même. Ainsi mettez vos soins
A prendre un air sur-tout qui m'intéresse moins.

LUCINDE.

Oui, je vous le promets.

ÉRASTE.

Pour raisons plus pressantes,
Je rendrai mes leçons courtes et peu fréquentes.

LUCINDE.

Commençons. Donnez-moi la premiere à présent.

Quel est le vrai devoir d'un cœur indépendant?

ÉRASTE.

De fuir ce qui le gêne, et tout ce qui l'ennuie.

LUCINDE.

Sa regle?

ÉRASTE.

Son repos.

LUCINDE.

Sa loi?

ÉRASTE.

Sa fantaisie.

LUCINDE.

Oh! le mien, pour le coup, est dans son élément.

ÉRASTE.

On doit suivre son goût comme un amusement;
Mais dès qu'il prend racine et sitôt qu'il attache,
Comme un poison du cœur il faut qu'on l'en arrache.
Il faut...

LUCINDE.

Continuez, j'écoute avidement.

ÉRASTE.

Oui: mais vous regardez un peu trop fixement.

LUCINDE.

L'attention le veut, et le desir d'apprendre...

ÉRASTE.

Vos yeux sont si brillans, leur regard est si tendre,
Qu'en les fixant sur moi, les miens sont éblouis,
Et que je ne sais plus enfin ce que je dis.

A vos conditions c'est porter une atteinte.

LUCINDE.

Pour que vous n'ayiez plus à me faire de plainte,
Eh bien ! je vais baisser les yeux modestement
Quand vous me parlerez. Suis-je bien maintenant?

ÉRASTE.

Un souris fin échappe encore à votre bouche,
Qui, contraire à l'accord, trop vivement me touche.

LUCINDE.

Oh ! mon maître devient trop sévere aujourd'hui :
On ne peut regarder ni sourire avec lui.
Rendez-vous, je vous prie, un peu plus doux à vivre.

ÉRASTE.

Pardon ; mais je me sens hors d'état de poursuivre.
Je ne sais plus de quoi nous venons de parler.

LUCINDE.

Attendez : mon esprit va vous le rappeler.
Vous me parliez, je crois, du goût qui nous attache.

ÉRASTE.

Voilà ce que je crains, et cette peur m'arrache
D'auprès de vous.

LUCINDE.

Restez.

ÉRASTE.

Non ; je vous dis adieu.

LUCINDE.

Encore un mot avant de sortir de ce lieu.

ÉRASTE, *reculant toujours.*

Doucement : vous allez contre notre systême.
Se parler quand on veut, et se quitter de même,
Est la premiere loi qu'enjoint la liberté :
Si vous me retenez vous rompez le traité,
Et vous tyrannisez vous-même votre maître.

LUCINDE.

Soit. Je vous laisse aller ; mais vous fuirez peut-être.
Promettez de rester, et point de trahison.

ÉRASTE, *en fuyant.*

Je reviendrai, d'honneur, finir notre leçon.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LEANDRE.

ORONTE.

Oui, j'ai fait un effort; sur ta lettre pressante,
J'arrive ici malgré ma santé languissante.

LÉANDRE.

Cet excès de bonté me rend presque confus,
Mon pere...

ORONTE.

Laissons là les discours superflus.
Quel sujet en ces lieux demande ma présence?
Dis, parle; il faut qu'il soit d'une grande importance
Pour m'écrire en ce jour comme tu m'as ecrit;
Et des termes si forts...

LÉANDRE.

Il l'est, sans contredit,
Puisqu'il doit décider du bonheur de ma vie.

ORONTE.

Mon fils, par ce discours tu redoubles l'envie
Que j'ai de le savoir.

LÉANDRE.

Je ne puis m'expliquer
Que devant Eliante.

ORONTE.

Eh! bon, c'est se moquer.

LÉANDRE.

Excusez; mais elle est un témoin nécessaire;
Et je vais là-dessus la prévenir, mon pere.

ORONTE.

N'est-ce pas quelque trait d'extravagance?

LÉANDRE.

Non;
C'est plutôt, je vous jure, un effort de raison.

ORONTE.

De raison! De ta part?

LÉANDRE.

Oui, je veux vous surprendre
Dans votre appartement, où j'irai vous reprendre,
Allez vous reposer.

ORONTE.

Soit. Ne me trompe pas,
Ou crains de payer cher mon voyage et mes pas.

SCENE II.

LEANDRE.

La tante s'arme en vain d'un scrupule sévere,
Je compte en triompher par l'effort de mon pere.
Voyons d'abord la niece, et sachons le progrès
Qu'elle a fait sur Eraste. Il est pris, ou bien près.
Mais avant de porter le coup que je projette,
Je veux voir de mes yeux son entiere défaite.

SCENE III.

LEANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

Que fait ton maître? dis.

FRONTIN.

Lui-même n'en sait rien.
Mais vous le trahissez, et cela n'est pas bien.

LÉANDRE.

Je le sers bien plutôt de toute ma puissance.

FRONTIN.

Non; vous êtes jaloux de son indifférence:
Vous voulez la détruire.

LÉANDRE.

On t'a payé, maraud,

Pour parler aussi mal.

FRONTIN.

On me pendroit plutôt;
Je suis trop partisan de la douce paresse.

LÉANDRE.

Va, coquin, c'est le lot des gens de ton espece.

FRONTIN.

Elle est aussi celui des plus honnêtes gens.

LÉANDRE.

On y laisse ramper des faquins sans talens,
Sans esprit comme toi, né pour la nuit profonde;
Mais pour ton maître, en tout fait pour orner le monde,
C'est un meurtre; et je dois par raison arracher
Son mérite au repos qui semble le cacher.
On doit m'en tenir compte, on doit m'en rendre grace:
C'est créer les talens que de les mettre en place.
(*il sort.*)

FRONTIN, *seul.*

Ce discours-là me pique. Oh, parbleu! l'on verra
Qui sera le plus fin et qui l'emportera.

SCENE IV.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Votre chaise, monsieur, attend depuis une heure.

ÉRASTE.

J'ai changé de dessein, Frontin, et je demeure.

FRONTIN.

Ah! gardez-vous-en bien. Je dois vous avertir
Que de ces lieux, pour cause, il est bon de partir.

ÉRASTE.

Apprends-m'en la raison.

FRONTIN.

Puisqu'il faut vous la dire,
Contre votre repos tout le monde y conspire:
D'une chaîne éternelle on prétend vous lier;
Lucinde veut avoir cet honneur singulier.

ÉRASTE.

Non, Lucinde plutôt fuit l'hymen elle-même.
Je sais ses sentimens; elle suit mon système;
Et, dans la liberté pour affermir son cœur,
Moi-même je l'instruis et suis son précepteur.

FRONTIN.

Son écolier plutôt. Vous en êtes la dupe;
On vous trompe: je plains l'erreur qui vous occupe.
Tous pour vous marier se sont donné le mot:
On vouloit, qui plus est, me mettre du complot.

ÉRASTE.

Qui? toi?

FRONTIN.

Moi. Ce n'est pas un conte que je forge.
Marton, monsieur, Marton, la bourse sur la gorge,
A voulu me séduire et surprendre ma foi:

Elle auroit triomphé d'un autre que de moi;
Mais vous me connoissez, je suis incorruptible.

ÉRASTE.

Ta main a refusé l'argent? est-il possible?

FRONTIN.

Non; je l'ai pris, monsieur; mais protestant tout haut
Que je vous presserois de partir au plutôt.
A tenir mon serment je suis garçon fidele:
J'en crois mon intérêt; mais sans trahir mon zele.

ÉRASTE.

Lucinde ne doit pas sitôt prendre un mari:
La noce est différée.

FRONTIN.

On la fait aujourd'hui.
Je ne débite pas une fausse nouvelle;
On y travaille à force; et des filles comme elle
On ne prépare pas l'hymen impunément.
Il lui faut un époux, ce soir, absolument.
Léandre, qui veut fuir ce nœud qui le menace,
Tâche secrètement de vous mettre à sa place.
Si vous n'y prenez garde il y réussira:
Lucinde le seconde, et s'en flatte déja.

ÉRASTE.

Lucinde?

FRONTIN.

Oui, j'en suis sûr: c'est un tour effroyable.
Une jeune héritiere, et riche autant qu'aimable,
Veut que de tant de biens vous soyez possesseur,

Et cette même nuit! Quel chagrin! quelle horreur!

ÉRASTE.

Tu peins cette disgrace et cette perfidie
Avec des traits, Frontin, qui m'en donnent envie.

FRONTIN.

Je suis bien mal-adroit; ce n'est pas mon desir.

ÉRASTE.

En formant ce lien, ce qui me fait frémir
C'est qu'il faut avec lui subir vingt autres chaînes.
Des amis importuns viendront combler mes peines.
D'une charge leur main voudra me décorer;
En me désespérant ils croiront m'honorer,
Disant qu'il faut un rang, que c'est par là qu'on brille.

FRONTIN.

Ajoutez à cela des procès de famille;
C'est un tissu de soins qui ne finiront pas.

ÉRASTE.

Je ne balance plus: viens, partons de ce pas;
Je n'ai que cet instant pour éviter l'orage:
Sauvons ma liberté prête à faire naufrage.

FRONTIN.

Oui, Frontin comme vous est pour le célibat.
Vive, pour être heureux, un homme sans état,
Qui toujours satisfait, sans procès, sans tendresse,
Sans femme, sans emploi, sans maître ni maîtresse,
Exempt de créanciers, de soin et de devoir,
Se leve le matin pour se coucher le soir.

ÉRASTE.

Je ne veux pas ici m'arrêter davantage.

De Lucinde sur-tout je dois fuir le visage:
Contre lui ma raison est un foible soutien;
Et si je la revois je ne réponds de rien.

FRONTIN.

On vient: fuyons; c'est elle.

ÉRASTE.

Ah! Frontin, je l'ai vue;
Il n'est plus tems.

FRONTIN.

J'enrage, et ma peine est perdue.

SCENE V.

ÉRASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Eraste, je vous cherche.

ÉRASTE.

Et je ne vous fuis pas,
Malgré tout le danger de revoir vos appas.

LUCINDE.

Marton vient de m'apprendre un secret qui m'enchante;
Léandre est amoureux.

ÉRASTE.

De vous?

LUCINDE.

Non, de ma tante:
Il aspire à sa main; puisse-t-il l'épouser!

Mon transport...

ÉRASTE.

Le dépit pourroit bien le causer.

LUCINDE.

Non, ma joie est sincere et doit faire la vôtre :
Nous en serons, monsieur, plus libres l'un et l'autre.

ÉRASTE.

Moi, je le serai moins ; rien ne me retenant,
Il faut que je vous aime indispensablement.

LUCINDE.

Je vous l'ai déja dit, je crains peu la menace :
Votre cœur n'oseroit...

ÉRASTE.

Il aura cette audace :
Le moindre mot flatteur lui fait franchir le pas ;
Je vous en avertis, ne vous y jouez pas.

LUCINDE.

Mais le respect suivra votre flamme naissante.

ÉRASTE.

Oui.

LUCINDE.

S'il est vrai, ce pas n'a rien qui m'épouvante,
Eraste, vous pouvez le franchir hardiment ;
Et c'est sans badiner que je parle à présent.
L'amour respectueux flatte plus qu'il n'irrite,
Et peut tout espérer, aidé d'un vrai mérite.

ÉRASTE.

Vous changeriez de ton si vous me connoissiez ;

Loin d'écouter mes vœux, vous les rejetteriez.
Sachez que mon amour sera d'un caractere
Qui va vous effrayer ; je dois être sincere :
Ce feu, né malgré moi, va vous désespérer;
Je vais dans mes transports, je vais... vous adorer.

LUCINDE.

Adorez; en amour l'excès jamais n'offense.

ÉRASTE.

Ma flamme ira pour vous jusqu'à l'extravagance.

LUCINDE.

Ah! vous flattez mon cœur par l'endroit le plus doux.

ÉRASTE.

Attendez-vous sans cesse aux accès les plus fous.

LUCINDE.

Bon! je suis pour l'amour qui tient de la manie:
Quand on m'aime je veux qu'on m'aime à la folie,
Et que l'on extravague.

ÉRASTE.

Eh bien! en ce cas-là
Vos vœux seront remplis: j'extravague déjà;
Je vais être constant au point d'être incommode.

LUCINDE.

Quoi! vous serez fidele en dépit de la mode?
Que vous redoublerez mon estime pour vous!

ÉRASTE.

Pour comble de tourment mon cœur sera jaloux.

LUCINDE.

Jaloux?

ÉRASTE.

A la fureur.

LUCINDE.

Ma joie est incroyable,
Et ce trait à mes yeux va vous rendre adorable.
La jalousie, Eraste, est le sel de l'amour;
Il est fade sans elle, et n'a qu'un froid retour;
Elle en est, qui plus est, la preuve convainquante:
Il faut qu'elle soit même injuste, extravagante;
Celle qui ne l'est pas est digne de mépris:
Plus elle est mal fondée, et plus elle a de prix.

SCENE VI.

LUCINDE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

MARTON, *à Lucinde.*

Tout est perdu; je viens, la tristesse dans l'ame,
Je viens pour vous chercher de la part de madame.

LUCINDE.

Pourquoi?

MARTON.

Mademoiselle, on n'attend plus que vous;
Léandre sans délai va se voir votre époux;
Son pere est arrivé tout exprès pour conclure;
Madame, du contrat presse la signature.

ÉRASTE.

Quelle nouvelle! O ciel! elle glace mes sens.

LUCINDE.

Toute ma joie expire à ces mots foudroyans.
Quelle noce fatale !

ÉRASTE.

Ah ! votre effroi me charme.
Léandre vous déplaît puisqu'elle vous alarme :
Voilà ce qu'en secret je brûlois de savoir.

LUCINDE.

Et voilà ce qui fait mon juste désespoir.

ÉRASTE.

Pour rompre ce lien que votre ame redoute,
Parlez, j'oserai tout, quelque effort qu'il m'en coûte.

LUCINDE.

Ce seroit m'affranchir d'un supplice cruel.

ÉRASTE.

Quel moyen employer?

MARTON.

Mais un très naturel.
Vous avez pour Lucinde une estime très grande;
A sa tante, monsieur, faites-en la demande;
A votre empressement on pourra l'accorder,
Si Léandre sur-tout daigne vous seconder.

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Fuyez plutôt; prenez vers Paris votre course,
Ou vous êtes perdu sans espoir de ressource.

MARTON.

Le mariage au fond est ce qu'on veut qu'il soit:
Dans le monde, monsieur, tous les jours on le voit.

Son joug est si léger qu'on le porte sans peine;
Il autorise même une liberté pleine;
Et du ton, en un mot, dont on vit à présent,
C'est de tous les états le plus indépendant.

LUCINDE.

Je me consolerois si j'allois être unie
Au destin d'un époux dont je serois chérie.

ÉRASTE.

Si l'ardeur d'un amant qui n'adore que vous
Peut avoir cette gloire, il est à vos genoux.

MARTON.

Pour le coup l'y voilà.

FRONTIN, *à Eraste.*

Quel est votre délire!
Que faites-vous, monsieur?

ÉRASTE.

Ce que l'amour m'inspire.

LUCINDE.

Quoi! l'hymen n'a plus rien d'effrayant à vos yeux?

ÉRASTE.

Non; j'attends de lui seul un bonheur précieux:
Votre frayeur pour lui...

LUCINDE.

Diminue; et sa chaîne,
Partagée avec vous, me fera moins de peine.

ÉRASTE.

Ces mots comblent mes vœux, et passent mon espoir.

MARTON.

Je suis charmée.

FRONTIN.

Et moi, je suis au désespoir.

SCENE VII.

LEANDRE, ERASTE, LUCINDE, FRONTIN, MARTON.

LÉANDRE.

Que vois-je ! quel coup-d'œil ! l'attitude est charmante.
(*à Eraste.*)
Non, demeure à ses pieds; ce spectacle m'enchante:
C'est où je te voulois pour ta gloire et mon bien.

ÉRASTE.

S'il tient à ma défaite il n'y manque plus rien.

LÉANDRE.

Hem ! tu ne pars donc plus?

ÉRASTE.

Non, je t'en remercie;
Je te dois et ma joie, et mon être, et ma vie.

LÉANDRE.

Ta fiere indépendance avec ta liberté
N'est donc plus un trésor par toi si regretté?

ÉRASTE.

Non : j'étois insensé. Quelle folie extrême
De mettre son bonheur dans un si faux système !

Eh ! peut-on être heureux quand l'ame ne sent rien ?
C'est dans le sentiment qu'est le souverain bien ;
Oui, c'est lui seul qui touche, intéresse, remue,
Qui fait passer du cœur son charme dans la vue;
L'amour en est le pere, il peut seul l'animer;
Et pour savoir sentir il faut savoir aimer.

LÉANDRE.

Je suis..

MARTON.

Vous oubliez que le péril vous presse,
Et que pour vous unir madame attend sa niece.

ÉRASTE.

Une juste frayeur succede à mon transport.
Eliante et ton pere...

LÉANDRE.

A présent je suis fort.
N'appréhende plus rien ni de l'un ni de l'autre.

ÉRASTE.

Ton hymen...

LÉANDRE.

Je le romps pour conclure le vôtre.
Du succès, mes amis, je ne dois plus douter,
Eliante... Elle vient.

ÉRASTE.

Je vais me présenter.

LÉANDRE.

Modere un peu l'ardeur qui de ton cœur s'empare;
Il faut qu'à ton aveu mon esprit la prépare.

Eloignez-vous tous deux pendant quelques instans;
Et vous reparoîtrez quand il en sera tems.
A mon pere, Marton, va, dis, sans plus attendre,
Qu'il est ici par moi supplié de se rendre.

SCENE VIII.

ELIANTE, LEANDRE.

ÉLIANTE.

Votre pere, monsieur, qui vient de me parler,
M'a dit que votre cœur devoit lui révéler
Un secret devant moi d'une importance extrême.
Quel est donc ce secret qui m'étonne moi-même,
Et suspend le contrat que mon ordre a pressé,
Quand on doit le signer et qu'il est tout dressé?

LÉANDRE.

J'ai pris ici tantôt soin de vous en instruire.

ÉLIANTE.

Il m'est donc échappé: daignez me le redire.

LÉANDRE.

Volontiers. Je me plais à vous le répéter:
C'est mon ardeur pour vous, que rien ne peut domter.

ÉLIANTE.

Rappelez-vous, monsieur, que je l'ai condamnée;
Que, par bonté pour vous, je vous l'ai pardonnée,
Et qu'un pareil secret doit être enseveli.

LÉANDRE.

Non, mes feux sont trop beaux pour rester dans l'oubli.
Cet amour est ardent autant qu'il est sincere;
Et je veux qu'il éclate en présence d'un pere.

ÉLIANTE.

Ah! je vous le défends.

LÉANDRE.

Je ne puis obéir:
Pour le lui déclarer, je l'ai fait avertir.

ÉLIANTE.

Pouvez-vous à ce point porter l'extravagance?

LÉANDRE.

Je fais plutôt par là, je fais voir ma prudence;
Et mes desirs sont tels qu'il les approuvera,
Et qu'à me rendre heureux il vous engagera.
Il s'avance; et je vais...

ÉLIANTE.

Arrêtez, je vous prie.
A quoi m'expose ici sa folle étourderie!

SCENE IX.

ORONTE, LEANDRE, ELIANTE.

LÉANDRE.

Mon pere, soyez juge entre madame et moi.

ORONTE.

De quoi s'agit-il donc? Mon fils, explique-toi.

LÉANDRE.

Pour elle, dans ce jour mon ame est pénétrée...

ÉLIANTE.

Non, ne le croyez pas. Sa raison égarée...

LÉANDRE.

Mon pere, dans mes vœux vous devez m'approuver.
Ma raison est très saine; et pour vous le prouver,
De la plus vive ardeur je brûle pour madame;
Et cette passion tient si fort à mon ame
Qu'on ne peut l'en tirer sans m'arracher le jour.
Doit-elle s'offenser d'un si parfait amour?

ORONTE.

Je suis surpris! Comment! Tu n'aimes pas sa niece?

LÉANDRE.

Un autre la recherche, un autre a sa tendresse;
Et madame est plutôt le choix qui me convient.

ÉLIANTE, *à Oronte.*

N'écoutez pas, monsieur, les discours qu'il vous tient.

ORONTE.

Pardon; mais je fais plus, j'y donne mon suffrage.
Je n'aurois jamais cru que mon fils fût si sage.

ÉLIANTE.

Vous l'approuvez, monsieur?

ORONTE.

Madame, tout-à-fait.
Il ne pouvoit jamais faire un choix si parfait.
Son amour trouve en vous esprit, beauté, sagesse;
Tout ce qui peut flatter et fixer sa jeunesse.

LÉANDRE.

Vous l'entendez, madame. Ah! quel pere charmant!
J'étois bien sûr d'avoir son applaudissement.

ÉLIANTE.

A Léandre, monsieur, Lucinde est destinée.

LÉANDRE.

Eraste peut lui seul la rendre fortunée.

ORONTE.

Eraste est digne d'elle.

LÉANDRE.

Il l'aime.

ÉLIANTE.

Il n'en est rien:
Pour croire ce prodige, on le connoît trop bien.

LÉANDRE.

Posséder votre niece est le bien qu'il desire :
Lui-même qui paroît peut mieux vous en instruire.

SCENE X.

ORONTE, ERASTE, LEANDRE, ELIANTE, LUCINDE, FRONTIN, MARTON.

ÉRASTE.

Oui, mon bonheur dépend d'être votre neveu:
Jugez de mon amour, puisqu'il fait cet aveu.

ÉLIANTE.

Il m'étonne en effet! Que ma niece prononce;

Mon sentiment sera conforme à sa réponse.

ORONTE.

Elle doit le choisir ; mais à condition
Que, pour mieux cimenter cette heureuse union,
Il va prendre une charge, et remplir son mérite.
L'état y doit gagner, et tout l'en sollicite.

ÉRASTE.

Pour obtenir sa main, à tout je me soumets.

LÉANDRE, *à Lucinde.*

La France vous sera redevable à jamais.

ÉLIANTE, *à Lucinde.*

Acceptez-vous, monsieur? Rompez donc ce silence;
Répondez.

LUCINDE.

Ma tante... Oui, pour le bien de la France.

LÉANDRE, *à Eliante.*

Ce miracle pourtant c'est moi qui l'ai produit;
De cette tête folle il est le sage fruit.
J'attends de cet effort la juste récompense:
Elle est en votre main. Votre ame encor balance?
Mais vous ne pouvez plus reculer mon bonheur;
Mon pere, mon amour, tout parle en ma faveur.

ORONTE, *à Eliante.*

Formez ce double nœud.

ÉLIANTE.

Le puis-je avec décence?
La raison...

LÉANDRE.

Est pour moi.

ÉLIANTE.

Le peu de convenance...

ORONTE.

La différence d'âge est foible entre vous deux.

ÉLIANTE.

Et d'un second hymen le ridicule affreux.

LÉANDRE.

D'une humeur trop sévere, oh! vous donnez des preuves.
Je vous demande grace au nom de tant de veuves...

ORONTE.

Sans vous qui l'arrêtez, mon fils va se perdre.

LÉANDRE.

Oui.

ORONTE.

Je vous supplie en pere, et vous presse en ami.

LÉANDRE.

Joignez-vous tous à moi.

LUCINDE.

Pour éviter ce blâme,
Ma tante, rendez-vous.

ÉRASTE, FRONTIN, MARTON.

Rendez-vous donc, madame.

ÉLIANTE.

Vous donnez tous l'alarme à mon cœur agité.

LÉANDRE.

Madame, épousez moi par générosité.

ORONTE.

Rien ne peut le sauver que votre main offerte.

ÉLIANTE.

Je la lui donne donc pour éviter sa perte.

LÉANDRE.

Vous y venez pourtant ! en vain vous résistiez !
Je vous l'avois bien dit que vous m'épouseriez.

FIN DU SAGE ÉTOURDI.

EXAMEN

DU SAGE ÉTOURDI.

L'Auteur fut d'abord très embarrassé pour trouver un titre à cette piece : l'ayant conçue et exécutée sans avoir une idée bien nette des caracteres qu'il vouloit peindre, il y régnoit un vague qui le mettoit presque dans l'impossibilité d'indiquer sa véritable intention. Quel devoit être le personnage principal? étoit-ce l'égoïste Eraste? étoit-ce l'étourdi Léandre?

La piece fut donnée pour la premiere fois sous le nom de *la Comédie sans Titre*, ensuite elle prit celui de *l'Indépendant*; bientôt après, Boissy voyant que le rôle de Léandre produisoit plus d'effet que celui d'Eraste, il appela définitivement son ouvrage *le Sage Etourdi*. Ce dernier titre ne vaut pas mieux que les précédens ; il a le défaut de ne pas présenter une idée nette : l'auteur veut-il parler d'un étourdi qui est en même tems sage, ou d'un étourdi qui, sans s'en douter, agit sagement? Après avoir lu la piece on ne se trouve guere en état de décider entre ces deux interprétations ; ce qui prouve que la conception premiere manque de suite et de vérité.

Léandre, destiné à épouser Lucinde, devient amoureux de la tante de cette jeune personne, et attend le jour même où son mariage doit se faire pour déclarer

son amour : voilà une étourderie un peu forte. Cependant le héros ne doute de rien; il a pensé à pourvoir Lucinde; et, pour remplir ce procédé, il a jeté les yeux sur Eraste, homme plus âgé que lui, qui s'est fait un système d'indépendance peu différent de l'égoïsme. Ce personnage ne veut aucun emploi, quoiqu'on reconnoisse en lui les plus grands talens; il ne vit que pour lui; sa doctrine est de fuir ce qui le gêne et ce qui l'ennuie, de ne prendre pour regle que son repos, et pour loi que sa fantaisie. Par un hasard fort heureux, l'indépendant Eraste devient amoureux de Lucinde; celle-ci répond à son amour, et le préfere à un jeune homme : ainsi tous les projets de l'étourdi s'accomplissent sans qu'il se donne beaucoup de peine. Il n'y a plus qu'une difficulté à surmonter, c'est de vaincre la répugnance de la tante à donner sa main à Léandre; mais dans les comédies ces sortes d'obstacles n'arrêtent pas long-tems : tous les autres acteurs étant d'accord se réunissent contre Eliante, qui cede à leurs instances et peut-être à un penchant secret.

Si de l'ensemble de cette piece on passe aux détails, on ne sera guere plus satisfait. Aucun incident, aucun obstacle ne suspend réellement les évènemens : tout est l'effet du hasard, ou se passe en explications dont le spectateur prévoit le résultat. Dans le premier acte, Léandre est prêt à déclarer son amour à la tante; une visite interrompt cet entretien; et l'acte finit sans que la piece ait fait un pas. Les explications du second acte sont plus agréables et plus dramatiques; il y a de l'esprit, de la légèreté, et de la grace dans la déclaration

d'amour de Léandre, dans sa scene avec Eraste, et dans l'entretien de ce dernier avec Lucinde. Le dénouement n'est pas amené avec beaucoup d'art; cependant quand on a pu se prêter aux invraisemblances qui précedent, on passe facilement sur la derniere, qui du moins est rapide, et ne laisse presque pas le tems de la réflexion.

Cette piece n'eut aucun succès dans sa nouveauté; elle a reparu depuis que le goût de la bonne comédie a dégénéré, et s'est maintenue au théâtre malgré tous ses défauts. Le style est vif et rapide; et cette qualité, si nécessaire au théâtre, ferme les yeux du spectateur sur les négligences et les incorrections.

FIN DE L'EXAMEN DU SAGE ÉTOURDI.

LE BABILLARD,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE BOISSY,

Représentée pour la premiere fois
le 16 juin 1725.

ACTEURS.

LÉANDRE, babillard et amant de Clarice.
VALERE, parent de Léandre et son rival.
CLARICE, jeune veuve.
CÉPHISE, tante de Clarice.
DAPHNÉ, voisine de Clarice.
HORTENSE, sœur de Daphné.
ISMENE, amie de Céphise.
MÉLITE, babillarde.
DORIS, autre babillarde.
NÉRINE, suivante de Clarice.
LA FLEUR, laquais.

La scene est à Paris, chez Clarice.

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre... Ah! quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus; je sens un mal de tête affreux.
Il n'a point déparlé pendant une heure entiere.
Par bonheur, à la fin je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit sans façon
Lui donner son congé. Si j'avois été crue
Vous l'auriez fait, madame, à la premiere vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin
Qu'on ne peut arrêter sitôt qu'elle est en train;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrètement la chaleur qui la guide;
De guerre, de combats, cent fois vous étourdit,

Et répete vingt fois ce qu'il a déja dit;
Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien.

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce tems me semble un siecle; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayiez dessein de vous unir à lui,
Etant si différens d'humeur, de caractere.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire;
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi je trouverois son parent préférable:
Valere est le plus jeune et le plus raisonnable;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je pense comme toi. Tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh! madame, de grace,
N'êtes-vous pas veuve?

CLARICE.

Oui; mais je dois ménager

Cette tante qui m'aime et veut m'avantager :
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage.
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismene, son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui, pour sa valeur,
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NÉRINE.

Valere est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez-vous épouser...

CLARICE.

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte dès ce soir, sans plus long-tems attendre.
Quel maître! il voudroit seul parler dans le logis!
Ce seroit un tyran qui, tout le jour assis,
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service:
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, madame, est un monstre en ménage;
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le babillage.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir en même tems de votre léthargie,
Agir, faire parler une commune amie:
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense sa sœur.

NÉRINE, *voyant paroître Daphné et Hortense.*

L'une et l'autre s'avance.

SCENE II.

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi! vous vous mariez et ne m'en dites rien,
A moi, chere voisine!... Oh! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle!

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle:

Vous sortez du veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain au plus tard vous épousez Léandre.

HORTENSE, *à Clarice.*

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre:
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE, *à part.*

Il est bon là, ma foi!

CLARICE, *à Hortense et à Daphné.*

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sais pour m'obtenir qu'il fait agir Ismene;
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre le premier auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise
Pour la faire changer de résolution.
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zele,
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant. Je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir :
S'il nous rencontre ensemble...

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractere.
Il est chargé pour vous d'une commission;
Mais il ne quitte pas sitôt une maison :
Il dit toujours, Je sors, et toujours il demeure;
Ne parlât-il qu'au suisse, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait l'avez-vous oublié?
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié
Il fut voir le matin Doris, grande parleuse,
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse :
Le trio de jaser fit si bien son devoir
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaseroit encor, si le discret Léandre
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre;
Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier!

HORTENSE, *à Nérine.*

S'il ne trouvoit personne?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne:
Partons.

HORTENSE, *à Clarice.*

Ma sœur et moi nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi dans le Marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ, *entendant du bruit en dehors.*

Quelqu'un monte... C'est lui; car j'entends parler haut.
(*montrant à Clarice et à Hortense une sortie opposée au côté par lequel Léandre doit entrer.*)
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plutôt.
(*elle sort avec Clarice et Hortense.*)

NÉRINE, *seule.*

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusque-là qu'étant seul il jase avec lui-même.

SCENE III.

LEANDRE, NERINE.

LÉANDRE, *à part, sans voir d'abord Nérine.*

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler:
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose;
Et ne dit-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait; et comme le Marquis

Me disoit l'autre jour en allant chez Julie...

NÉRINE.

A qui parle monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi?... Bon jour, ma mie.
Comment te portes-tu?... Fort bien?... J'en suis ravi!
Ta maîtresse de même? et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part; mais, morbleu! personne n'est chez elle,
Pas le moindre laquais: j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.
Hier encor, hier je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.
Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement;
Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent;
Du faubourg Saint-Laurent, sans presque prendre haleine,
Au faubourg Saint-Antoine et tout près de Vincenne;
Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denis;
Du faubourg Saint-Denis dans le Marais; et puis
En cinq heures de tems faisant toute la ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'Isle;
De là je vins tomber au faubourg Saint-Germain;
Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, *avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;
De la rue au marché; puis je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier;

J'ai monté, descendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage;
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
Pour madame et pour moi fait chauffer un bouillon.
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un cavalier, que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle
Qu'elle en a la migraine, et que pour s'en guérir
Tout-à-l'heure, monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent guere.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu! je saurois bien... Profitez de l'avis;
Et parlant à des gens qui passent votre sphere,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considere;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le roi;

Que Clarice auroit tort de préférer Valere,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une maniere;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti;
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse:
Ta maîtresse a trente ans et moins de gentillesse;
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe, et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu; je vais agir pour mon gouvernement.
Oh! Valere en sera la dupe sûrement...
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.
(*elle sort.*)

SCENE IV.

VALERE, LEANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, et son aspect me blesse...
Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent.
(*à Valere.*)
Ah! vous voilà, monsieur? J'en suis charmé vraiment.

C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse,
J'apprends que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le gouvernement
Qui, par la mort d'Enrique, est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent!...
(*Après un court silence, voyant que Valere ne répond rien.*)
Vous vous taisez?

VALERE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, monsieur, parleur très agréable.
Vous avez tort pourtant de vous mettre en courroux,
Vous savez que je suis officier comme vous?

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques; à d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois lieutenant tu n'étois que cadet.
J'ai vu trente combats, vingt sieges, six batailles;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles;
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, bourgeois, je me suis ennobli par mon bras...
Je n'oublierai jamais ma premiere campagne...
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... C'étoit en sept cent trois...

A cinq heures du soir... quatorzieme du mois...
L'affaire fut très vive, et j'y fis des merveilles.
Alidor y laissa l'une de ses oreilles:
Il a joué depuis jusqu'à son régiment,
Autrefois colonel et commis à présent.
Connois-tu pas sa femme? elle est encor piquante!
J'étois hier chez elle où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caën?
Elle est belle! Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots...

VALERE.

Mais, monsieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne...
Quant au gouvernement le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espece;
Frippons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous main le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet
Qui se fourre partout, à l'état très utile,
Officier à la cour, espion à la ville.
Un jeune abbé qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal
Une lettre aujourd'hui d'une certaine dame
Qui connoît le ministre et peut tout sur son ame,
Parente de Cloris... Je ne dis pas son nom:

Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle ce matin, sans plus long-tems remettre,
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALERE, *à part.*

Parente de Cloris... C'est Constance, ma foi !
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappelé son idée ;
Il le faut prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée ;
Et quand même la cour, par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALERE.

Elle vous rend justice.
Votre...

LÉANDRE.

Votre?... Ecoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encore plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux ;
N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.
De ma complexion je parle peu pourtant :
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon avocat j'aurois plaidé moi-même

Mes causes, quoiqu'il soit d'une éloquence extrême,
Car il dit ce qu'il veut ; il est orateur né.
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré.
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille ;
Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui
Qui parle plus long-tems, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh ! sur lui vous auriez remporté la victoire :
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cede au talent de parler ;
Et sache qu'en amour aussi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire.
Par-là l'on persuade, et l'on se fait aimer :
On méprise ces gens qui lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire aussi bien qu'en amours,
Agir, quand il le faut, vaut mieux que les discours.
Le trop parler, monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire...
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans
Qu'entendant mes discours, qui passoient ma portée,

Un jour, il m'en souvient, ma grand'mere enchantée
Me prit entre ses bras...

VALERE, *voyant venir La Fleur.*

Quel est donc ce laquais?

SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA FLEUR,

LA FLEUR, *bas, à Léandre.*

Monsieur l'abbé m'envoie; il vous attend.

LÉANDRE, *bas.*

J'y vais...

(*La Fleur fait quelques pas pour s'en aller, et Léandre continue son discours à Valere.*)

Puis me tint ce propos...

VALERE, *lui montrant La Fleur.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, *revenant sur ses pas, à Léandre.*

Monsieur, il va sortir; dépêchez.

LÉANDRE.

Tout-à-l'heure.

(*La Fleur s'en va.*)

SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent.
Ce qu'on retient alors reste profondément:
C'est une cire molle où tout ce qu'on applique
S'écrit... Si comme moi vous saviez la physique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,
Les atomes...

VALERE, *à part.*

Il va se perdre dans le vide!

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit;
La matiere subtile... elle me réjouit!
C'est une belle chose encore que l'histoire!
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire;
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre;
Et Darius le grand qui mit Thebes en cendre...
Dans la vivacité je crois que je confonds?

VALERE, *avec ironie.*

Ma foi! vous excellez pour les digressions,

Et j'admire votre art à changer de matieres
Par des transitions insensibles, légeres;
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE, *à part.*

Il me brouille toujours.

SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, NERINE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;
Mais il entre, messieurs, nombreuse compagnie:
La tante de Clarice arrive maintenant;
Ismene l'accompagne; Hortense au même instant
Rentre, et sa sœur la suit; Doris, avec Mélite,
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite...
(*à Léandre.*)
Vous les entretiendrez; elles ne sont que six,
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers; je saisis l'occasion propice:
Je vole vers la tante, et je cours l'embrasser,
(*à Valere.*)
Et lui donner la main... Je vous laisse y penser.
Adieu, monsieur.

SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

Que croire?

NÉRINE.

Allez; quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protege, et cela vous suffit.

VALERE.

Et ta maîtresse?

NÉRINE.

Elle est pour vous sans contredit,
Si le gouvernement...

VALERE.

Va, mon affaire est bonne;
Et je sors de ce pas pour voir une personne
Dont notre babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir,
Dans le tems que lui-même entretiendra ces dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NÉRINE.

Rentrons... J'entends nos gens qui parlent en chorus.
(*elle s'en va d'un côté, et Valere sort d'un autre.*)

SCENE IX.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MELITE.

DORIS *et* MÉLITE, *ensemble, en entrant les premieres, à Hortense.*

Nous nous rendons, madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu d'elles six.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'écouter,
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ, *à Doris.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée en miniature!
(*bas, à Hortense.*)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec lenteur, à Doris.*

Elle vous sied.

LÉANDRE, *à Doris.*

Cela vous donne un air frippon!

HORTENSE, *aux cinq autres femmes.*

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arriere saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au bal; c'est là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Dites-nous un peu ça: plus qu'on ne sauroit croire
J'ai l'esprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNÉ.

Oh! vous parlez si bien que je suis toute oreille!
(*à part.*)
Son ton de voix m'endort, et déja je sommeille.

LÉANDRE, *à Céphise.*

Je ne dis rien.

ISMENE *et* DORIS, *ensemble.*

Paix!

LÉANDRE.

Paix !

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'amour,
Certaine dame au bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au bal de l'opéra ?

CÉPHISE.

Sans doute... Un mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verts messieurs !

CÉPHISE.

La dame en question...
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune marquise ?

ISMENE, *à part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Un instant; attendez. Celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh ! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE, *à Céphise.*

C'est Chloé?

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractere!

MÉLITE, *à Céphise.*

C'est Clorinde?

LÉANDRE, *à Céphise.*

Ou Lucile?

CÉPHISE.

Eh! d'un esprit moins prompt...

LÉANDRE.

Mais, sans vous interrompre...

CÉPHISE, *à part.*

Encore il m'interrompt!

LÉANDRE.

Permettez-moi...

CÉPHISE.

Je prends le parti de me taire,
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visiere.

LÉANDRE.

Moi, madame? j'en suis incapable.

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire parlons tour-à-tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit!

La conversation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen si monsieur saisit toujours la balle?

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNÉ, *bas.*

Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.

DORIS, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames, irez-vous à la piece nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMENE, *à Doris.*

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE, *à Léandre.*

Le Babillard, monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,

Et je ferai ce soir faux-bond à l'opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu! j'y veux mener le chevalier Caquet,

Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce théâtre-là pourtant je ne vais gueres.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, monsieur, qu'ayant tant de lumieres...

LÉANDRE.

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joué dans les Fureurs d'Oreste...
(*déclamant.*)
«Tiens, tiens, voilà le coup...»

MÉLITE.

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh! j'y ris, sur ma foi,
Du meilleur de mon ame, et sans savoir pourquoi.
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau semblable?
Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant?
Polichinelle encore est fort divertissant!
Ma foi! vive Paris, c'est une grande ville!

MÉLITE. *à Cephise.*

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Araminte?

DORIS *et* MÉLITE, *ensemble.*

Madame, elle est...

LÉANDRE.

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE, *à Doris.*

Il tient bien sa parole!

MÉLITE, *à Léandre.*

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

ISMENE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort.

DORIS, *à Mélite.*

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation.

DORIS, *à Céphise.*

Vous l'a-t-on dit?

LÉANDRE, *interrompant Céphise qui étoit prête à répondre à Doris.*

Avec votre permission.

CÉPHISE.

Eh! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie.

DAPHNÉ, *bas, a Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE, *à Doris.*

Un mot.

MÉLITE, *à Céphise.*

Elle est en Picardie...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Oh! je suis son cousin...

DORIS, *à Mélite.*

Par le dernier courier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Au troisieme degré...

MÉLITE, *à Céphise.*

Jusqu'au mois de janvier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je sors d'un sang bourgeois...

DORIS, *à Céphise.*

Elle vient de m'écrire...

MÉLITE, *à Céphise.*

Je dois...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais...

MÉLITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je le suis...

DORIS.

Elle épouse un conseiller d'Amiens...

MÉLITE.

J'y dois aller bientôt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Du côté de ma mere...

DORIS.

C'est un riche parti...

MÉLITE.

Je pars avec mon frere.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames...

LÉANDRE. *l'interrompant.*

Il est sûr...

CÉPHISE.

Mais, monsieur...

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Tenez bon!

LÉANDRE, MÉLITE *et* DORIS, *ensemble.*

Madame...

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

(*Léandre, Mélite, Doris, Céphise, et Ismene parlent tous à la fois.*)

LÉANDRE, *aux six femmes.*

On me conteste en vain ce que je certifie:
On ne m'apprendra pas ma généalogie;
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque cent et cent fois mon pere me l'a dit.

MÉLITE, *à Doris.*

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la province m'ennuie:
Car je hais les façons et la tracasserie;
Et si je n'espérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Il ne se vit jamais une chose semblable!
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable;
Et c'est un procédé, monsieur, des plus choquans
Que de fermer ainsi toujourss la bouche aux gens.

ISMENE, *à Léandre.*

Je me joins à madame, et ne puis plus me taire

Sur vos façons d'agir, sur votre caractere;
J'en suis scandalisée; et par votre caquet
Vous détruisez, monsieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE, *à Doris.*

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoissez Chrisante?

LÉANDRE, *aux six femmes.*

Quoi que vous en disiez, Aminte est ma parente,
Mesdames; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme servant, et petit-fils d'Orgon,
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célebre partisan et frere de Dorante;
Lequel Dorante avoit en hymen clandestin
Epousé par amour Guillemette Patin;
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille du second lit d'Angélique la Chaise,
Et laquelle Angélique...

(*il tousse.*)

MÉLITE.

Oh! laquelle, lequel...
Je n'y puis plus tenir.

(*elle sort.*)

LÉANDRE, *aux cinq femmes qui sont restées.*

Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hippolyte...

(*il crache.*)

DORIS, *à part.*

Qu'une nazarde... Mais il vaut mieux que je quitte.

(elle sort.)

LÉANDRE, *aux quatre femmes restées.*

Et ladite Hippolyte étoit sœur, d'autre part,
De l'avocat Martin, dit Babille, ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit mon trisaïeul...

(il fait une courte pause.)

HORTENSE, *à part.*

C'est un mal de famille!...
Fuyons... Sauve qui peut!

(elle s'en va.)

LÉANDRE, *reprenant son récit, et s'adressant aux trois femmes restées.*

J'ai son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort... On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc; j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du vicomte de Quer,
Bas-Breton de naissance, et seigneur de Quimper.
Ce vicomte de Quer, remarquez bien, de grace...

(il éternue.)

ISMENE, *à part.*

Que monsieur est un sot... J'abandonne la place.

(elle sort en colere.)

LÉANDRE, *aux deux femmes restées.*

Fut grand homme de guerre, et, de mestre-de-camp,

Donna dans le commerce et devint trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major et gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(*il se mouche.*)

CÉPHISE, *à part.*

Ah! j'expire,
J'étouffe, et je m'en vais.

(*elle sort.*)

DAPHNÉ, *à part.*

Moi, je creve de rire.

(*elle s'en va.*)

SCENE X.

LEANDRE, *seul, sans s'en appercevoir, et continuant son récit.*

Hérita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit à son décès laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne; et pour toute famille
De son épouse Alix n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée, un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

SCENE XI.

LEANDRE, NERINE, *venant, et se tenant derriere Léandre pour l'écouter sans qu'il la voie.*

LÉANDRE.

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, et haïssoit les femmes...
Je le dis à regret; excusez-moi, mesdames:
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derriere lui.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE, *se retournant et, s'appercevant que les six femmes l'ont quitté.*

Ah! Nérine, c'est toi... Mais je suis seul ici!...
Je m'en serois douté!... Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais.
Ces bavardes sur-tout, bon dieu! que je les hais!...
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Sur-tout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,

Six femmes à la fois, et leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! la braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise, et la rogue Doris,
Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de commere?

LÉANDRE, *à part.*

Voyez la médisance! à peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de desserrer les dents...
Mais je sors.

NÉRINE, *lui présentant une lettre.*

Attendez... Voici certaine lettre
Qu'on vient de me donner, monsieur, pour vous remettre.

LÉANDRE, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Elle vient de l'abbé... Voyons ce qu'elle dit.

(*il lit haut.*)

« Comme on ne sauroit vous parler, monsieur, je « prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer « dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé et « n'avoir pas assez agi, et faute de vous être rendu « chez moi quand j'ai envoyé mon laquais. Vous n'en « sauriez douter, puisque Valere vient d'obtenir le « gouvernement par l'entremise de la personne même « chez qui je devois vous mener ce matin.

L'ABBÉ BRIFFARD. »

NÉRINE.

J'approuve cette lettre, et c'est fort bien écrit.

LÉANDRE, *à part.*

L'injustice est criante, et je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller partout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent gouvernemens.

SCENE XII.

VALERE, LEANDRE, CEPHISE, CLARICE, NERINE.

CÉPHISE, *à Valere en montrant Léandre.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentimens,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment j'attends votre suffrage.

NÉRINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valere est gouverneur.

CÉPHISE, *en montrant Valere.*

Je viens d'en être instruite, et fais choix de monsieur.

LÉANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez enfin
Arriere-petit-fils du célebre Martin.

VALERE, *à Léandre.*

Vous serez de ma noce.

CLARICE, *à Léandre.*

Ami, maîtresse, affaire,
Vous perdez tout, monsieur, pour n'avoir su vous taire.

NÉRINE, *à Léandre.*

Monsieur le gouverneur, je vous baise les mains.
(*Céphise, Clarice, Valere et Nérine sortent.*)

SCENE XIII.

LEANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire...
(*il fait quelques pas pour sortir, et, revenant, s'adresse au parterre.*)
Messieurs, un mot avant que de sortir.
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si par bonheur j'ai pu vous divertir,
Si mon babil a su vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut;
Si je vous déplais au contraire,
Retirez-vous sans dire mot;
N'imitez pas mon caractere.

FIN DU BABILLARD.



EXAMEN
DU BABILLARD.

Il n'y a aucune observation à faire sur l'intrigue de cette piece : tout est sacrifié au personnage principal. L'auteur l'avoit d'abord faite en cinq actes; elle n'eut aucun succès: il la réduisit à trois; on la trouva encore trop longue ; enfin il n'en fit qu'un acte très court où le Babillard est presque toujours en scene : c'étoit le seul moyen de mettre au théâtre ce caractere, qui ne peut être lié à aucune intrigue, et qui ne plaît que par des travers absolument incompatibles avec toute idée suivie.

Personne mieux que Boissy n'étoit en état de peindre ce ridicule. Il avoit une facilité étonnante pour la versification ; il négligeoit de lier ses idées par les regles du raisonnement, ou du moins par des transitions; n'aimant pas le travail, il se contentoit d'effleurer les sujets qu'il traitoit ; quelque chose de brillant, qui dans son style tenoit plutôt à d'agréables cliquetis de mots qu'à une véritable élégance, faisoit excuser le désordre et l'incohérence de ses idées : il avoit donc, comme auteur, les défauts d'un babillard de société, et sans effort il pouvoit dessiner ce personnage.

Le mérite de ce petit ouvrage consiste dans l'étonnante volubilité du rôle de Léandre ; volubilité qui se fait

sentir même en le lisant. Il seroit impossible de réciter ce rôle avec lenteur : l'auteur vous entraîne malgré vous ; vous passez avec lui d'une idée à une autre ; les oppositions les plus fortes n'arrêtent point ; et le style ne vous offrant aucun mot, aucune tournure qui vous retiennent, vous vous précipitez involontairement dans le désordre de ce singulier caractere. La scene des six femmes est originale et piquante ; c'est la seule qui soit vraiment dramatique. Du reste, comme nous l'avons observé, toute discussion sur le fond et sur la marche de cette comédie seroit superflue.

FIN DE L'EXAMEN DU BABILLARD.

LE FRANÇOIS
A LONDRES,
COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE BOISSY,

Représentée pour la premiere fois
le 19 juillet 1727.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, } François.
LE BARON DE POLINVILLE, }
LE LORD CRAFF, pere d'Eliante.
LE LORD HOUZEY, fils du lord Craff.
JACQUES ROSBIF, négociant anglois.
ÉLIANTE, veuve angloise.
FINETTE, suivante françoise, attachée à Eliante.

La scene est à Londres, dans un hôtel garni.

LE FRANÇOIS
A LONDRES,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, LE BARON DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde et de la politesse; et je me serois bien passé de voir une ville aussi triste et aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse, Marquis; tu en parlerois autrement si tu avois eu le tems de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron: je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglois ont de mieux c'est qu'ils parlent françois, encore ils l'estropient.

LE BARON.

Eh! nous l'estropions nous-mêmes pour la plupart, et cependant nous ne parlons que notre langue. Leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation? ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, et n'ont autre chose à vous dire que *How do you*, comment vous portez-vous? Cela fait un entretien bien amusant.

LE BARON.

Les Anglois ne sont pas brillans, mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise? au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un café à politiquer et à lire des chiffons de gazettes, ils feroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, et à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sais-tu bien, Marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie, et que tu as déja donné deux ou trois scenes qui t'ont fait connoître de toute la ville?

LE MARQUIS.

Tant mieux ; les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui ; mais le malheur est que tu n'es pas ici connu en beau : on t'y tourne partout en ridicule ; on dit que tu es un gentilhomme françois si zélé pour la politesse de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, et pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, et j'en serois très capable.

LE BARON.

Mais sais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manieres françoises te fait extravaguer ? qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne, et que sans la sage police qui regne dans Londres tu te serois déja fait vingt affaires pour une ?

LE MARQUIS.

Mais sais-tu, mon grand cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres t'ont furieusement gâté le goût, et que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitans de cette ville ?

LE BARON.

Les habitans de cette ville ont l'air étranger? Que diable veux-tu dire par là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir, cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence; en un mot, l'air que nous avons nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air anglois chez eux; ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, et c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher; qu'il est par conséquent un homme sans manieres; qu'un homme sans manieres n'est présentable nulle part, et que c'est un homme à jeter par les fenêtres qu'un homme sans manieres.

LE BARON.

Oh! monsieur le Marquis des manieres, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manieres dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête, mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croient que rien ne résiste aux brillans de leurs airs, aux charmes de leurs personnes, et qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée. Un regard jeté par hasard sur eux, une politesse faite sans dessein, leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérans des cœurs; et, de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage qu'aller en bonne fortune. Mais, Marquis...

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité, que je suis assuré qu'on m'aime; c'est parceque l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh ! peut-on savoir quel est ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbéry, fille d'un lord, belle, riche, qui est à Londres pour affaires. Le hasard m'a procuré sa connoissance. Je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante? Je la connois; je l'ai vue plusieurs fois chez Clorinde, une de ses amies. C'est une dame du premier mérite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifférente?

LE BARON.

Il est vrai, je ne le cache point, c'est de toutes les femmes que j'ai vues celle dont je chercherois la possession avec plus d'ardeur; et je t'avouerai franchement que, s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi, me supplanter? moi?

LE BARON.

Oui, toi-même ; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela. Mais dis-moi, mon très cher cousin, sait-elle les sentimens que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon; et, si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant ; je prendrai bien cette peine-là moi-même, et je n'attends que l'occasion.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! je veux te la procurer ; (*appercevant Eliante.*) et, sans aller plus loin, voici Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

SCENE II.

ELIANTE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Eliante.*

Madame, vous voulez bien que je vous présente un gentilhomme françois: il est mon parent et mon rival tout ensemble. Il vous a vue

chez Clorinde: vous avez fait sa conquête sans le savoir; il cherche l'occasion de vous le déclarer : elle s'offre; je la lui procure.

ÉLIANTE.

En vérité, Marquis...

LE MARQUIS.

Sous un air timide et discret c'est un garçon dangereux, je vous en avertis! Il veut me supplanter, madame; il veut me supplanter.

ÉLIANTE.

Brisons là; c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi; je la mérite. Le Marquis en badinant n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître : je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vu de si adorable que vous, et de lui témoigner une surprise mêlée de dépit sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ÉLIANTE, *au Marquis.*

Quoi! monsieur, vous êtes capable...

LE MARQUIS.

Eh! madame, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans,

j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable; nous sommes faits l'un pour l'autre; nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher?

ÉLIANTE.

Mais je ne vous aime pas, monsieur; et quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion: j'aime le mystere.

LE MARQUIS.

Le mystere, madame? Ah! fi! le mauvais ragoût!

ÉLIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badinage, qu'une tromperie continuelle, et où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même: nous sommes de meilleure foi; nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer; nous nous en faisons une affaire sérieuse; et la tendresse parmi nous est un commerce de sentimens, et non un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours: dans le roman le plus exact il n'y a point de héros qui n'ait son confident: j'ai pris le Baron pour le mien; il est garçon discret, et je suis dans la regle.

LE BARON.

J'aurai de la discrétion par rapport à madame; car pour toi rien ne m'oblige à garder le secret: c'est un aveu que tu m'as fait par vanité, et non pas une confidence.

ÉLIANTE, *au Marquis.*

Je vous trouve admirable!

LE MARQUIS, *au Baron.*

Baron, prends congé de madame. Tu n'as pas l'esprit de t'appercevoir que tu l'ennuies? Tu lui dis des choses désagréables; tu la gênes: tu es ici de trop.

ÉLIANTE, *montrant le Baron.*

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne, madame, qu'il vous entretienne; je n'y perdrai rien: vous m'en goûterez mieux tantôt. (*il sort.*)

SCENE III.

ELIANTE, LE BARON.

ÉLIANTE.

Voilà ce qu'on appelle un François?

LE BARON.

Daignez, madame, ne pas les confondre tous avec lui; et soyez persuadée qu'il en est...

ÉLIANTE.

Je le sais, monsieur; je ne suis pas assez injuste ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous et lui, et pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oui, vous m'estimez, madame, et vous aimez le Marquis.

ÉLIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le Marquis! Qui vous l'a dit, monsieur?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous défendez.

ÉLIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, madame: un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus que vous êtes fâchée de l'aimer.

ÉLIANTE.

Eh! que diriez-vous si j'en épousois un autre?

LE BARON.

Un autre? Que je serois heureux si ce choix

pouvoit me regarder ! Vous ne sauriez vous venger plus noblement du Marquis, ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ÉLIANTE.

Monsieur le Baron.

LE BARON.

Sans me faire valoir je possede un bien assez considérable, je sors d'une maison assez illustre, et j'ai pour vous des sentimens si distingués...

ÉLIANTE.

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mûre réflexion : je vous demande du tems pour y penser.

LE BARON.

Adieu, madame, je vous laisse. L'amour vous parle pour le Marquis ; vous l'aimez toujours : c'est le seul défaut que je vous connoisse, et je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas sitôt ! (*il sort.*)

SCENE IV.

ELIANTE.

Oh ! je m'en corrigerai, je m'en corrigerai ! Je suis femme, et j'ai pu me laisser éblouir par les graces et par le faux brillant d'un mérite super-

ficiel ; mais je suis Angloise en même tems, par conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le Marquis continue...

SCENE V.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE, *présentant une lettre à Eliante.*
Madame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ÉLIANTE.
Voyons... C'est mon pere qui m'écrit : je reconnois l'écriture. (*elle lit.*)

« Je pars en même tems que ma lettre, et je « serai demain à Londres sans faute. On m'a écrit « que votre frere hantoit mauvaise compagnie, « et qu'il venoit de faire tout nouvellement « connoissance avec un certain marquis françois « qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être « à Londres que trois jours, et que je dois de là « partir pour la Jamaïque, j'ai résolu de l'emmener, et de vous marier, avant mon départ, « avec Jacques Rosbif : c'est un riche négociant, « fort honnête homme, et qui n'est pas moins « raisonnable pour être un peu singulier. Votre « extrême jeunesse ne vous permet pas de rester « veuve ; et je compte que vous n'aurez pas de « peine à vous conformer aux volontés d'un pere

« qui ne cherche que votre avantage et qui vous « aime tendrement.

LORD CRAFF. »

FINETTE.

Monsieur votre pere arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Miséricorde! c'est bien l'Anglois le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bizarre, le plus impoli, que je connoisse.

ÉLIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle!... Mon cœur est agité de divers mouvemens que je ne puis accorder: j'aime le Marquis, et je dois peu l'estimer; j'estime le Baron, et je voudrois l'aimer; je hais Rosbif, et il faut que je l'épouse, puisque mon pere le veut.

FINETTE.

Mais, madame, n'êtes-vous pas veuve, et par conséquent maîtresse de vous-même?

ÉLIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

FINETTE.

Quoi! vous pourrez, madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation après ce que vous avez souffert avec votre pre-

mier mari? Avez-vous sitôt oublié la triste vie que vous avez menée pendant deux ans que vous avez vécu ensemble? toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur; se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir ivre; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, et à jouer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ÉLIANTE.

Que veux-tu que je fasse?

FINETTE.

Que vous ayiez le courage de vous rendre heureuse, et que vous épousiez un homme de mon pays, un François. Considérez, madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde; qu'ils doivent servir de modele aux autres nations; et qu'un François a cent fois plus de politesse et de complaisance pour sa femme qu'un Anglois n'en a pour sa maîtresse. Une belle dame comme vous seroit adorée de son mari en France. Il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à se

ruiner pour vous; il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante et parée, attirer tous les regards, assujettir tous les cœurs; le premier appartement, le meilleur carrosse et les plus beaux laquais seroient pour madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos desirs, s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs, sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

ÉLIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déja fait la dure expérience, et qu'il s'offre un parti plus avantageux et plus conforme à votre inclination, un marquis françois, jeune, riche, bien fait.

ÉLIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais. Il est déja prévenu contre lui, comme tu l'as vu par sa lettre;

car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Mylord Craff, votre pere, est un homme sensé ; il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ÉLIANTE.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis ; son indiscrétion et son étourderie...

FINETTE.

Bon ! bon ! il faut lui passer quelque chose en faveur de la jeunesse et des graces. (*voyant paroître mylord Houzey.*) Mais voici mylord Houzey, votre frere ; c'est du fruit nouveau !

SCENE VI.

LE LORD HOUZEY, ELIANTE, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

Eh ! bon jour, ma petite sœur.

ÉLIANTE.

Bon jour, mon frere. Tu te rends bien rare depuis quelque tems.

LE LORD HOUZEY.

Que veux-tu ? tu as changé de quartier, et je ne sais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure. D'ailleurs depuis que je ne t'ai vue j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, et j'ai fait connoissance avec un jeune seigneur françois qu'on

appelle le marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux !... Tiens, moi qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de beaux à Londres, je ne suis qu'un maussade auprès de lui, et je ne compte savoir vivre que du jour que je le connois. Ah ! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, et que je me suis façonné avec lui en quatre jours de tems ! Cela n'est pas concevable, et tu dois me trouver bien changé !

ÉLIANTE.

Cela est vrai ; je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE, *au lord Houzey.*

Allez, ne la croyez pas ; je ne vous ai jamais vu si gentil.

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

J'étois sot, timide, embarrassé quand je me trouvois avec des dames, je ne savois que leur dire ; mais à présent ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis sémillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je parois poli, respectueux en public ; mais je suis hardi, entreprenant tête à tête. Rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance.

ÉLIANTE.

Tu te gâtes, mon frere, et tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne messied point à un jeune homme, et rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

LE LORD HOUZEY, *à Eliante.*

Finette a raison. C'est elle qui m'a donné la premiere leçon de politesse : je ne l'oublierai pas. (*Finette montre de l'embarras.*) Elle est modeste, mes louanges la font rougir. Ma foi ! vivent les femmes ! elles sont l'ame de tous les plaisirs. Par exemple, à table rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois nous n'entendons pas nos intérêts quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, et nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joie. Il n'est que les François pour faire agréablement la débauche ! J'ai fait avant hier avec le Marquis le plus délicieux souper, au Lion Rouge ; le tout accommodé par un cuisinier françois, et servi à petits plats, mais délicats. Nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie. Que d'esprit! que d'enjouement! que de volupté! que nous fimes... que nous dîmes,

de jolies choses ! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frere.

ÉLIANTE.

Le marquis françois est un fort bon maître ! Il vous instruit bien à ce que je vois.

LE LORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même hôtel. Je lui ai déja parlé de toi, sans te nommer pourtant... Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion Rouge. Tout est déja commandé pour celà ; il faut que tu sois des nôtres, et Finette aussi.

FINETTE, *faisant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, monsieur.

ÉLIANTE.

Je le veux bien, mais à condition que mon pere, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

LE LORD HOUZEY, *surpris.*

Mon pere arrive aujourd'hui ?

ÉLIANTE.

Oui, aujourd'hui même ; et vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

LE LORD HOUZEY.

Il vient bien mal à propos !... Que ces peres sont incommodes ! Voilà notre partie dérangée...

Adieu, ma sœur: je vais contremander le souper et déprier nos gens. (*il sort.*)

SCENE VII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frere se forme, madame.

ÉLIANTE.

Il se gâte plutôt, et le voilà enrôlé dans la coterie de nos beaux d'Angleterre, engeance ici d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos petits-maîtres de France sans en avoir les graces. (*voyant paroître Jacques Rosbif.*) Mais quelqu'un vient... Ah! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, madame... Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la françoise. (*Eliante rentre dans son appartement.*)

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

(*Finette fait plusieurs révérences à Jacques Rosbif.*)

ROSBIF.

Finissez, avec toutes vos révérences qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil et si honnête à l'égard des autres qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où est Eliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous, son prétendu? Ah! ah! ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais votre figure est si extraordinaire que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, monsieur...

ROSBIF.

Je m'appelle Jacques Rosbif, et non pas monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles: il y a tant de faquins qui le portent...

FINETTE.

Eh bien! Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir, et rendez-vous justice; il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis pour être présenté à la fille d'un lord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune marquis, de chez moi, qui loge dans cet hôtel; c'est là ce qui s'appelle un joli homme! et si, ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes seigneurs de la cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de marquis de Polinville; je ne serai pas fâché de le voir: on m'en a fait un portrait assez ridicule.

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un François, et sur-tout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité? Je me moque d'une noblesse imaginaire. Les vrais gentilshommes ce sont les honnêtes gens; il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est là le discours d'un marchand qui voudroit trancher du philosophe. (*voyant paroître le Marquis.*) Mais je vois entrer monsieur le Marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au Marquis, en lui montrant Rosbif.*

Monsieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décrasser: il en a grand besoin; je vous le recommande. Son nom est Jacques Rosbif; ne l'oubliez pas. (*elle sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe, faisons-lui politesse; ne nous démentons point. (*à Rosbif, qu'il voit le regarder attentivement.*) Monsieur, peut-on vous demander qui est-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention si particuliere?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais encore, ne puis-je savoir à quoi je vous suis bon?

ROSBIF.

A me dire au vrai si vous êtes le marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir pour vous voir plus à mon aise. (*il se met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, monsieur, à ce qu'il me paroît?

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses; je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment! Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense; vous tirez sur moi! Tant mieux, morbleu! tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'esprit, et même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi. (*lui présentant la main.*) Touchez là; c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis: j'en ai désarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice: ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards... Bz!... pif! paf! pouf! un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi! vous avez déja peur? Vous avez perdu la parole. Allons, du cœur; défendez-vous: ripostez-moi donc; je n'aime pas la gloire aisée. Vous débutez par un coup de feu, et vous en demeurez la?... Vous ne répondez rien!... là, avouez du moins votre défaite... Hein? plaît-il?... J'enrage! pas le mot!... Holà! hé! Jacques Rosbif, vous dormez? réveillez-vous. (*à part.*) Oh! parbleu! voilà un animal bien taciturne! Je crois qu'il le fait exprès pour

m'impatienter, mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple, et faire une conversation à l'angloise. (*il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regardant long-tems sans rien dire ; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre* how do you, *qu'il lui adresse en le saluant.*)

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé. (*à Rosbif.*) C'est donc là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable et qu'il y a beaucoup à profiter avec vous! Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés! A votre place j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties: cela feroit un beau livre, au moins!

ROSBIF, *se levant brusquement.*

Il n'ennuieroit pas le public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaises, et se retirer que d'en écouter... Adieu... Je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, et j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien : vous êtes un fort joli bouffon, et vous valez bien trois schelins. (*il sort.*)

LE MARQUIS, *seul.*

J'apprendrois à parler à ce brutal-là s'il portoit une épée.

SCENE XI.

ELIANTE, LE MARQUIS, FINETTE.

FINETTE, *au Marquis.*

Eh bien! monsieur, avez-vous dégourdi notre homme?

LE MARQUIS.

Va te promener! Tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carrosse, l'animal le plus sot...

ÉLIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre époux, madame? Ah! si je l'avois su il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner; et ce personnage-là...

ÉLIANTE.

Je ne badine point du tout. Mon pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Eh! vous y consentirez?

ÉLIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti si vous

aviez été plus raisonnable ; mais votre indiscrétion et vos airs éventés...

FINETTE.

Oh ! ne querellons point, nous n'en avons pas le tems ; ne songeons qu'à bien nous entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, madame, par tout oublier.

ÉLIANTE.

Soit... Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci ; mais ce sera la derniere, et à condition qu'il sera plus discret et plus retenu à l'avenir. (*au Marquis.*) Mon pere arrive incessamment ; ainsi, monsieur, modérez cette vivacité françoise quand vous le verrez : sur-tout point d'airs, et fort peu de manieres.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ÉLIANTE.

Fort bien, en me disant que vous serez le plus simple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire ; vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton et d'un air...

FINETTE.

Eh ! madame, voulez-vous que monsieur le Marquis ait l'air d'un Caton à son âge ?

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aie l'air de monsieur Jacques Rosbif, son prétendu.

ÉLIANTE.

Monsieur, je veux que vous ayiez l'air raisonnable, et que vous preniez monsieur le Baron pour modele.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie personne, madame; je me pique d'être original.

ÉLIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air et de conduite, et sur-tout que vous ne ferez plus de souper au Lion Rouge. Adieu, je vous laisse. Finette et moi nous allons au-devant de mon pere. (*Eliante sort avec Finette.*)

LE MARQUIS, *seul.*

Elle me parle du Lion Rouge! Qui diantre a pu l'informer du souper que j'y ai fait? Je suis encore prié pour ce soir... Mais voici le petit lord Houzey : c'est justement notre Amphytrion; je vais me dégager.

SCENE XII.

LE LORD HOUZEY, LE MARQUIS.

LE LORD HOUZEY.

Monsieur le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir; mon pere arrive aujourd'hui, et je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre fois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-tems, mon cher Mylord, car aussi-bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

LE LORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au désespoir. Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi. Plus je vous vois et plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglois.

LE LORD HOUZEY.

Enseignez-moi, de grace! comment vous faites pour être si aimable? C'est un je ne sais quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper.

Vos discours, vos façons, vous distinguent déja de vos compatriotes. Vous savez vivre, vous sentez votre bien, et vous avez l'air françois.

LE LORD HOUZEY.

J'ai l'air françois? Ah! monsieur, vous ne pouvez me dire rien dont je sois plus flatté! c'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Mylord; vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des graces: ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'acheve.

LE LORD HOUZEY.

Eh! en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, et qu'il faut saisir; en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix; la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi: c'est ainsi qu'on le porte à la cour de France. (*le lord Houzey place son chapeau de la même maniere que le Marquis.*)

LE MARQUIS.

Oui, comme cela.

LE LORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas. J'aime les airs, les manieres, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, monsieur; allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manieres, et les manieres des façons. On a des manieres, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manieres... Ecoutez ceci ; c'est la quintessence du savoir-vivre... Un homme du monde a des manieres, par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire et de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle ; il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre ; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là; dit une douceur à la mere, regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir; la façon dont il le fait est cent fois au-dessus du plaisir même. Par exemple, s'il sait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manieres

cette derniere est la plus belle, mais par malheur c'est la moins usitée. Vous refuse-t-il quelque chose, ce qui est plus ordinaire; il assaisonne ce refus de paroles si douces et de tant de politesses que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme; il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre: et voilà ce qu'on appelle un homme qui sait vivre, un homme qui a des manieres.

LE LORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître, monsieur le Marquis. Et les façons?

LE MARQUIS.

Un provincial fait des façons par une politesse mal entendue, par une ignorance des usages, et faute de connoître la cour et la ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade; il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime, et sera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons, pour n'en jamais faire.

LE LORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCENE XIII.

LE LORD CRAFF, LE LORD HOUZEY, LE MARQUIS.

LE LORD CRAFF, *à part, dans le fond du théâtre, sans voir d'abord le lord Houzey et le Marquis.*

Je cherche partout mon fils. (*appercevant le lord Houzey et le Marquis.*) Mais le voilà apparemment avec ce Marquis françois... Asseyons-nous un peu pour écouter leur conversation. (*il s'assied dans le fond du théâtre.*)

LE LORD HOUZEY, *au Marquis.*

Et les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs... Redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond. Un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa propre personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention... Est-il à la promenade; (*il se promene en traversant le théâtre; le lord Houzey passe de l'autre côté en l'imitant.*) il marche fièrement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui: « Rangez-vous, messieurs;

« regardez-moi passer. N'ai-je pas bon air? ne « suis-je pas fait au tour?... Et vous, mesdames « les fripponnes, qui me parcourez des yeux en « souriant, vous voudriez me posséder, vous « voudriez me posséder»! Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance; il affecte une politesse de seigneur; il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit : « Allez; bon jour, mon-« sieur. Je me souviens de vous; je vous protege». Entre-t-il quelque part; il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tape du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec son jabot, et se caresse le menton de l'autre; il s'en conte à lui-même, et semble se parler ainsi : « En vérité, je suis un frippon bien aimable, et « voilà un visage qui donne sûrement de la tabla-« ture à la dame du logis »! Va-t-il voir une bourgeoise : « Eh! bon jour, ma petite Fanchonnette; « comment te portes-tu? Te voilà jolie comme « un petit ange! Çà, vîte, qu'on vienne s'asseoir « auprès de moi, qu'on me baise, qu'on me ca-« resse, qu'on ôte ce gant, que je voie ce bras, « que je le mange, que je le croque. Tu détournes « la tête, tu recules, tu rougis? Eh! fi donc, ma « pauvre enfant, tu ne sais pas vivre. Est-ce qu'on « refuse quelque chose à un homme comme moi? « Est-ce qu'on se fait prier? Est-ce qu'on a de la « pudeur dans le monde?»

LE LORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis là paroît fat à bien des gens; mais cela est nécessaire. Il faut s'afficher soi-même, il faut se donner pour ce qu'on vaut: il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prisez vous-même; et de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie: elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie, morbleu! c'est l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

LE LORD HOUZEY.

A présent que je sais ce que c'est que les airs, ah! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner!

LE LORD CRAFF, *à part.*

Mon fils est dans de très belles dispositions, et voilà un fort bel entretien!

LE LORD HOUZEY, *au Marquis.*

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance et de bonne opinion de soi-même, un heureux penchant à la raillerie et à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, et même pour le libertinage, un amour extrême pour le changement et la coquetterie.

LE LORD HOUZEY.

Oh ! grace au ciel ! je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais, par-dessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature les graces en partage, sans quoi les autres qualités deviennent inutiles. De la liberté, du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légèreté dans tout ce que vous faites. Choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer ; et s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarrassez point du bon sens, pourvu que vous fassiez voir de l'esprit : l'on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

LE LORD CRAFF, *à part.*

Quelle impertinence !

LE LORD HOUZEY, *au Marquis.*

Il me paroît, monsieur le Marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles?

LE LORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, et le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison; rien n'orne mieux un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en tems et lieu.

LE LORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possede assez bien; surtout je jure fort joliment, et personne ne prononce mieux que moi un *ventrebleu!* un *le diable m'emporte!* un *la peste m'étouffe!*

LE LORD CRAFF, *à part.*

Ah! le petit frippon!

LE MARQUIS, *au lord Houzey.*

Eh! fi donc, monsieur; ce sont des sermens usés qui traînent partout : il faut des sermens plus distingués, des sermens tout neufs. Je vous ferai présent, la premiere fois, d'un recueil d'imprécations et de sermens nouvellement inventés par un capitaine de dragons, revus par un officier de marine, et augmentés par un abbé

gascon qui avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon livre et qui vous instruira.

LE LORD CRAFF, *se levant brusquement.*

C'est trop de patience; je n'y puis plus tenir.

LE LORD HOUZEY, *à part.*

Ah! j'apperçois mon pere... Je ne le croyois pas si près.

LE LORD CRAFF, *au Marquis, avec ironie.*

Vous voulez bien, monsieur le Marquis, que je vous remercie des bonnes et solides instructions que vous donnez là à mon fils. (*au lord Houzey, d'un ton sec.*) Pour vous, monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre tems.

LE LORD HOUZEY, *avec embarras.*

Monsieur le Marquis... a la bonté... de me former le goût.

LE MARQUIS, *au lord Craff.*

Oui, oui, monsieur, je lui apprends des choses dont vous ne feriez pas mal de profiter vous-même.

LE LORD CRAFF, *au lord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons. (*le lord Houzey sort.*)

SCENE XIV.

LE LORD CRAFF, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je vous défie de lui donner dans toute votre vie autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de tems.

LE LORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit et en quoi vous le faites consister.

LE MARQUIS.

L'esprit est à l'égard de l'ame ce que les manieres sont à l'égard du corps, il en fait la gentillesse et l'agrément; et je le fais consister à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

LE LORD CRAFF.

Si c'est là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici; nous nous piquons même de n'en pas avoir: mais si vous entendez par l'esprit le bon sens...

LE MARQUIS.

Non, monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est

autre chose que ce sens commun qui court les rues, et qui est de tous les pays: mais l'esprit ne vient qu'en France; c'est pour ainsi dire son terroir, et nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matieres; il n'en prend que la fleur: c'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable, et, pour tout dire, un François. Le bon sens au contraire s'appesantit sur les matieres, en croyant les approfondir; il traite tout méthodiquement, ennuyeusement: c'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fléau des compagnies, un moraliseur, un rêve-creux, en un mot, un... (*il hésite.*)

LE LORD CRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Par politesse je ne voulois pas trancher le mot; mais vous avez mis le doigt dessus.

LE LORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon sens qui n'a pas d'esprit?

LE MARQUIS.

Fort bien!

LE LORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit qui n'a pas le sens commun?

LE MARQUIS.

A merveille!

LE LORD CRAFF.

Toute la nation françoise vous doit un remerciement pour une si belle définition. Mais puisque vous renoncez au bon sens, savez-vous bien, monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, monsieur, vous vous moquez des gens: pouvez-vous me refuser ce que je possede et que vous n'avez pas?

LE LORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister? Voilà un mot qui sent furieusement l'école!

LE LORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un savant; et je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon sens orné; qu'ainsi....

LE MARQUIS.

Ah! vous m'allez pousser un argument?

LE LORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai...

LE MARQUIS.

Non, monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même.

LE LORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous soyez, je vous convaincrai par la force de mon raisonnement...

LE MARQUIS, *en regardant sa bague.*

Vous avez là un diamant qui me paroît beau et merveilleusement bien monté!

LE LORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'esprit qu'un rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on agite une question sérieuse.

LE MARQUIS.

Eh! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est une maniere adroite dont je me sers pour vous avertir poliment de finir une dissertation qui me fatigue?

LE LORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens vous soit à charge, et qu'il n'y ait que la bagatelle...

LE MARQUIS, *chantant.*

Sans l'amour et sans ses charmes
Tout languit dans l'univers...

LE LORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer; et je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un calotin.

LE MARQUIS.

Halte là, monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement des injures, voici notre réplique. (*il tire son épée.*)

SCENE XV.

LE LORD CRAFF, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *au Marquis, en saisissant son épée.*

Arrête, Marquis; apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment! morbleu! on m'ennuiera, et je ne pourrai pas le témoigner? ensuite on m'outragera, et il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance! Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute la ville!

LE LORD CRAFF, *à part.*

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colere.

LE BARON, *au Marquis.*

Modere ce transport: tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors, car si je demeurois plus long-tems, je ne serois pas mon maître. (*au lord Craff.*) Adieu, mons de l'Angleterre; si vous avez du cœur, nous nous verrons hors de la ville. (*il sort en chantant.*)

SCENE XVI.

LE LORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON.

Je vous fais réparation pour lui, monsieur; je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays pour la premiere fois, et qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

LE LORD CRAFF.

En vérité, monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient?

LE LORD CRAFF.

Vous êtes François, et vous êtes raisonnable!

LE BARON.

Eh! monsieur, pouvez-vous donner dans un

préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, et décider de toute une nation sur un étourdi comme celui que vous venez de voir? Croyez-moi, monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs; et s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même œil que vous, et nous sommes les premiers à connoître et à jouer leur ridicule: d'ailleurs c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples; chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, et rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

LE LORD CRAFF.

Oui, monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits quand elle est accompagnée de politesse et d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime; vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse et que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, et d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire!

LE LORD CRAFF.

Adieu, monsieur : je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit. (*il sort.*)

LE BARON, *seul.*

C'est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres sans se connoître! Quelque raisonnables qu'ils soient ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.

SCENE XVII.

FINETTE, LE BARON.

FINETTE.

Ah! monsieur, savez-vous à qui vous venez de parler là?

LE BARON.

A un très galant homme, c'est tout ce que j'en sais.

FINETTE.

C'est au pere de ma maîtresse.

LE BARON.

Au pere d'Eliante? L'aventure est heureuse pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'est guere pour monsieur le Marquis. (*voyant paroître Eliante.*) Voilà madame.

SCENE XVIII.

ELIANTE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Eliante.*
Eh bien! madame, êtes-vous déterminée?

ÉLIANTE.
Oui, à suivre en tout les volontés de mon pere. Ainsi, monsieur, si vous voulez m'obtenir, c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON.
Madame, j'y vole. (*il sort.*)

SCENE XIX.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.
Que faites-vous, madame?

ÉLIANTE.
Ce que je dois faire. Après ce que je viens d'apprendre du Marquis, si je lui pardonnois je serois indigne de l'amitié de mon pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, et me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCENE XX.

LE LORD CRAFF, LE BARON, ELIANTE, JACQUES ROSBIF, FINETTE.

LE LORD CRAFF, *au Baron et à Rosbif, sans voir d'abord Eliante et Finette.*

Messieurs, je ne puis vous répondre qu'en présence de ma fille. (*appercevant Eliante et Finette.*) Mais la voici.

SCENE XXI.

LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY, LE LORD CRAFF, ELIANTE, LE BARON, ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff, en tenant le Marquis par la main, et en le lui présentant.*

Mon pere, voilà monsieur le Marquis, qui est au désespoir de ce qui s'est passé. Il est naturellement si poli...

LE LORD CRAFF.

Taisez-vous, petit coquin! Vous avez vous-même besoin que quelqu'un parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

LE LORD CRAFF.

Il suffit, monsieur; j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille : je me con tenterai de lui représenter...

ÉLIANTE.

Non, mon pere, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *bas.*

Vous risquez de me perdre; vous vous en repentirez, madame.

LE LORD CRAFF, *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, et qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous et de moi. (*au Marquis.*) Monsieur le Marquis, vous êtes un fort joli cavalier...

LE MARQUIS.

Je le sais bien, monsieur.

LE LORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, et c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage. (*à Rosbif.*) Pour vous, monsieur, vous avez un fonds de

raison admirable ; mais vous négligez trop la politesse, et elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux époux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, messieurs, que je préfere monsieur le Baron, qui réunit l'un et l'autre : il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON.

C'est vous, monsieur, qui faites le mien : mais il ne peut être parfait, si le cœur de madame n'est d'accord avec vos bontés.

ÉLIANTE.

N'en doutez point, monsieur, puisque mon pere me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, madame. Vous êtes plus punie que moi ; vous m'aimez, et je pars. (*il sort.*)

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff.*

Nous partons... Je vais faire mon cours de politesse en France. (*il sort.*)

ROSBIF, *au lord Craff.*

Adieu. Je vous pardonne de m'avoir refusé. (*montrant le Baron.*) Ce François-là mérite d'être Anglois ; vous ne pouviez pas mieux choisir. (*il sort.*)

—

LE BARON, *au lord Craff.*

Vous venez, monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

LE LORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, monsieur, que rien n'approche d'un François raisonnable.

FIN DU FRANÇOIS A LONDRES.

EXAMEN

DU FRANÇOIS A LONDRES.

Quand cette piece parut la mode commençoit en France d'imiter les mœurs des Anglois, et l'on étoit convenu de leur accorder une supériorité de solidité et de raison : il ne faut donc pas s'étonner si Boissy a sacrifié aux préjugés de son tems. Les auteurs dramatiques y sont beaucoup plus assujettis que les autres poëtes : c'est ce qui a fait souvent dire que le théâtre servoit plus à renforcer les opinions d'un peuple qu'à les corriger.

Cependant Boissy n'est pas tombé dans le même excès que plusieurs philosophes modernes ; il a fort bien saisi non seulement les ridicules que les Anglois peuvent avoir dans leurs manieres, mais le côté faux de leurs opinions. Un négociant parle contre la noblesse : « Je me moque, dit Jacques Rosbif, d'une « noblesse imaginaire ; les vrais gentilshommes ce sont « les honnêtes gens : il n'y a que le vice de roturier ». Cette phrase ambitieuse pourroit être revendiquée par un de nos penseurs du dix-huitieme siecle : on y répond d'une maniere aussi juste que piquante : « C'est là le « discours d'un marchand qui voudroit trancher du phi« losophe ». Il est dommage que cette réplique soit dans

la bouche d'une soubrette; cette faute de convenance ne diminue rien de l'extrême vérité de l'observation.

Les sacrifices que Boissy a faits à la mode se bornent à quelques combinaisons et à quelques pensées qu'il seroit facile de faire disparoître. Pourquoi, par exemple, le Baron est-il fixé en Angleterre depuis trois ans? ce long séjour fait présumer qu'il doit à la société des Anglois son caractere sage et posé. Eliante n'est ni légere ni romanesque: elle a été séduite par les manieres brillantes du Marquis; mais on voit qu'elle étouffera son penchant si l'homme qu'elle aime est indigne d'elle. Il ne falloit pas insinuer que les Angloises sont seules capables d'un pareil effort; c'est cependant ce que fait Boissy: « Je suis femme, dit « Eliante; et j'ai pu me laisser éblouir par les graces « et par le faux-brillant d'un mérite superficiel; mais « je suis Angloise en même tems, et par conséquent « capable de me servir de toute ma raison ». N'y a-t-il que les Angloises qui dans une occasion semblable se servent de toute leur raison, et toutes les Angloises s'en servent-elles toujours? il n'y a peut-être pas de pays où il se fasse autant de mariages extravagans qu'en Angleterre.

Les détails de cette piece sont pleins de facilité, de graces et d'agrémens; le style est élégant et comique; le dialogue est vif et spirituel. La leçon que donne le Marquis à mylord Houzey est d'un excellent ton de comédie; c'est la meilleure scene de la piece: il est malheureux qu'elle soit suivie d'un entretien du Marquis avec le lord Craff; scene froide en comparaison

de celle qui précede ; mais elle étoit nécessaire pour amener le dénouement : il falloit la faire plus courte.

Le François à Londres est une des meilleures comédies de Boissy : le sujet étoit très conforme à son genre de talent, plus propre à peindre des ridicules de ton, de langage et de manieres, qu'à tracer de grands caracteres de comédie.

FIN DE L'EXAMEN DU FRANÇOIS A LONDRES.

L'ORACLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE SAINTFOIX,

Représentée pour la premiere fois
le 22 mars 1740.

NOTICE
SUR SAINTFOIX.

Germain Poulain de Saintfoix naquit à Rennes en 1703: gentilhomme et Breton, il entra de bonne heure dans la carriere militaire. Jamais homme ne fut plus irascible, plus obstiné, plus prodigue de sa vie et de celle des autres: il se fit tant de querelles à son régiment qu'il fut obligé de quitter le service. Retiré à Paris, où il cultivoit les lettres, il y fut plutôt connu par ses duels que par ses ouvrages; duels toujours provoqués par un esprit moqueur, et souvent renouvelés par l'entêtement le plus ridicule. C'est le premier philosophe qui se soit fait spadassin: aussi parvint-il à désarmer la critique; aucun journaliste ne s'éleva contre lui; on craignoit son épée beaucoup plus que les répliques qu'il auroit pu faire.

Saintfoix n'adopta de la philosophie moderne que les principes anti-religieux; mais il conserva

les sentimens naturels à un gentilhomme breton; en un mot il fut toujours bon François, et partisan déclaré du système monarchique. Il s'éleva avec force et constance contre l'anglomanie qui faisoit de grands progrès de son tems; et la plupart de ses recherches historiques eurent pour but d'humilier la nation angloise, et de relever la gloire de la France, contre laquelle conspiroient alors nos propres écrivains, et sur-tout ceux qui par leurs talens avoient de l'ascendant sur l'opinion publique. Il porta dans ce travail l'obstination et la taquinerie qui tenoient à son caractere, sans se permettre cependant une assertion fausse ou même une anecdote hasardée. Il s'attacha particulièrement à combattre l'Histoire d'Angleterre de Rapin Toiras, François réfugié à Londres, qui, comme tous les transfuges, cherchoit à obscurcir l'éclat d'une patrie qui n'étoit plus la sienne.

Les Essais historiques sur Paris, de Saintfoix, jouissent d'une grande réputation. Ce n'est pas un ouvrage bien fait puisqu'on n'y apperçoit aucun plan, et que l'auteur a placé sous ce titre des anecdotes et des discussions qui n'ont aucun

rapport à la ville de Paris : mais ces anecdotes et ces discussions sont curieuses ; elles intéressent la nation françoise ; elles sont vraies, et presque toujours écrites d'une maniere piquante.

L'Histoire de l'ordre du Saint-Esprit offre les mêmes défauts et le même intérêt. Saintfoix ne vouloit s'astreindre à suivre aucune méthode ; et la certitude d'une plus grande perfection n'auroit pu le décider à écarter une dissertation ou un fait dont il espéroit tirer des réflexions propres à faire briller son talent. Les connoissances profondes qu'il avoit montrées sur l'histoire de France lui avoient procuré la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit : pour prouver qu'il étoit digne de ce titre il écrivit l'histoire de cet ordre ; et s'il ne s'est pas renfermé uniquement dans son sujet, du moins n'a-t-il rien négligé de ce qui pouvoit le faire connoître.

Il composa aussi des Lettres Turques, qui ne peignent pas les mœurs des Turcs. On sait que les lettres de ce genre servent ordinairement de cadre à une critique mordante des usages et des lois des nations européennes : M. de Montesquieu a consacré par son talent cette dangereuse ma-

niere de soumettre les institutions d'un pays policé à la prétendue ignorance d'un étranger; mais on trouve dans les Lettres Persanes des beautés de style, des réflexions profondes, qui soutiendront cet ouvrage malgré ses défauts: les Lettres Turques de Saintfoix n'ont pas les mêmes avantages; heureusement pour lui elles ne sont pas nombreuses.

Les éditeurs des écrits de cet auteur n'ont pas oublié de rassembler quatre volumes de comédies, dont la plupart n'ont pas été jouées, et qui ne méritent aucune analyse. Les deux seules pieces de Saintfoix qui aient eu du succès sont les Graces et l'Oracle, pieces qui ne ressemblent à rien, et d'un genre que repousse la bonne littérature. Les Graces ne sont plus jouées depuis long-tems: on s'obstine à reprendre quelquefois l'Oracle, qui a dû un moment de vogue à une actrice idole du public, et à l'engouement des Parisiens pour tout ce qui est extraordinaire; mais aujourd'hui cette comédie ne produit aucun effet; il est même rare qu'on la termine sans que les spectateurs ne témoignent hautement leur improbation. Cependant, comme elle est

restée au théâtre, nous n'avons pu nous dispenser de l'admettre dans ce recueil, malgré notre jugement, et la résolution que nous avions prise de la rejeter: elle servira du moins à prouver qu'un grand succès n'est pas toujours une preuve de mérite.

Saintfoix mourut à Paris en 1776.

ACTEURS.

LA FÉE souveraine.

ALCINDOR, fils de la Fée.

LUCINDE, jeune princesse, aimée d'Alcindor.

La scene est dans le palais de la Fée

L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable!

ALCINDOR.

Mais, ma mere...

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses...

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu?

ALCINDOR.

Eh! madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête, l'autre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissent autour d'elle; quelque songe agréable l'agitoit, et peignoit son teint de couleurs vives et mêlées: dans mon ravissement il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient; je n'ai pas été le maître de mon transport...

LA FÉE.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vîte retiré sans qu'elle m'ait apperçu. Madame, il est inutile que vous me commandiez de différer encore quelque tems à me présenter devant elle; je ne pourrois vous obéir. Je l'aime, je l'adore, je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant; je suis la Fée souveraine, je puis en un instant bâtir des palais,

exciter des tempêtes, et changer un lieu charmant en un désert affreux; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien! mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, et détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance je fis consulter l'Oracle sur votre destinée:

« Le fils de la Fée souveraine, répondit-il, est « menacé de grands malheurs; mais il les évitera, « et sera même heureux, s'il peut se faire aimer « d'une jeune princesse qui le croira sourd, muet « et insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet et insensible!

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea: cependant à force d'y méditer j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs

qui vous menaçoient, et de voir même l'accomplissement de l'Oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes ; et je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Ecoutez-moi. Au moment que vous vîtes le jour naquit aussi une princesse, fille d'un roi voisin de cette isle (c'est votre Lucinde); je l'enlevai, et la transportai dans ce palais, inaccessible à tous les humains : elle y a été élevée et servie par des statues, et n'y a vu que des figures insensibles auxquelles, par la puissance de féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvemens. J'ai souvent même affecté de prendre le ciseau, de tailler en sa présence un bloc de marbre, de lui donner une forme, et l'animant ensuite d'un coup de baguette, c'étoit aussitôt un petit chien qui jappoit après elle, ou un singe qui l'amusoit par ses grimaces et ses sauts : enfin j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle et moi sommes les deux seuls êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent et qui raisonnent, et que tous les autres, formés uniquement pour nous servir ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, et incapables égale-

ment d'amour et de haine, de douleur et de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été et quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle...

ALCINDOR.

Ah! j'entends; que je ne suis qu'une poupée, une marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, et peut réussir. Psyché ne voyoit point l'Amour, elle le croyoit un monstre; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croie, c'est-à-dire n'ayant une bouche et des yeux que pour l'agrément; cependant elle m'aimera. On peut tromper la raison, mais jamais le sentiment. Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les comprendre, et qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira... Oui, madame, elle m'aimera, et je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver: vous pouvez me présenter à elle, et compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une statue, une vraie statue... un marbre insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore tems que vous paroissiez. J'apperçois Lucinde, retirez-vous vîte, et passez par ce cabinet. Dans la conversation que nous allons avoir ensemble je vais préparer les choses, et tâcher de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi?...

LA FÉE.

Bon! Voilà l'homme de marbre! Sortez donc, nous verrons; sortez donc. (*Alcindor se retire.*)

SCENE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE, *entre en rêvant profondément.*

Ce n'est point une illusion... ce n'est point un songe; il avoit la bouche collée sur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche collée sur votre main? Eh! qui?

LUCINDE.

Je ne sais. Il a disparu comme un éclair; mais il semble qu'en baisant ma main il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur... Oui, depuis ce moment je ne suis plus la même; inquiete, rêveuse, je cherche... Eh quoi? je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée... Quelle union! quelle tendresse, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux! ils étoient sur une même branche, ils chantoient l'un à l'autre; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vus qu'à eux, et que nous n'avons point ensemble vous et moi; quelques momens de silence succédoient à leur ramage, et ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec une ardeur... Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute; car enfin pour se répondre il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh! croyez-vous aussi que votre clavecin ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, et sont sensibles aux doux accens de

votre voix lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaison ! Ce sont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées, parceque la nature, toujours plus industrieuse, toujours plus savante, et toujours supérieure à l'art, en a composé et arrangé elle-même les ressorts?

LUCINDE.

Répétez-le-moi encore mille fois, ma bonne, et je n'en croirai rien ; un sentiment intérieur qui m'a saisie à la vue de ces deux oiseaux répugne à ce que vous me dites : car enfin si j'avois pu les attraper, je les aurois caressés, baisés, flattés de la main, je les aurois mis ensemble dans mon appartement, et j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins ; au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à ma viole ou à mon clavecin, ni à regarder si ma guitare avoit froid ou chaud.

LA FÉE, *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*haut.*) Lucinde, regardez ces statues, examinez-les bien, touchez-les; elles sont de marbre; et vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles: cependant je vais faire jouer certains

ressorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiseaux, et qui vous font croire qu'ils sentent et qu'ils pensent. (*la Fée touche de sa baguette trois statues; celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de surprise et d'admiration, et forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues dont l'une tient un violon et l'autre une flûte allemande; après la sarabande tout l'orchestre en sourdine se joint à la flûte et au violon, et joue un air gai et coulé, sur lequel la statue s'anime par degrés, et danse ensuite un tambourin par lequel l'entrée finit; pendant ce divertissement Lucinde baisse les yeux et paroît triste.*) Qu'avez-vous Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup? il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute; il confond et détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir... Ah! mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, et que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble, le jour sur une même branche, et la nuit au fond de quelque arbre creux: (*à la Fée.*) j'arrangeois ensuite dans ma tête une foule de réflexions. La nature, disois-je, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux,

leur inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, et il y a sans doute quelque être de mon espece avec qui je suis destinée à vivre comme ces oiseaux vivent ensemble... Vous le savez, dites-le-moi, ma bonne, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FÉE, *riant.*

Je soupçonne... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, et qui rode depuis ce matin autour du palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un être de son espece; mais vos regards en vous éveillant l'ont mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme !... Les hommes sont-ils aussi des machines?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaites et plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, et ils ont la taille de ces statues. J'en avois autrefois ici quelques uns; mais ils ont tant de défauts que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, et ma pendule indique l'heure qu'il est; que font les hommes?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs especes. Ceux qu'on appelle guerriers, et qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans, et de petits globes de fer où ils renferment du feu; ensuite ils se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pieces...

LUCINDE.

Cela est horrible! oh! ce sont des machines! il n'y a point de raison à tout ce carnage-là. Cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur et sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre: nous sommes femmes, tout fléchit devant nous; ces hommes si furieux entre eux rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit; cet aiman les attache et les plie à tous nos mouvemens; ils les imitent, et ils sont asservis à-peu-près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne?

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous? Les hommes aussi, sans être nous, deviennent d'autres nous-

mêmes, se transforment dans nos sentimens, et prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché il est peut-être encore autour de ce palais; je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte; j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE.

Elle rit... de mon impatience sans doute!... elle a raison. Réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion : il me passe dans la tête des chimeres et des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien! un homme!... Oh! je veux... je veux jouer un air sur mon clavecin. (*elle va à son clavecin, et revient aussitôt.*) Je fais une réflexion: je suis une étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guetté de son côté et moi du mien; et s'il avoit paru, nous nous serions doucement... doucement rap-

prochées, et nous l'aurions pris. (*elle retourne encore à son clavecin, et revient aussitôt.*) Quel cruel soupçon vient m'agiter! pourquoi ne m'a-t-elle point proposé d'aller avec elle? car enfin nous nous serions aidées l'une à l'autre: elle a dû le penser... Quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis apperçue qu'elle sourioit, et ne disoit pas ce qu'elle pensoit... Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, et me le cacher comme les autres?... Oh! ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le tems... (*voulant sortir elle apperçoit la Fée qui entre.*)

SCENE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

Ah! vous voilà! Eh bien! est-il pris?

LA FÉE.

Oui, et je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh! vous l'aurez laissé échapper! (*elle court au*

fond du théâtre et apperçoit Alcindor.) Ah !... ma bonne !... Mais... comment ?... en vérité... oui...

LA FÉE, *la contrefaisant.*

Ah !... ma bonne !... Mais... comment ?... en vérité... oui... Que voulez-vous dire ?

LUCINDE.

Je ne sais : vous m'avez jeté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jeté un regard ? vous ne vous en seriez pas apperçue, vous n'ôtez pas la vue de dessus lui.

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi. Comme il me regarde ! ses yeux sont doux et gracieux. Oh ! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent et se déchirent : je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cede volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom : comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques

momens monsieur Charmant, et allons considérer un phénomene que je viens d'appercevoir au coucher du soleil.

LUCINDE.

Ma bonne, j'ai tant vu le soleil !...

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomene, et nous raisonnerons ensemble...

LUCINDE.

En vérité, madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, mademoiselle, restez avec votre Charmant ; je ne veux point vous gêner : il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

Elle sort ! tant mieux. Sa présence m'embarrassoit : son esprit est aujourd'hui monté sur un ton raisonnable qui m'ennuie beaucoup. (*considérant Alcindor.*) Les beaux cheveux ! qu'il porte bien la tête ! sa taille est parfaite ! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, et que des idées confuses lui traçoient il y

a long-tems! (*contrefaisant la Fée.*) Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres! (*s'approchant d'Alcindor.*) Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie! quel terme! Il sembleroit encore que ce n'est que quelques oiseaux qui m'occupent: ah! quelle différence, et que je la sens bien! (*elle prend un tabouret et s'assied.*) Venez, Charmant... Il vient, il se met à mes genoux. Oh! cela est trop aimable. (*tandis qu'Alcindor est à ses genoux elle le regarde, et lui attache au cou un ruban fort long, et s'entortille le bras du reste.*) J'entends du bruit; seroit-ce déja Souveraine? (*elle se leve et court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en laisse.*) Elle ne vient pas; je me trompois; elle est attachée à considérer son nouveau phénomene. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aille la chercher! (*elle va chercher un autre tabouret, le place auprès du sien, et fait signe à Alcindor de s'y asseoir.*) Charmant, placez-vous là... Comment... il ne veut pas s'asseoir! il se remet à mes genoux!... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé... vous me charmez... vous m'enchantez... Hélas! le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre et me répondre... Je me plais dans cette illusion... Je ne sais presque où je suis... je soupire... un trouble, un désordre agréable s'empare

de mes sens, et répand dans mon cœur une joie secrete... une agitation... une douceur qui jusqu'à présent m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant... En vérité, le cœur lui bat comme à moi. (*elle se leve.*)

ALCINDOR, *à part, en se levant aussi et allant à l'autre bord du théâtre.*

Je n'y puis plus tenir; cette situation est trop critique pour un amant.

SCENE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

Je reviens; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être sourd, muet et insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah! ma chere bonne, animez Charmant; faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre et me répondre.

LA FÉE.

Vous demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, madame?

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amusent peuvent bien par la liaison de leurs ressorts imiter quelques unes de nos actions; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, madame, je vous entends; je pénetre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, madame, que vous êtes très savante; que vous voudriez que je devinsse une philosophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, et que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parceque vous croyez que si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir et de nous aimer, et nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien! madame, une juste

colere me saisit. Je vous déclare que je suis une ignorante, que je le serai toujours; que j'ai la science en horreur, et que je vais à l'instant briser et mettre en pieces tous ces instrumens de philosophie qui me paroissent des meubles très ridicules dans mon appartement.

SCENE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant sortir Lucinde.*

Adieu les globes, les spheres et les mappemondes. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FÉE.

Il est plaisant du moins; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage: un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître; j'allois parler...

LA FÉE.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, et ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé par

ses beaux yeux, j'ai long-tems baissé les miens; je me mordois les levres, toute ma personne m'embarrassoit. Ah! madame, qu'une bouche et des yeux sont à charge lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime!

LA FÉE.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque tems. Peut-être que les sentimens que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice et d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! Mais, mais... mais... madame, pensez-vous à la situation? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle, et que, semblable au mouton chéri d'une bergere innocente, je serai caressé à tous les momens du jour? et vous voulez....

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, et qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh! comment font de jeunes filles qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant, cachent leur amour, et paroissent non seulement insensibles, mais même cruelles à un amant qui leur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne suis ni fille ni statue, et je vais le déclarer à Lucinde.

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore quelques momens; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; et ne risquez pas de vous découvrir mal à propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCENE VIII.

LA FÉE, LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE.

Je viens de briser le zodiaque et les pôles, et de jeter par les fenêtres le globe de l'univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive !

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle ! Vous dites quelquefois que vous m'aimez, et cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, et me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espece qu'on appelle petits-maîtres, il est impossible de le faire penser, et de lui inspirer la raison ; mais que d'ailleurs il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet, et cela machinalement, comme tous ceux de son espece.

LUCINDE.

Machinalement !

LA FÉE.

Il fera plus ; il sifflera, fredonnera et chantera même certains airs et des paroles...

LUCINDE, *avec transport.*

Ah ! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers : mais songez toujours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une suite de mots

et de lieux communs qu'ils prononcent au hasard, et qu'ils répetent à presque toutes les femmes indifféremment, et comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit : vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas, à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*haut.*) Il faut préluder un moment et l'exciter, comme l'écho. (*elle chante.*)

Tout ce qui respire...

ALCINDOR, *paroît ébranlé, ému, et comme un homme qui se réveille.*

(*il chante.*)

Tout ce qui respire...

LUCINDE.

Ah! ma bonne!

ALCINDOR, *chante.*

Reconnoît l'empire
Du charmant Amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénetre jusqu'au cœur.

ALCINDOR, *chante.*

Je perds le souvenir d'un Oracle odieux...

LUCINDE.

Quel Oracle? que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez-vous déja oublié que l'oiseau petit-maître

répete au hasard, sans sentiment et sans raison, ce qu'il a entendu chanter?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, madame, je l'avois presque oublié; mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien?

LA FÉE.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus?

LA FÉE.

Parcequ'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente; et je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet! toujours mon perroquet! vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, mademoiselle, vous ne faites que gronder: vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas? Car enfin regardez-le, regardez-le bien: n'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime?

ALCINDOR, *bas, à la Fée, qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, et le retient pendant cette scene.*

L'Oracle est accompli; je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour!

LA FÉE.

Il est vrai: croyez-moi, chassez-le de ces lieux et de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser! chasser Charmant! me priver de sa vue! ô ciel!

LA FÉE.

Eh bien! qu'il reste donc; et amusez-vous à lui apprendre des vers et des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison; et je veux tout-à-l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde!...

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chere Lucinde!

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR, *se débarrassant de la Fée qui veut encore l'arrêter, et se jetant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore; il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!... ma charmante Lucinde!... Que de choses à dire! et cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma bonne, il parle tout seul! ce ne sont point là des chansons!

LA FÉE.

Vous voyez que votre premiere leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, madame, à prolonger son erreur: l'Oracle est accompli, et je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance et tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre et reconnoissant? pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'er-

reur où je vous ai jetée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité ?

LUCINDE.

Ah ! puis-je vous la reprocher lorsqu'elle n'a servi qu'à faire mieux éclater mes sentimens pour vous ?

ALCINDOR.

Ma chere maîtresse !

LUCINDE.

Levez-vous.

LA FÉE.

Allons, mes enfans ; l'Oracle est accompli : qu'un heureux hymen vous unisse. Je vais vous transporter au milieu d'un peuple dont la politesse, le goût et la gloire, font l'émulation de toutes les autres nations. Après avoir été amant sourd, muet et insensible, soyez-y Alcindor époux empressé, tendre et complaisant : ce sera le contraste des mœurs du tems.

DIVERTISSEMENT.

Retenez bien, jeunes amans,
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque tems
Sourds, muets, insensibles.
Pour suivre ces sages décrets
Il n'est pas besoin des apprêts
De la féerie et du miracle :
Soyez tendres, soyez discrets;
C'est le sens de l'Oracle.

Retenez bien, jeunes amans
Ces regles infaillibles :
Si vous voulez être charmans,
Paroissez pendant quelque tems
Sourds, muets, insensibles.
Quand avec des yeux inquiets
A tous vos mouvemens secrets
Vous remarquez que l'on s'attache,
Alors cessez d'être muets ;
C'est le sens de l'Oracle.

L'amour vous tend, objets charmans,
    Des pieges invisibles :
Pour fuir les perfides amans,
Paroissez à tous leurs sermens
    Sourds, muets, insensibles ;
Mais après ces sages combats,
Aux cœurs tendres et délicats
N'opposez point d'injuste obstacle :
Eprouvez, ne rebutez pas ;
    C'est le sens de l'Oracle.

FIN DE L'ORACLE.

EXAMEN

DE L'ORACLE.

Nous avons dit, dans la Notice sur Saintfoix, que si nous eussions seulement consulté notre goût, nous n'aurions pas inséré cette piece dans notre Recueil; mais elle a eu une si grande réputation, que ceux qui jugent par ouï - dire, (et quelquefois c'est le grand nombre) nous auroient reproché d'être trop tranchans dans nos décisions. En effet, puisque nous avions promis toutes les pieces restées au théâtre françois, nous devions imprimer l'Oracle. On nous dispensera du moins de faire un examen raisonné de cet ouvrage; nous ne saurions comment lui appliquer les regles de l'art dramatique, puisque ce n'est point une comédie. Les tableaux voluptueux qu'il présente sous le voile apparent de l'ignorance n'ont pu plaire que dans un tems où la morale des boudoirs dominoit dans la société: aujourd'hui les petites indécences ennuient généralement. Il n'y a dans toute cette piece qu'un mot vraiment joli, parcequ'il est naturel: « Ma bonne, j'ai tant vu le soleil »! Telle petite que soit une comédie, c'est bien peu qu'un seul mot pour la soutenir. Du reste, nulle entente du théâtre, aucune vérité dans le dialogue; et pour expliquer le

succès de cet ouvrage, il faut se rappeler l'engouement du public pour l'actrice qui créa le principal rôle : depuis mademoiselle Gaussin, l'Oracle va toujours vers sa véritable destination, qui est de tomber dans le même oubli que les autres comédies du même auteur.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ORACLE.

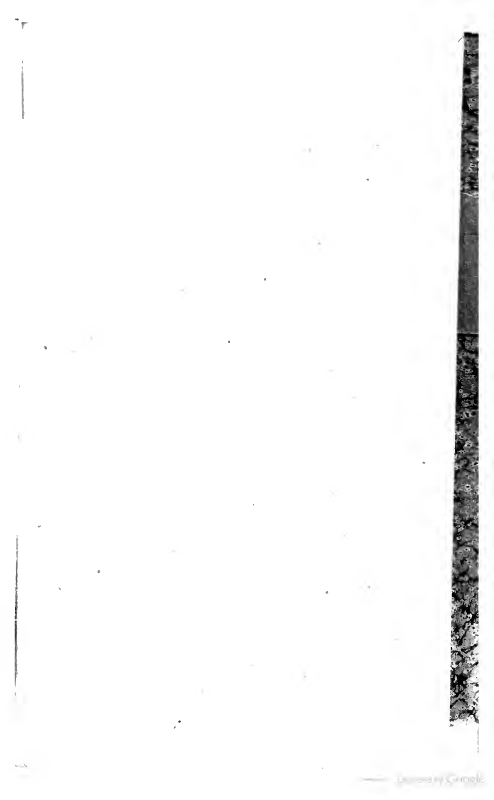
TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE VINGT-UNIEME VOLUME.

FIN DU VINGT-UNIEME VOLUME.










BIBLIOTECA